U d'/of OTTAWA
39003002379708

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/proverbesetcom03carm

PROVERBES

ET

COMÉDIES POSTHUMES

DE CARMONTEL,

PRÉCÉDÉS D'UNE NOTICE,

PAR

MADAME LA COMTESSE DE GENLIS.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE

DE S. A. R. MONSEIGNEUR LE DUC DE CHARTRES,

AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXV.

270
#176

PQ
1959
.C4
1825
v.3

LE MOMENT

DE LA PROMENADE,

DIXIÈME JOURNÉE.

NOMS DES PERSONNAGES.

LE MARQUIS DE RELINVAL.
LE CHEVALIER DE SAINT-RIS.
LA BARONNE.
LA VICOMTESSE.
M. DE VILBOISAN.
L'ABBÉ ROSACE.
DUPONT, valet de chambre de M. de Vilboisant.

La scène est dans les jardins du château de M. de Vilboisan.

LE MOMENT

DE LA PROMENADE,

DIXIÈME JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA VICOMTESSE, LA BARONNE.

LA VICOMTESSE.

Ah ! mon cœur, je vous cherchais : je craignais que vous ne fussiez allée vous promener sans moi. J'ai parcouru tout le parc sans vous trouver, et j'imaginais qu'on vous avait entraînée dans quelque grande promenade au dehors.

LA BARONNE.

Non, vous savez bien que je n'y vais jamais sans vous. Vous étiez à jouer, et j'ai profité de ce temps-là pour aller écrire.

LA VICOMTESSE.

Vous auriez bien pu vous promener avec le Chevalier.

LA BARONNE.

Je ne l'ai trouvé ici qu'en sortant de chez moi. Il est vrai que nous y sommes restés à causer ; et il vient de me quitter pour aller écrire un mot, et faire partir mes lettres.

LA VICOMTESSE.

Je ne puis me plaindre de ce qu'il vous y a arrêtée ; je préfèrerai toujours votre bonheur au mien.

LA BARONNE.

Ah ! mon cœur, je connais toute votre amitié ; elle est trop délicate pour n'être pas généreuse.

LA VICOMTESSE.

Vous savez combien la vôtre m'est précieuse, le sort le plus douloureux est de gémir seule et sans appui : la douleur s'augmente encore dans la solitude de la campagne ; et en vous cherchant, j'ai à me reprocher de vous distraire du bonheur que vous goûtez à être aimée comme vous l'êtes par le Chevalier.

LA BARONNE.

Sûrement ; notre situation est très-heureuse en comparaison de la vôtre.

LA VICOMTESSE.

Ah ! la mienne est cruelle ! Après s'être crue réellement aimée, être convaincue que ce n'était qu'une erreur !

LA BARONNE.

Mais rien ne vous le prouve absolument.

LA VICOMTESSE.

Eh ! voyez-vous, de la part du Marquis, le moindre empressement ? Il sait que je suis ici.

LA BARONNE.

Il peut arriver d'un moment à l'autre.

LA VICOMTESSE.

Eh bien, quand il viendrait, quelle douceur puis-je espérer de sa présence ? Il me regardera avec des yeux distraits, où je ne lirai pas le moindre amour.

LA BARONNE.

Vous vous trompez.

LA VICOMTESSE.

Ah ! je le voudrais.

LA BARONNE.

J'ai cru apercevoir en lui, lorsqu'il vous regarde, un trouble...

LA VICOMTESSE.

Un trouble?

LA BARONNE.

Oui, un trouble involontaire, une espèce de remords; il semble se faire des reproches en vous voyant si belle, votre vertu le confond, et il n'a point avec vous cette liberté qu'il a avec les autres femmes, et qui le rend si agréable à leurs yeux.

LA VICOMTESSE.

Que vous êtes charmante d'imaginer des moyens si flatteurs d'adoucir mes maux!

LA BARONNE.

Je crois bien voir et ne pas imaginer.

LA VICOMTESSE.

Et pourquoi, avec les yeux de l'amour, n'aperçois-je dans ceux du Marquis que de l'indifférence?

LA BARONNE.

C'est que vous êtes trop modeste, et que vous vous abaissezjusqu'à être jalouse.

LA VICOMTESSE.

Non, je suis inquiète, et c'est de son caractère volage; je crains qu'il ne soit inconstant par habitude, et c'est presque toujours un vice impossible à déraciner chez les hommes.

LA BARONNE.

Allons, n'ayez donc plus des pensées noires comme celles-là : elles vous tourmentent trop, et rien ne m'afflige autant que de vous voir souffrir.

LA VICOMTESSE.

Ah! mon cœur, je vous demande bien pardon;

mais il est un sûr moyen de dissiper ces sombres vapeurs, c'est en m'entretenant du bonheur que vous goûtez en aimant.

LA BARONNE.

Je ne peux disconvenir que notre sort est très-doux, en comparaison du vôtre; et cependant, le Chevalier et moi, nous nous trouvons à plaindre.

LA VICOMTESSE.

Et peut-on être plus heureux que vous l'êtes?

LA BARONNE.

Je ne le crois pas. La certitude de nous épouser n'augmentera pas ma satisfaction; mais la crainte de nous voir séparés pour jamais empoisonne tous mes momens.

LA VICOMTESSE.

Je ne puis penser que M. de Vilboisan ne consente pas à votre mariage.

LA BARONNE.

Mon père m'aime, et c'est sa tendresse pour moi qui l'alarmera sur mon sort, quand il saura quel est l'objet de tous mes désirs.

LA VICOMTESSE.

Mais, il paraît aimer le Chevalier; et il est impossible qu'il puisse lui comparer le Baron, qui, tant qu'il a vécu, vous a rendue si malheureuse.

LA BARONNE.

Si la crainte de me voir éprouver un pareil sort le rendait inflexible! Voilà ce qui nous arrête.

LA VICOMTESSE.

Et ce qui est à redouter.

LA BARONNE.

Quelquefois, j'ose me flatter qu'il voit notre amour, et qu'il l'approuve.

LA VICOMTESSE.

J'en suis presque assurée.

LA BARONNE.

Ah ! si nous nous trompions !

LA VICOMTESSE.

Il ne peut pas vous soupçonner d'avoir un de ces attachemens qui sont si loin de vos principes et des miens ; il voit d'un œil trop sévère les vices du siècle pour les approuver.

LA BARONNE.

C'est quelquefois ce qui me rassure.

LA VICOMTESSE.

Il faut attendre sans impatience le moment heureux que le sort vous destine.

LA BARONNE.

Je voudrais seulement pouvoir l'espérer.

LA VICOMTESSE.

Ah ! que mon cœur serait satisfait, si je pouvais imaginer les moyens de le faire naître ! J'y rêve sans cesse ; et c'est la seule distraction qui puisse adoucir tous mes maux.

LA BARONNE.

Non, il n'est point d'amie comparable à vous !

LA VICOMTESSE.

On croit que l'amour n'a besoin que de lui-même pour être satisfait ; et moi, je sens que l'amitié peut doubler le bonheur dont il fait jouir.

LA BARONNE.

Mais il faut deux cœurs qui sachent également aimer.

LA VICOMTESSE.

Comme les nôtres, qui puissent se confier sans crainte ce qu'ils redoutent, ou ce qu'ils espèrent.

LA BARONNE.

Que sont en comparaison ces froides dissertations sur l'amour, toujours puisées dans les romans, et dont les femmes, qui affichent le sentiment, s'occupent?

LA VICOMTESSE.

Oui, ces exclamations froidement exagérées sur le bonheur d'aimer, ces langueurs affectées qui les suivent, et ces regrets perpétuels de ce qu'on ne connaît plus le véritable amour; tout cela épouvante les hommes au lieu de les toucher, et leur persuade aisément que cet amour n'a jamais existé.

LA BARONNE.

Ce qui le leur prouve, c'est que la résistance n'est pas toujours la suite de ces sentimens affectés.

LA VICOMTESSE.

Ces femmes-là desservent plus l'amour qu'elles ne l'inspirent.

LA BARONNE.

Oui, c'est à elles, à leur inconséquence et à leur facilité, qu'on doit la liberté, la légèreté et l'inconstance de la plupart des hommes.

LA VICOMTESSE.

Vous le croyez?

LA BARONNE.

Je pense aussi que ces mêmes hommes peuvent être étonnés du respect que leur inspire une femme raisonnable; ils peuvent le prendre pour de l'éloignement; l'embarras où ils se trouvent offense leur amour-propre, et leur fait fuir un bonheur certain, pour courir après des goûts passagers qu'il faut renouveler sans cesse.

LA VICOMTESSE.

Avec quelle adresse votre amitié veut ramener l'es-

poir dans mon âme ! Mon cœur, si vous n'attendez pas ici le Chevalier, nous pourrions nous promener ; il n'est pas encore tard.

LA BARONNE.

Je serai avec vous, je serai trop contente ; entrons tout de suite dans le petit bois.

LA VICOMTESSE.

Le Chevalier nous y trouvera facilement. J'entends du monde, allons-nous-en.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Dis-moi un peu, Marquis, d'où viens-tu comme cela ?

LE MARQUIS.

De Paris. Est-ce qu'on est à la promenade actuellement ?

LE CHEVALIER.

Je crois que oui.

LE MARQUIS.

Que fait-on ici ? Chasse-t-on ?

LE CHEVALIER.

On a chassé, mais on ne chasse plus ; tout est brûlé.

LE MARQUIS.

Et qu'y avez-vous actuellement ?

LE CHEVALIER.

Assez grande compagnie.

LE MARQUIS.

La Vicomtesse est-elle ici ?

LE CHEVALIER.

Oui, depuis avant-hier. Je crois qu'elle a su que tu devais venir.

LE MARQUIS.

Je le lui avais dit. Elle ne sera pas fort contente de moi.

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc ? Elle est très-embellie.

LE MARQUIS.

J'entends bien. Nous parlerons de cela une autre fois.

LE CHEVALIER.

Comme tu voudras. Y a-t-il quelque nouvelle à Paris ?

LE MARQUIS.

Non, rien. A propos, Malerville est séparé de sa femme.

LE CHEVALIER.

De biens ?

LE MARQUIS.

Oui, de biens, de corps, c'est égal : on assure seulement que ses enfans ne seront pas ruinés, qu'ils auront tout le bien de leur mère.

LE CHEVALIER.

Et, que va-t-il devenir ?

LE MARQUIS.

On dit qu'il va en Espagne.

LE CHEVALIER.

Quoi faire ?

LE MARQUIS.

Ma foi, je n'en sais rien.

LE CHEVALIER.

Tu me parais refroidi sur le compte de la Vicomtesse. Est-ce que tu aurais enfin pris Zélie ?

LE MARQUIS.

Pas encore. Je ne l'aurai que dans quinze jours.

LE CHEVALIER.

Pourquoi cela ?

LE MARQUIS.

Parce qu'elle a actuellement un Anglais, et sa mère veut qu'elle attende qu'il soit parti.

LE CHEVALIER.

Cette mère-là te ruinera, je t'en avertis.

LE MARQUIS.

Non ; l'Anglais parti, Zélie congédiera sa mère.

LE CHEVALIER.

Il faut savoir si elle y consentira.

LE MARQUIS.

Oui, l'arrangement est fait, avec une pension.

LE CHEVALIER.

Que sa fille lui fera ?

LE MARQUIS.

Oui.

LE CHEVALIER.

Ou toi ?

LE MARQUIS.

Non, non. Veux-tu que je te montre une lettre de Zélie ?

LE CHEVALIER.

A toi ?

LE MARQUIS.

Oui.

LE CHEVALIER.

Ah ! voyons.

LE MARQUIS.

Elle n'est pas bien longue ; tiens, lis.

LE CHEVALIER, lisant.

« Ah ! mon cher Marquis, que je vous aime ! Quelle » comparaison de vous à milord, qui, en me disant » sans cesse, *kismi*, me montre de longues dents af- » freuses, et veut que je dise, *verivol.* Adieu, mon

» cher Marquis, je te souhaite le bonsoir. Quand nous » réveillerons-nous ensemble dans les bras l'un de l'au- » tre, pour nous donner le bonjour? » « ZÉLIE. »

Elle t'aime donc réellement!

LE MARQUIS.

Tu en peux juger. Oh! ce n'est pas une fille comme une autre; elle a une façon de penser!.... Elle n'est pas du tout intéressée.

LE CHEVALIER

Tu le crois?

LE MARQUIS.

J'en suis sûr. Si sa mère ne l'arrêtait pas souvent, elle donnerait tout ce qu'elle a; c'est son plus grand plaisir. Je vois cela quelquefois: quand sa mère n'y est pas, sa femme de chambre vient lui dire: Madame, il y a un pauvre homme qui vient d'avoir la jambe cassée; elle donne un louis. Madame, il y a une pauvre femme qui a trois enfans, qui est près d'accoucher, et qui n'a pas de pain; encore un autre louis. Enfin, je lui en ai vu donner dix comme cela dans la journée.

LE CHEVALIER.

Et tout cet argent-là reste à la femme de chambre, qui partage avec la mère.

LE MARQUIS.

Tu le crois?

LE CHEVALIER.

J'en suis sûr.

LE MARQUIS.

Cela pourrait bien être; je n'y avais pas pensé; mais cela fait toujours honneur à son cœur.

LE CHEVALIER.

Certainement.

LE MARQUIS.

Bien des femmes à sentiment, et fort riches, n'en feraient pas autant.

LE CHEVALIER.

J'en connais qui ne donnent qu'en faisant des quêtes à tous ceux qui viennent chez elles.

LE MARQUIS.

Oui, et elles tirent encore une vanité de cette espèce de contribution qu'elles vous imposent.

LE CHEVALIER.

Malgré la noblesse d'âme de Zélie, tu n'en seras pas moins ruiné. Si ce n'est pas elle, ce sera sa mère qui emportera tout.

LE MARQUIS.

Elle n'a rien qui ne soit placé; c'est mon notaire qui fait ses affaires.

LE CHEVALIER.

A la bonne heure.

LE MARQUIS.

Elle a une maison bien montée, elle m'aime; ainsi elle ne me coûtera pas grand'chose.

LE CHEVALIER.

Il faudra lui faire sans cesse des présens, cela revient au même. Tu as déjà mené cette vie-là. Quelle affreuse société! La Vicomtesse t'aime réellement: c'est une femme de qualité, qui a la meilleure réputation du monde, et qui doit l'emporter sur ta ridicule fantaisie, et sans hésiter. Toi, qui as désiré d'être aimé de la Vicomtesse, veux-tu que, pour se guérir de la passion que tu lui as inspirée, elle partage le mépris que le public a toujours pour ceux qui ne rougissent pas de pareils attachemens?

LE MARQUIS.

Moi, j'inspirerais le mépris!

LE CHEVALIER.

Oui, aux honnêtes gens.

LE MARQUIS.

Eh bien, marie-toi, et j'épouse la Vicomtesse.

LE CHEVALIER.

Je le voudrais fort, et je me flatte que la Baronne y consentirait volontiers.

LE MARQUIS.

Quel est donc l'obstacle qui vous arrête ?

LE CHEVALIER.

Son père, à qui nous n'oserions le proposer.

LE MARQUIS.

M. de Vilboisan ?

LE CHEVALIER.

Oui, il s'est repenti vivement d'avoir marié sa fille au baron, qui l'a rendue malheureuse, par une conduite épouvantable.

LE MARQUIS.

Je conçois cela ; c'est un homme qui a des mœurs antiques, M. de Vilboisan.

LE CHEVALIER.

Un homme d'honneur.

LE MARQUIS.

D'un honneur minutieux.

LE CHEVALIER.

Comment, minutieux ?

LE MARQUIS.

Je veux dire qu'il y a des choses de mode, d'usages, qu'il ne passerait pas, et où il n'entendrait pas raison; voilà, par exemple, sur quoi je me fonde.

LE CHEVALIER.

Pourquoi faire ?

LE MARQUIS.

Pour te faire épouser la Baronne.

LE CHEVALIER.

Tu crois pouvoir y réussir ?

LE MARQUIS.

J'entrevois une lueur d'espoir.

LE CHEVALIER.

Ah ! voici l'abbé Rosace.

LE MARQUIS.

Il me semble que je le connais, oui, beaucoup.

LE CHEVALIER.

C'est son ancien ami. Si nous l'employions ?

LE MARQUIS.

Il le faut voir, avant de lui rien proposer là-dessus.

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS, L'ABBÉ.

LE MARQUIS.

Eh, bonjour, l'Abbé ; qui aurait cru vous trouver ici ?

L'ABBÉ.

J'y suis depuis quinze jours.

LE MARQUIS.

Et vos dévotes ?

L'ABBÉ.

Elles sont dévotes raisonnables.

LE MARQUIS.

Quoi ! ne sont-elles pas de la boîte à Perrette ? N'est-ce pas comme cela qu'on dit ?

L'ABBÉ

Fi donc ! Elles étaient autrefois du cavagnole, elles sont à présent du loto.

LE CHEVALIER.

Et, Dieu sait l'argent que vous leur gagnez ?

L'ABBÉ.

Au contraire, ce sont elles qui me ruinent.

LE MARQUIS.

Et, elles sont toutes vieilles?

L'ABBÉ.

Point du tout; les mères ont des filles.

LE MARQUIS.

Jolies?

L'ABBÉ.

Je vous en réponds.

LE CHEVALIER.

Ah! ah! le gaillard ne nous disait pas tout ce qui le retient dans ces sociétés-là.

LE MARQUIS.

Avec qui étiez-vous donc à la promenade?

L'ABBÉ.

Avec la Vicomtesse et la Baronne; mais elles ne veulent pas rentrer.

LE CHEVALIER.

Il est vrai qu'il fait très-beau.

L'ABBÉ.

Oui; mais je n'aime pas le serein.

LE CHEVALIER.

Il n'y en a pas dans ce temps-ci.

L'ABBÉ.

Messieurs, je suis votre serviteur.

LE MARQUIS.

Eh bien, l'Abbé, vous rentrez?

L'ABBÉ.

Oui, oui.

LE CHEVALIER.

Eh mais, fi donc!

L'ABBÉ.

J'ai quelque chose à lire ce soir, avant de jouer.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Eh bien, tu ne peux rien faire de cet homme-là ?

LE MARQUIS.

Non, il est de ces gens sans caractère, complaisans des jeunes femmes, et dominés entièrement par les vieilles.

LE CHEVALIER.

Il ne manque pas d'esprit.

LE MARQUIS.

Il a de la mémoire, tout au plus.

LE CHEVALIER.

Oui, il raconte assez bien....

LE MARQUIS.

Tout ce qu'on sait. Je parie qu'il faisait autrefois des vers ?

LE CHEVALIER.

Il en fait encore.

LE MARQUIS.

Ils sont jolis, je crois !

LE CHEVALIER.

Voici M. de Vilboisan.

LE MARQUIS.

Il est bien vieilli. Qu'est-ce que je lui dirai ?

LE CHEVALIER.

Je vais te présenter.

LE MARQUIS.

Je voudrais qu'il pût un peu causer, pour voir s'il est tel que je le présume : cela est nécessaire à mon projet.

SCÈNE V.

M. DE VILBOISAN, LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE CHEVALIER.

Monsieur de Vilboisan, voilà M. le marquis de Relinval.

M. DE VILBOISAN.

Monsieur, je suis très-flatté de l'honneur que vous voulez bien me faire; ce n'est pas d'aujourd'hui que nous nous connaissons. Vous ne vous en souvenez pas? je vous ai vu bien petit.

LE MARQUIS.

Je m'en souviens très-bien, monsieur; et j'avais regretté de n'avoir pas mieux cultivé votre amitié.

M. DE VILBOISAN.

Écoutez donc, nous menons un train de vie fort différent, vous et moi.

LE MARQUIS.

La vôtre est fort sensée; celle de notre âge est un peu folle quelquefois.

M. DE VILBOISAN.

Quand on est guidé par l'honneur, on ne fait guère de folies.

LE CHEVALIER.

Sûrement, l'honneur est de tous les âges.

M. DE VILBOISAN.

C'est ce que je disais. Si vous étiez arrivé plus tôt, je vous aurais montré mon parc, qui, sans vanité, est assez beau; il est planté par Le Nostre, et j'aime bien autant ses jardins que les jardins anglais que l'on fait à présent; je laisse cela aux amateurs de la mode.

LE MARQUIS.

C'est que vous voyez en grand.

M. DE VILBOISAN.

On n'entend pas cela à présent.

LE CHEVALIER.

La mode tyrannise tout le monde, et dans tous les genres.

M. DE VILBOISAN.

Elle ne me tyrannisera jamais; et voici ma raison.

LE CHEVALIER.

M. de Vilboisan voit juste.

M. DE VILBOISAN.

Il s'est glissé depuis quelque temps dans le monde des principes d'économie qui ne consistent que dans le discours; je les regarde comme un prétexte pour couvrir le désir que l'on a de se livrer à tous les caprices de la mode, à satisfaire tous ses goûts et toutes ses fantaisies; et je vois que rien ne prouve mieux l'ancien proverbe, à quoi il en faut toujours revenir : « Il n'y a rien de si ruineux que les bons marchés. »

LE CHEVALIER.

C'est ce que je disais tout à l'heure au Marquis, à propos de quelque chose dont il me parlait.

M. DE VILBOISAN.

Est-ce que vous voudriez faire quelque acquisition? Prenez-y bien garde; on vous donne souvent pour neuf des choses où il y a bien des réparations à faire. Redoutez surtout l'engouement; voyez de sang-froid, et profitez des folies des autres.

LE CHEVALIER.

Pour n'en point faire.

M. DE VILBOISAN.

Cela est encore mieux ; il faut voir ce qu'il y a à perdre, avant de calculer ce qu'il y a à gagner.

LE CHEVALIER.

C'est ce que je crois lui avoir démontré.

M. DE VILBOISAN.

Monsieur le Marquis, vous ne nous apportez pas de nouvelles ?

LE MARQUIS.

Non, monsieur.

M. DE VILBOISAN.

Mon neveu, qui est en Provence, me mande que la foire de Beaucaire sera très-belle cette année.

LE CHEVALIER.

Il me semble que l'on dit que c'est toujours une très-belle chose.

LE MARQUIS.

Et qui attire beaucoup de monde.

M. DE VILBOISAN.

Oh ! toujours. Ah ça, je vais lire mes lettres en me reposant ; je vous reverrai après.

(Il s'éloigne.)

LE CHEVALIER.

Ah ! voilà ces dames. Tiens, vois comme la Vicomtesse est belle !

LE MARQUIS.

J'en conviens ; mais son air m'impose. Comment ne pas préférer à sa tristesse, à sa froideur, le charme qui m'entraîne vers Zélie !

LE CHEVALIER.

Oses-tu lui comparer cette créaturre ?

SCÈNE VI.

LA VICOMTESSE, LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LA BARONNE.

Monsieur le Marquis, la Vicomtesse m'avait annoncé que nous aurions le plaisir de vous voir; ainsi je n'en pouvais pas douter.

LE MARQUIS.

Je suis bien aise d'apprendre, madame, que vous aviez compté sur mon empressement à profiter de la permission que vous avez bien voulu me donner.

LA BARONNE.

Je voudrais bien qu'il lui convînt davantage de vivre dans votre société, madame.

LE MARQUIS.

Je ne vois pas ce que je pourrais préférer à ce bonheur.

LA VICOMTESSE.

Des plaisirs plus vifs et plus bruyans, sans doute.

LE MARQUIS.

Voilà bien l'opinion que vous avez de nous, mesdames; quand vous ne nous voyez pas, vous comptez pour rien les affaires qui nous obsèdent.

LA VICOMTESSE.

C'est que les affaires entraînent quelquefois le besoin de dissipation.

LE CHEVALIER.

La dissipation est bonne pour les têtes légères que le travail fatigue aisément, n'est-ce pas, Marquis? Mais nous, ce qu'il nous faut, c'est une bonne société, et qui prenne à nous un véritable intérêt.

LE MARQUIS.

Oui ; les plaisirs du cœur sont les seuls qui puissent toucher essentiellement.

LA BARONNE.

Vous voyez, madame, combien le Marquis est sensible ! il est bien fait pour goûter un bonheur constant.

LA VICOMTESSE.

L'absence quelquefois, ainsi que les amis légers, peuvent gâter un heureux naturel.

LE MARQUIS.

Voilà comme ces dames souvent nous accusent très-injustement ; elles croient que loin d'elles on ne peut que s'égarer.

LE CHEVALIER.

Cela arrive quelquefois ; n'est-ce pas, Marquis ?

LE MARQUIS.

Madame, il ne croit pas parler de lui, sans doute ; car, persuadé comme je le suis de son attachement pour vous, il me serait difficile de le croire léger.

LA VICOMTESSE.

N'est-ce pas, Marquis, que leur sort fait envie?

LE MARQUIS.

Il est vrai que le Chevalier est digne de son bonheur, et tout mon désir serait de l'assurer à jamais.

LA VICOMTESSE.

Je suis bien aise que vous formiez les mêmes vœux que moi.

LE CHEVALIER.

Cela n'est pas étonnant, vos âmes doivent s'entendre, et il espère que ces vœux ne seront pas stériles.

LA VICOMTESSE.

Ah! Marquis, auriez-vous quelques moyens de les rendre heureux?

LE MARQUIS.

C'est de quoi je suis très-occupé.

LA VICOMTESSE.

Ah! qu'il me serait doux de vous avoir cette obligation!

LE MARQUIS.

Quoi! madame, serait-il bien possible que l'absence, dont je redoutais les effets, n'eût pas altéré des sentimens qui m'étaient si précieux?

LA VICOMTESSE.

Comment avez-vous pu être assez injuste pour le craindre?

SCÈNE VII.

LA VICOMTESSE, LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, DUPONT.

DUPONT, *annonçant.*

Monsieur le Marquis, voici une lettre très-pressée, dont on demande la réponse.

LE MARQUIS.

Eh bien, qu'on attende.

LA BARONNE.

Nous allons vous laisser lire.

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS

Chevalier!

LE CHEVALIER.

Que veux-tu?

LE MARQUIS.

C'est une lettre de Zélie.

LE CHEVALIER.

Dans ce moment-ci, qu'en veux-tu faire ?

LE MARQUIS.

Il faut bien que je sache.....

(Il lit.)

LE CHEVALIER.

Quand tu retrouves le cœur de la Vicomtesse tel que tu peux le désirer, et bien plus sensible que tu ne le mérites.... Mais tu ne m'écoutes pas.

LE MARQUIS.

Il faut que je parte à l'instant.

LE CHEVALIER.

Pourquoi faire ?

LE MARQUIS.

Si je retarde, on me l'enlève, et je la perds.

LE CHEVALIER.

Quoi ! c'est encore Zélie qui t'occupe ?

LE MARQUIS.

Tiens, lis.

LE CHEVALIER, lisant.

« Milord part dans l'instant ; je me croyais heu-» reuse, mon cher Marquis, d'en être débarrassée ; » mais ma mère veut que je prenne un autre Anglais » de ses amis, beaucoup plus riche, et qui me don-» nera le double ; elle ne me laisse que le temps de » vous offrir la préférence au même prix. Jugez com-» bien je désire d'être enfin, pour toujours, votre » Zélie : j'attends votre réponse ou plutôt votre pré-» sence. »

Et tu veux partir ?

LE MARQUIS.

Il le faut.

LE CHEVALIER.

Quoi! tu serais la dupe d'un piége aussi grossier?

LE MARQUIS.

Zélie ne saurait me tromper.

LE CHEVALIER.

Quel affreux aveuglement! cours donc à ta ruine, et tu ne seras détrompé et convaincu que l'on veut ta perte, que lorsque tu te verras entièrement dépouillé de tous tes biens.

LE MARQUIS.

Tu oses le penser?

LE CHEVALIER.

Alors, malheureux plus par ta faiblesse que par les soins qu'on aura pris pour te séduire, tu te détesteras, et tu regretteras le cœur d'une femme tendre, respectable, et qui ne veut vivre que pour toi, qui n'est occupée que de ton bonheur. Mais tu ne seras plus digne d'elle, tu craindras même de la revoir; et, si tu échappes au désespoir, ce sera pour languir dans la misère et dans l'ignominie, en te voyant méprisé, même par ceux que tu auras enrichis.

LE MARQUIS.

Pourquoi m'exagérer des maux qui ne m'arriveront jamais?

LE CHEVALIER.

Non; car je ne souffrirai pas que tu t'y exposes davantage.

LE MARQUIS.

Qu'oses-tu dire? Penses-tu pouvoir me faire la loi?

LE CHEVALIER.

Non, mais ce sera l'honneur. Si tu veux poursuivre, tu auras ma vie ou j'aurai la tienne. Je ne te

quitte plus; choisis entre un ami qui ne veut que ton bonheur, ou une femme méprisable qui ne veut que ta ruine et ton déshonneur.

LE MARQUIS.

Eh bien, l'amitié triomphe; je suis toujours digne de la tienne. Qui? moi, j'attenterais à des jours que je voudrais prolonger aux dépens des miens! Mon ami, oublie, je t'en conjure, à quel point j'ai pensé m'avilir; crois que le charme qui m'entraînait à présent me fait horreur.

LE CHEVALIER.

Ah! ce moment est le plus doux de ma vie, puisque je te retire de l'abîme où je craignais de te voir précipiter.

LE MARQUIS.

Je ne veux plus m'occuper que du projet que j'ai formé pour favoriser ton amour; trop heureux alors si sa réussite peut me faire pardonner mes torts envers la Vicomtesse!

LE CHEVALIER.

Elle t'aime trop sincèrement pour qu'elle puisse résister à ton repentir.

LE MARQUIS.

Je veux, pour mériter ma grâce, lui tout avouer. Oui, je vais....

LE CHEVALIER.

Voici M. de Vilboisan.

LE MARQUIS.

Eh bien, laisse-moi avec lui; je vais chercher à m'acquitter de tout ce que je te dois.

LE CHEVALIER.

Je ne te demande pas quels sont tes moyens.

LE MARQUIS.

Ecoute-nous, et ne sois pas surpris de tout ce que je lui dirai.

SCÈNE IX.

M. DE VILBOISAN, LE MARQUIS.

M. DE VILBOISAN.

Le beau temps qu'il fait ce soir prolonge la promenade ; personne n'est encore rentré. Monsieur le Marquis, puisque le Chevalier vous quitte, si vous le voulez, je serai charmé de vous tenir compagnie, et de causer avec vous.

LE MARQUIS.

C'est tout ce que je désire. J'ai un conseil à vous demander.

M. DE VILBOISAN.

A moi ! vous me surprenez fort ; je ne suis plus guère au fait du ton des gens de votre âge.

LE MARQUIS.

Asseyons-nous sur ce banc.

M. DE VILBOISAN.

Je le veux bien.

LE MARQUIS.

Vous m'avez donné tantôt des conseils qui m'ont fait penser que je ne pouvais pas mieux m'adresser qu'à vous dans la circonstance où je me trouve.

M. DE VILBOISAN.

Je voudrais vous en pouvoir donner de bons. J'ai été autrefois fort ami de monsieur votre père: nous avons servi ensemble dans l'infanterie.

LE MARQUIS.

Mais mon père était dans la cavalerie.

M. DE VILBOISAN.

C'est-à-dire il y a passé après, dans le temps où on m'a fait quitter le service pour entrer dans les affaires. Je me souviens qu'il avait la tête un peu légère.

LE MARQUIS.

On dit que je lui ressemble assez de ce côté-là; et, comme je me méfie de la mienne, je desire en pouvoir consulter une bonne, et je m'adresse à vous.

M. DE VILBOISAN.

Écoutez, je ne pourrai guère vous dire que ce que naturellement le bon sens me dictera ainsi que l'honneur.

LE MARQUIS.

C'est tout ce que je veux. Voici le fait.

M. DE VILBOISAN.

Je vous écoute avec attention.

LE MARQUIS.

Quand on est jeune, l'amour-propre vous livre à beaucoup d'erreurs.

M. DE VILBOISAN.

Je sais cela par ma propre expérience.

LE MARQUIS.

Il n'est donc pas étonnant que l'on soit un peu fat, et je l'ai été.

M. DE VILBOISAN.

Puisque vous l'avouez, vous ne l'êtes plus, ou vous ne voulez plus l'être.

LE MARQUIS.

J'en suis venu au point de penser que c'est ce que tout homme sensé doit éviter.

M. DE VILBOISAN.

Je suis de votre avis, mais ce qui est passé est passé.

LE MARQUIS.

En conséquence de ma fatuité, j'ai été recherché par beaucoup de femmes.

M. DE VILBOISAN.

Cela est dans l'ordre; c'est l'usage.

LE MARQUIS.

J'en ai eu quelques-unes, et j'ai laissé croire que j'avais les autres.

M. DE VILBOISAN.

Cela n'est pas absolument honnête.

LE MARQUIS

Je le sais bien ; mais ce n'est pas tout-à-fait la faute d'un homme à la mode.

M. DE VILBOISAN.

Comment?

LE MARQUIS.

Le public vous donne une femme : plus vous vous en défendez, et moins il vous croit.

M. DE VILBOISAN.

C'est le fruit de la méchanceté : on cherche à s'amuser, même aux dépens de l'honneur de ceux qui ne peuvent pas se défendre.

LE MARQUIS.

Depuis quelque temps je suis attaché à une femme très-aimable, et elle est persuadée que je l'épouserai.

M. DE VILBOISAN.

Eh bien, en honnête homme, il n'y a pas à hésiter.

LE MARQUIS.

Je n'en ai point d'envie du tout; je le désire fort,

au contraire, et je vous dirai ce qui me le fait croire absolument indispensable.

M. DE VILBOISAN.

Je ne saurais imaginer ce qui pourrait vous arrêter.

LE MARQUIS.

Ma considération pour des parens respectables, de qui dépend toute ma fortune, et que je ne veux pas affliger en leur désobéissant.

M. DE VILBOISAN.

Je ne saurais blâmer ces sortes d'égards.

LE MARQUIS.

Je sais bien ce que l'on peut raisonnablement penser à mon âge, il ne faut qu'interroger mon cœur; mais j'ignore si, au leur, ils penseront comme moi. Vous êtes père, et vous devez savoir mieux que personne s'ils goûteront mes observations.

M. DE VILBOISAN.

Voyons, parlez.

LE MARQUIS.

Quand je dirai à mes parens : je ne puis me dispenser d'épouser la personne que j'aime, nous sommes liés par le plus tendre amour, ils pourront peut-être me répondre : Vous n'aviez pas le droit de vous engager sans notre consentement, puisque toute votre fortune dépend de nous et que vous risquez de la perdre.

M. DE VILBOISAN.

Ils auront le droit de vous dire cela; et, si vous persistez, de disposer de leurs biens en faveur d'un autre.

LE MARQUIS.

De sorte qu'en voulant rester honnête homme, je m'expose à être ruiné?

M. DE VILBOISAN.

C'est à vous de choisir.

LE MARQUIS.

Je sens aussi qu'en faisant ce que je dois je ruine ma postérité.

M. DE VILBOISAN.

Il est vrai, mais vous lui donnez un père estimable.

LE MARQUIS.

Voici d'autres raisons que j'imagine, qui pourraient déterminer mes parens à ce que je désire : écoutez-les, je vous prie, avec attention.

M. DE VILBOISAN.

J'écoute.

LE MARQUIS.

Ils pourront me dire : En cessant peu à peu de voir cette personne, on s'accoutumera à penser qu'il n'y a pas de votre faute si vous ne l'épousez pas ; on ignorera même que vous ayez eu envie de l'épouser.

M. DE VILBOISAN.

Oui, cela pourrait tout réparer, au moins vis-à-vis du public ; je pourrais, en cela, être de l'avis de vos parens.

LE MARQUIS.

A la bonne heure ; mais, si vous étiez le père de cette personne ?

M. DE VILBOISAN.

Cela devient un peu différent.

LE MARQUIS.

Pas absolument ; parce qu'elle est veuve, et que son espèce d'engagement serait un secret que vous ignoreriez.

M. DE VILBOISAN.

Si ma fille m'en a fait un secret, je n'ai pas pu

savoir pourquoi vous veniez chez moi, et je ne sais pas à présent pourquoi vous n'y venez plus.

LE MARQUIS.

Oui, mais j'ai à dire à mes parens : On croira qu'il y a eu quelque intimité entre cette personne et moi. En cessant de la voir, on dira que je l'ai quittée ; alors, la vertu la plus pure se trouve confondue avec...

M. DE VILBOISAN.

Ah ! n'achevez pas : il est affreux d'être la cause du déshonneur d'une femme !

LE MARQUIS.

Mais, ce déshonneur n'est pas réel.

M. DE VILBOISAN.

Qu'importe ?

LE MARQUIS.

D'ailleurs, vous dites là un grand mot.

M. DE VILBOISAN.

C'est le véritable.

LE MARQUIS.

On n'est pas absolument si sévère dans le monde.

M. DE VILBOISAN.

Ce n'est pas ma faute si l'on ne pense pas comme moi.

LE MARQUIS.

Mes parens ne pourront donc pas me forcer d'en épouser une autre ?

M. DE VILBOISAN.

S'ils sont gens d'honneur, comme je le crois, ils ne doivent seulement pas permettre que vous vous éloigniez de celle-ci.

LE MARQUIS.

Je ne risque donc rien de leur faire toutes ces observations ?

M. DE VILBOISAN.

Elles doivent être approuvées; parlez, et parlez hardiment. Quand il est question de l'honneur de qui que ce soit, on a le droit de parler haut.

LE MARQUIS.

Vous venez de ranimer mon courage, et j'espère que je vous devrai le bonheur de ma vie.

M. DE VILBOISAN.

Croyez, monsieur le Marquis, qu'on n'est jamais tout-à-fait malheureux en faisant son devoir.

SCÈNE X.

M. DE VILBOISAN, L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

Eh bien, monsieur de Vilboisan, dans la chaleur de la conversation, vous vous oubliez ici à l'air du soir.

M. DE VILBOISAN.

Il fait le plus beau temps du monde; il n'y a aucune humidité. D'ailleurs, je suis en colère.

L'ABBÉ.

Et, contre qui?

M. DE VILBOISAN.

Contre la malignité qui règne dans le monde, et contre le peu d'importance que l'on met actuellement à dire ou à faire le mal.

L'ABBÉ.

Je ne saurais absolument m'affliger de cela, parce que je crois que, de tout temps, il en a été de même.

M. DE VILBOISAN.

Quoi, monsieur, vous croyez qu'on peut accuser une femme d'avoir vécu intimement avec un homme, parce qu'il cesse de la voir?

L'ABBÉ.

Cela s'appelle une rupture.

M. DE VILBOISAN.

Et s'il la voit souvent ?

L'ABBÉ.

On dit qu'ils sont bien ensemble.

M. DE VILBOISAN.

Si la femme est une veuve ?

L'ABBÉ.

On dira la même chose, s'ils finissent par ne pas s'épouser.

M. DE VILBOISAN.

Quoi ! une femme ne peut pas avoir un ami intime ?...

L'ABBÉ.

Sans qu'on en fasse un amant.

M. DE VILBOISAN.

Un amant ?

L'ABBÉ.

Favorisé. Je ne suis ni malin, ni méchant, et j'ai de la peine à m'empêcher de penser à cet égard comme tout le monde.

M. DE VILBOISAN.

Écoutez-moi, je vous prie.

L'ABBÉ.

Mais, qu'avez-vous donc ? vous voilà bien ému.

M. DE VILBOISAN.

Vous connaissez le chevalier de Saint-Ris ?

L'ABBÉ.

Qui est ici ?

M. DE VILBOISAN.

Oui.

L'ABBÉ.

Sûrement ; et je crois que vous le connaissez encore mieux que moi.

M. DE VILBOISAN.

Je le connais mieux que vous ?

L'ABBÉ.

Sans doute.

M. DE VILBOISAN.

Et sur quoi le pensez-vous ?

L'ABBÉ.

Sur ce que vous l'avez choisi pour lui faire épouser madame la Baronne.

M. DE VILBOISAN.

Comment ! vous croyez ?.....

L'ABBÉ.

Ce que tout le monde croit. Vous voyez qu'on n'en saurait penser de mal.

M. DE VILBOISAN.

Et sur quoi imagine-t-on qu'ils doivent s'épouser ?

L'ABBÉ.

Sur ce qu'on a d'eux la meilleure opinion du monde, en sachant qu'ils s'aiment réellement.

M. DE VILBOISAN.

Quoi ?

L'ABBÉ.

Allons, vous me faites dire là des choses que vous savez beaucoup mieux que moi !

M. DE VILBOISAN.

Je vous jure que je n'ai jamais pensé à tout cela.

L'ABBÉ.

Tout le monde trouve que le Chevalier convient fort à madame votre fille.

M. DE VILBOISAN.

Je l'aurais jugé de même, que je n'aurais jamais osé le lui proposer.

L'ABBÉ.

Pourquoi donc ?

M. DE VILBOISAN.

J'ai eu trop de regrets de lui avoir fait épouser le Baron, qui l'a rendue malheureuse, pour vouloir l'engager à épouser un second mari.

L'ABBÉ.

Je crois pourtant qu'elle accepterait fort volontiers celui-ci.

M. DE VILBOISAN.

Vous en êtes sûr ?

L'ABBÉ.

Écoutez donc, je suis assez accoutumé à voir tout ce qui se passe dans les maisons, pour m'y connaître un peu, quoique je n'en dise rien.

M. DE VILBOISAN.

Mais, que dois-je faire dans cette circonstance ?

L'ABBÉ.

Ce que vous jugerez le plus convenable.

M. DE VILBOISAN.

J'ai déjà dit au Marquis ce que je ferais en pareil cas.

L'ABBÉ.

Quoi! c'était là-dessus que vous causiez si vivement avec lui ?

M. DE VILBOISAN.

Précisément.

L'ABBÉ.

Ah, ah! cela me rappelle une très-bonne histoire....

M. DE VILBOISAN.

Vous allez me conter une histoire dans ce moment-ci ?

L'ABBÉ.

Non, non ; mais c'étaient, comme cela, deux amans qui employèrent le secours d'un ami, pour savoir....

M. DE VILBOISAN.

Pour savoir ?...

L'ABBÉ.

Ce que pensait le père sur le compte de l'un des deux.

M. DE VILBOISAN.

Et pourquoi ma fille manquerait-elle de confiance en moi ?

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

LA VICOMTESSE, LA BARONNE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, M. DE VILBOISAN, L'ABBÉ.

LA BARONNE.

Non, mon cher papa, j'ai la plus grande confiance en vos bontés ; mais nous voulions être sûrs de ne pas vous déplaire.

M. DE VILBOISAN, souriant.

Oui, et vous avez mieux aimé faire de moi votre dupe, en me cachant votre amour?

LE MARQUIS.

Nous connaissions la droiture de vos sentimens, et l'honneur qui les a toujours dirigés.

M. DE VILBOISAN.

Vous êtes un grand fripon, monsieur le Marquis !

LE MARQUIS.

Non, monsieur ; car c'est d'après vos conseils que je me marie.

M. DE VILBOISAN.

D'après mes conseils ?

LE MARQUIS.

Oui ; vous m'avez valu le consentement de madame la Vicomtesse pour l'épouser.

M. DE VILBOISAN.

Vous verrez que je n'aurai pas le droit de me fâcher, d'avoir été joué ainsi. Allons, il faut bien que je vous pardonne, et que je consente à tout.

LA BARONNE.

Ah ! mon père !

LE CHEVALIER.

Ah ! monsieur !

M. DE VILBOISAN.

Entrons, entrons dans le salon ; je veux que tout le monde soit témoin de votre bonheur, et de vos remercîmens.

FIN DU MOMENT DE LA PROMENADE.

LE

RÉPERTOIRE INUTILE,

ONZIÈME JOURNÉE.

NOMS DES PERSONNAGES.

M. DES BARDIS.
M. D'ORTALIN.
M. DE VÉRANTOIS.
Mme. DE VÉRANTOIS.
LA PRÉSIDENTE.
LE CHEVALIER.
Mme. DE CLÉRY.
M. DE PIRNAY.
LE GROS, valet de chambre de Mme. de Vérantois.

La scène est dans le salon du château de Verantois.

LE RÉPERTOIRE INUTILE,

ONZIÈME JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DES BARDIS, M. D'ORTALIN.

M. D'ORTALIN.

Eh bien, sais-tu ce qu'on fera ici cette automne?

M. DES BARDIS.

Non, pas encore, j'arrive.

M. D'ORTALIN.

Si l'on joue la comédie, je m'en vais ailleurs.

M. DES BARDIS.

Pourquoi cela?

M. D'ORTALIN.

C'est qu'on ne peut pas faire de parties suivies avec ceux qui jouent la comédie; ils n'ont que leurs rôles dans la tête, et personne n'est à son jeu.

M. DES BARDIS.

C'est un avantage pour celui qui n'a pas de distractions.

M. D'ORTALIN.

Rien n'est plus insupportable; on vient vous interrompre une partie commencée, pour répéter.

M. DES BARDIS.

Eh bien, on écrit où l'on en reste.

M. D'ORTALIN.

Oh, oui; mais avec tout cela je pourrai bien m'en aller à Céronville.

M. DES BARDIS.

Oui, où l'on fait de la musique toute la journée, où l'on ne joue au billard, au trictrac, et même au wist, qu'en chantant.

M. D'ORTALIN.

Cela est vrai, au moins; c'est encore une autre manie.

M. DES BARDIS.

Et ce qu'il y a de plus piquant, c'est que ce sont ces gens-là qui ont toujours les plus beaux jeux et les plus beaux dés.

M. D'ORTALIN.

Tu as raison, rien n'impatiente tant que de perdre contre des mazettes.

M. DES BARDIS.

Il y a des femmes qui jouent bien.

M. D'ORTALIN.

Quand elles y pensent; mais ce n'est pas quand elles ont leur comédie dans la tête.

M. DES BARDIS.

Cela ne leur fait quelquefois rien.

M. D'ORTALIN.

Est-ce qu'ils ne voulaient pas me donner un rôle, à moi?

M. DES BARDIS.

Qui ça, donc?

M. D'ORTALIN.

Madame de Vérantois.

M. DES BARDIS.

Si c'était un rôle d'amoureux, il serait joli à jouer avec elle.

M. D'ORTALIN.

Oui, tout-à-fait !

M. DES BARDIS.

Quoi ! tu ne la trouves pas bien ?

M. D'ORTALIN.

Moi ? je la trouve insupportable seulement.

M. DES BARDIS.

Mais, en vérité, elle n'est pas mal.

M. D'ORTALIN.

Quoi ! elle n'est pas ridicule avec ses prétentions ? Ah ! je voudrais que tu lui visses jouer la comédie.

M. DES BARDIS.

Quels rôles joue-t-elle ?

M. D'ORTALIN.

Mais, Lucinde, dans l'*Oracle ;* la *Jeune Indienne*, *Zénéïde*....

M. DES BARDIS.

Comment ! avec sa taille ?

M. D'ORTALIN.

Oui, avec sa taille ; et elle la grossit encore par des fleurs, des gazes ; je ne sais pas tout ce qu'elle imagine.

M. DES BARDIS.

Eh bien, joueras-tu le rôle qu'on t'a proposé ?

M. D'ORTALIN.

Je n'ai jamais pu apprendre un vers.

M. DES BARDIS.

Tu n'as que tes combinaisons dans la tête.

M. D'ORTALIN.

Quand je joue, à la bonne heure ; car sans cela.... et puis, moi, je n'aime pas le jeu ; mais c'est qu'il faut bien faire quelque chose à la campagne. Allons, veux-tu que nous fassions un trictrac ?

M. DES BARDIS.

Je ne veux pas à présent, parce que nous allons faire notre répertoire, à ce qu'on m'a dit.

M. D'ORTALIN.

En ce cas-là, je m'en vais me promener.

M. DES BARDIS.

Quoi, tout seul?

M. D'ORTALIN.

Cela ne me fait rien.

SCÈNE II.

Mme. DE VÉRANTOIS, M. DES BARDIS.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Ah çà, monsieur des Bardis, vous nous restez tout le mois?

M. DES BARDIS.

Si vous avez besoin de moi.

Mme DE VÉRANTOIS.

Comment, besoin! très-sûrement.

M. DES BARDIS.

C'est que, sans cela, j'irais chez madame de Rainval; parce que je lui ai promis de jouer chez elle, si je ne vous étais pas utile.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Et qui ferait donc ici tous vos rôles aussi bien que vous?

M. DES BARDIS.

Et savez-vous ce que vous jouerez?

Mme. DE VÉRANTOIS.

Pas encore. Je vous ai dit que nous allions nous assembler, pour délibérer sur les pièces que nous pourrons donner.

M. DES BARDIS.

Vous avez attendu bien tard à vous décider.

Mme DE VÉRANTOIS.

Nous ne le pouvions pas plus tôt : il y avait des raisons pour cela.

M. DES BARDIS.

Et avez-vous une salle?

Mme DE VÉRANTOIS.

Est-ce que vous n'avez pas vu l'orangerie ?

M. DES BARDIS.

Je ne la connais pas.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Elle est très-commode, et tout auprès de la maison.

M. DES BARDIS.

Le théâtre est donc fait?

Mme. DE VÉRANTOIS.

Non, pas encore; mais c'est l'affaire de deux jours, à ce que dit le menuisier.

M. DES BARDIS.

Et les décorations ?

Mme. DE VÉRANTOIS.

On nous en prêtera.

M. DES BARDIS.

Je ne trouve pas que vous soyez bien avancés.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Tout cela va être arrangé tout à l'heure ; il faut seulement que je parle au Chevalier.

M. DES BARDIS.

Le voici.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Demeurez ; ce que j'ai à lui dire regarde la troupe.

SCÈNE III.

Mme. DE VÉRANTOIS, LE CHEVALIER, M. DES BARDIS.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Eh bien, Chevalier, arrivez donc.

LE CHEVALIER.

Ah ! madame, avez-vous de bonnes nouvelles à nous dire ?

Mme. DE VÉRANTOIS.

Les meilleures du monde.

LE CHEVALIER.

M. de Vérantois consent donc que l'on joue la comédie ici ?

Mme. DE VÉRANTOIS.

Je vous réponds qu'il en sera enchanté.

LE CHEVALIER.

Vous l'a-t-il dit ?

Mme. DE VÉRANTOIS.

Mais à peu près. Je sais comment il faut le prendre. Voici ce que je fais : je me garde bien de le contrarier ; je dis d'abord comme lui, et ensuite, peu à peu, je l'amène à dire comme moi.

M. DES BARDIS.

Voilà comme, avec de l'esprit, on réussit toujours.

LE CHEVALIER.

Et avec un bon esprit, je dirais presque de la philosophie.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Ne pensez pas rire ; je n'agis que d'après la connaissance que j'ai de son caractère.

LE CHEVALIER.

C'est toujours cette connaissance qui donne un grand avantage sur les hommes.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Je lui connais une sorte de vanité.

LE CHEVALIER.

Oui ?

Mme. DE VÉRANTOIS.

Sans doute ; il est bien aise qu'on s'amuse chez lui autant qu'ailleurs, et il veut même qu'on croie s'amuser encore davantage.

LE CHEVALIER.

Je n'aurais pas imaginé cela.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Prenez donc garde qu'à table, par exemple, il vante tous les plats : Mangez de cela, messieurs, c'est la meilleure chose du monde ; et, nulle part qu'ici, ce ragoût-là n'est si bien fait.

M. DES BARDIS.

Il me semble que je l'entends.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Je veux vous faire boire d'un bon vin ; vous n'en avez jamais bu de pareil ; il y a trente ans qu'il est dans ma cave. Eh bien ! qu'en dites-vous ?

LE CHEVALIER.

A merveille ! Mais, quand on donne de si bonnes choses, c'est une vanité bien placée.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Avec cela, pourtant, il ne fait rien pour réussir ; il a une sorte de timidité qui l'empêche de rien proposer.

LE CHEVALIER.

Pourvu qu'il consente, c'est tout ce qu'il nous faut.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Il me laisse agir afin que, lorsque les choses ne réussissent pas, il puisse les mettre sur mon compte.

M. DES BARDIS.

Et vous vous en chargez avec plaisir?

Mme. DE VÉRANTOIS.

Oh! de tout, de tout.

LE CHEVALIER.

Nous pouvons donc être sûrs qu'il ne s'opposera à rien?

Mme. DE VÉRANTOIS.

Non, je vous dis, il est timide; il n'oserait jamais.

LE CHEVALIER.

Il faudrait actuellement décider les pièces que nous jouerons.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Oui, vous avez raison; il n'y a pas un moment à perdre. Je vais cherchér ces dames et faire avertir M. de Pirnay.

LE CHEVALIER.

Nous allons vous attendre ici?

Mme. DE VÉRANTOIS.

Sans doute, je les amène à l'instant.

(Elle va pour sortir.)

M. DES BARDIS.

Comment trouvez-vous cette femme-là?

LE CHEVALIER.

Odieuse.

Mme. DE VÉRANTOIS.

A propos, que je vous dise donc. Croyez-vous que la Présidente joue bien la comédie?

LE CHEVALIER.

Je pourrais me tromper, mais je pense qu'elle a tout ce qu'il faut pour bien jouer.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Je ne dis pas....

LE CHEVALIER.

Sa figure est charmante ! Sa taille, son maintien, tout en elle a de la grâce, de la noblesse; elle a de la sensibilité dans la voix, de l'esprit, et un ton excellent.

Mme DE VÉRANTOIS.

Oui, oui, à en juger par tout cela, vous avez raison; il y a de quoi faire une actrice excellente, ou au moins très-agréable; mais....

LE CHEVALIER.

Aussi je ne vois rien qui s'y oppose.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Je vous dis, je pense comme vous. D'ailleurs, elle est fort mon amie; nous avons été ensemble au couvent, ainsi....

M. DES BARDIS.

C'est-à-dire, vous avez été dans le même couvent.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Oui. N'ai-je pas dit cela ?

M. DES BARDIS.

A peu près.

Mme. DE VÉRANTOIS.

La différence qu'il y a eu d'elle à moi, c'est qu'elle y est restée jusqu'au moment où elle a épousé le Président, qui est tombé malade peu de temps après, et qui est mort au bout de trois mois. Enfin, elle ne vient que de quitter le deuil.

LE CHEVALIER.

Je ne vois rien dans tout cela qui s'oppose au talent de bien jouer la comédie.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Pardonnez-moi. Vous voyez bien que, depuis le

temps qu'elle est dans le monde, elle n'a pas pu aller assez au spectacle.

LE CHEVALIER.

Je conviens qu'elle y a peu été.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Ce n'est pourtant que là qu'on peut apprendre à bien jouer la comédie.

LE CHEVALIER.

Je trouve que, lorsqu'on a de l'esprit, qu'on sent bien son rôle, qu'on a de l'aisance et du maintien, on est en état de jouer, et très-bien.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Je ne sais si je me flatte, je crois avoir tout cela; et cependant, j'ai joué pendant deux ans très-mal.

LE CHEVALIER.

Vous l'avez cru?

M. DES BARDIS.

Cela est impossible!

Mme. DE VÉRANTOIS.

Non, non, je sens bien que j'ai plus d'aisance; d'ailleurs, j'ai pris beaucoup de leçons, et j'ai dans la tête tous les tons des vers de chaque rôle intéressant.

LE CHEVALIER.

C'est, à ce que je crois, ce qu'on appelle savoir copier.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Oui, c'est mon grand talent; je contrefais toutes les actrices à s'y méprendre.

M. DES BARDIS.

Peste! voilà ce qu'on appelle savoir jouer la comédie.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Je vous dis, vous verrez, vous verrez.

M. DES BARDIS.

C'est comme si je l'avais vu ; je vous sais déjà par cœur.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Vous voyez donc bien que la Présidente ne peut pas encore être formée à jouer la comédie.

LE CHEVALIER

Je crois qu'elle sera naturelle.

Mme. DE VÉRANTOIS.

J'entends toujours dire naturelle, je ne comprends pas ce que cela signifie ; naturelle, je crois, veut dire sans étude. Eh bien, je n'ai qu'à faire apprendre un rôle à la fille de mon jardinier, elle sera naturelle, mais elle ne sera pas actrice pour cela.

M. DES BARDIS.

Voilà qui est admirablement vu !

LE CHEVALIER.

Je ne savais pas qu'il fallût jouer en actrice.

M. DES BARDIS.

Mais on ne monte sur le théâtre que pour faire voir qu'on est bonne actrice.

LE CHEVALIER.

Oui, cela est fort juste.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Il faut savoir toutes ses positions dans les différentes scènes ; combiner tous ses mouvemens, avoir des oppositions dans ses gestes, et savoir dire, surtout, ses *à parté* de manière que tout le monde les entende.

LE CHEVALIER.

Cela est vrai, il faut tout cela.

M. DES BARDIS.

Ah ! personne ne possède toutes les ressources

de l'art comme madame de Vérantois, monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Au moins cela est bien rare!

Mme. DE VÉRANTOIS.

Enfin, nous verrons; ce n'est pas pour dire que la Présidente n'a pas de talent.

LE CHEVALIER.

Elle n'a sûrement pas le vôtre.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Elle n'a pas mon étude; mais, malgré cela, elle peut réussir. Allons, je vais vous amener tout le monde pour faire notre répertoire.

LE CHEVALIER.

Faites-vous jouer aussi madame de Cléry?

Mme. DE VÉRANTOIS.

Il faudra bien.

M. DES BARDIS.

A-t-elle du talent?

Mme. DE VÉRANTOIS.

C'est moi qui lui montre.

M. DES BARDIS.

Elle est en bonnes mains.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, M. DES BARDIS.

M. DES BARDIS.

Je vous avouerai que je ne comprends pas pourquoi vous consentez à jouer la comédie avec cette femme-là.

LE CHEVALIER.

Mon cher des Bardis, quand vous saurez ce qui

me le fait désirer, vous le comprendrez à merveilles.

M. DES BARDIS.

Plus j'y rêve.... Ah ! c'est la Présidente ; je le parie.

LE CHEVALIER.

Oui, c'est elle-même. Sa liaison avec madame de Vérantois m'a fait désirer de venir ici. On a parlé d'y jouer la comédie, et j'ai saisi cette occasion pour offrir de faire un rôle.

M. DES BARDIS.

Fort bien !

LE CHEVALIER.

J'ai cru voir que ma proposition plaisait à la Présidente, et j'en ai été enchanté.

M. DES BARDIS.

Elle est infiniment aimable !

LE CHEVALIER.

Elle a une gaicté douce et fière en même temps, qui est tout-à-fait séduisante.

M. DES BARDIS.

Je ne conçois pas qu'elle soit amie de madame de Vérantois.

LE CHEVALIER.

Celle-ci lui a fait beaucoup d'avances ; et puis, elle n'est pas encore fort répandue.

M. DES BARDIS.

La croyez-vous sensible ?

LE CHEVALIER.

Je désirerais fort qu'elle le devînt pour moi ; mais je n'ose encore l'espérer.

M. DES BARDIS.

Il sera impossible qu'elle ne s'aperçoive pas de la présomption et des ridicules de son amie.

LE CHEVALIER.

D'autant qu'elle voit très-bien.

M. DES BARDIS.

Vous voyez de même, et elle sera bientôt dans le cas de vous faire, à propos de tout cela, de petites confidences où il faudra du mystère.

LE CHEVALIER.

Voilà sur quoi je compte un peu.

M. DES BARDIS.

Ce n'est que de la malice, et non pas de la méchanceté.

LE CHEVALIER.

Elle en serait incapable.

M. DES BARDIS.

Un système de plaisanterie en amène un plus sérieux, et les petits secrets amènent peu à peu les grands.

LE CHEVALIER.

Je n'en suis pas encore là : je vais doucement; je cherche à amuser son esprit, pour parvenir à intéresser son cœur.

M. DES BARDIS.

Voilà précisément la marche d'une grande passion.

LE CHEVALIER.

Je ne vous dissimulerai pas que je crois que la mienne sera très-forte.

M. DES BARDIS.

Vous aurez beaucoup à faire, pour amener la Présidente à la partager.

LE CHEVALIER.

Comment?

M. DES BARDIS.

Je dis, vous aurez une foule de préjugés à combattre.

LE CHEVALIER

Des préjugés ?

M. DES BARDIS.

Si elle avait seulement vécu dans le monde pendant un an, si elle connaissait beaucoup de femmes, elle vous aurait aplani bien des difficultés.

LE CHEVALIER.

Si elle était comme les femmes dont vous parlez, je ne la verrais que comme une jolie femme à la mode.

M. DES BARDIS.

Et vous n'auriez point d'amour pour elle ?

LE CHEVALIER.

Je pourrais avoir une de ces fantaisies d'amour-propre ; voilà comme j'appelle ces sortes d'attachemens-là.

M. DES BARDIS.

Vous avez raison ; c'est l'estime et le respect qui caractérisent le véritable amour. Aussi commence-t-il à devenir rare.

LE CHEVALIER.

On est bien loin du respect qu'il doit inspirer, quand on veut faire manquer la femme qu'on aime à ses devoirs, à ce qu'elle se doit à elle-même.

M. DES BARDIS.

Croyez qu'on en est presque sûr, avant de le tenter.

LE CHEVALIER.

Si j'ai le bonheur d'être aimé de la Présidente, je l'épouse.

M. DES BARDIS.

Voilà un grand projet !

LE CHEVALIER.

Je serai riche un jour ; elle l'est actuellement ;

nous nous aimerons, en attendant que rien ne s'oppose à nos désirs.

M. DES BARDIS.

Et s'il y a des difficultés, elles nourriront votre constance, si elles ne la rebutent pas.

LE CHEVALIER.

Quand madame de Vérantois dit qu'il faut de l'étude et des leçons pour bien jouer la Comédie, elle n'a pas vu répéter à la Présidente le rôle de *Nanine*, celui de la *Marquise* dans la *Surprise de l'Amour*.

M. DES BARDIS.

Elle les joue bien ?

LE CHEVALIER.

A faire la plus grande illusion ; je suis toujours prêt à me croire aimé d'elle.

M DES BARDIS.

C'est son amour pour vous qui lui donne tant de talent.

LE CHEVALIER

Ah ! comme je le voudrais !

M. DES BARDIS.

Eh bien, il faut proposer ces deux pièces, et la faire débuter dans ces deux rôles. La voici ; je vais aller chercher d'Ortalin, afin qu'il se trouve à la décision des pièces, et à la distribution des rôles.

SCÈNE V.

LA PRÉSIDENTE, LE CHEVALIER.

LA PRÉSIDENTE.

Quoi, vous êtes ici tout seul, Chevalier? Je craignais qu'on ne fût déjà assemblé.

LE CHEVALIER.

Vous auriez bien pu imaginer, madame, que je

ne serais pas le dernier à me rendre où vous devez venir.

LA PRÉSIDENTE.

Je l'aurais trouvé très-mauvais.

LE CHEVALIER.

Ne plaisantez donc pas.

LA PRÉSIDENTE.

Je ne plaisante pas ; je vous dirai même que cela m'aurait étonnée, parce que je sais combien vous êtes attentif.

LE CHEVALIER.

J'aimerais mieux le mot empressé.

LA PRÉSIDENTE.

Empressé ?

LE CHEVALIER.

Oui, il a plus de chaleur, et par conséquent plus de vérité.

LA PRÉSIDENTE.

De la chaleur et de la vérité ! voilà des termes d'acteurs.

LE CHEVALIER.

Ce sont bien aussi ceux qui conviennent aux amans.

LA PRÉSIDENTE.

Si vous appelez l'exagération, chaleur ; mais avec elle il n'y a point de vérité.

LE CHEVALIER..

Quand on est trop modeste, on peut croire à l'exagération des sentimens qu'on inspire.

LA PRÉSIDENTE.

Puisqu'on se les exagère à soi-même, on peut bien les exagérer aux autres.

LE CHEVALIER.

Vous n'exagérez rien, vous, madame !

LA PRÉSIDENTE.

Je crains trop d'être la victime de l'erreur.

LE CHEVALIER.

Et vous l'êtes, puisque vous ne croyez pas ce qui est vrai. Il me semble qu'on peut se rendre à l'évidence sans danger.

LA PRÉSIDENTE.

A quelle évidence?

LE CHEVALIER.

A celle de l'amour.

LA PRÉSIDENTE.

Ah! celle de l'amour! cela est différent, et je ne me refuse jamais à ce que je rencontre.

LE CHEVALIER.

Réellement?

LA PRÉSIDENTE.

Oui, dans tous les romans que je lis.

LE CHEVALIER.

Et dans les comédies?

LA PRÉSIDENTE.

Dans les comédies de même.

LE CHEVALIER.

Et croyez-vous à la sincérité de l'acteur qui rend un plein de sentiment?

LA PRÉSIDENTE.

Sûrement, je crois à son art et à son talent de feindre, et tous les deux excitent mon admiration.

LE CHEVALIER.

Mais s'il éprouve ce qu'il exprime?

LA PRÉSIDENTE.

Il rend bien mieux l'esprit de l'auteur.

LE CHEVALIER.

Vous ne voulez pas m'entendre.

LA PRÉSIDENTE.

Vous croyez que je ne vous vois pas venir. Ne voudriez-vous pas que je disse : « Ah ! Chevalier ! quoi, réellement, c'est vous-même, c'est votre cœur qui parle ? Que je serais heureuse de me voir aimée par un homme aussi vrai, aussi délicat et aussi tendre que vous l'êtes ! Je croyais mon cœur à l'abri de toutes les séductions ; hélas ! qu'on devient faible quand on vous connaît! Ah ! pourquoi vous ai-je vu !.... » Alors vous tomberiez à mes pieds....

LE CHEVALIER.

Ah ! sûrement, j'y tomberais !

LA PRÉSIDENTE.

Eh bien cela ferait une scène toute pareille à celles que je trouve tous les jours dans les romans ; vous voyez bien qu'il n'y aurait là rien de neuf.

LE CHEVALIER.

Vous vous plaisez à vous égayer à mes dépens ; ainsi, je ne saurais m'en plaindre.

LA PRÉSIDENTE.

Ah ! voici madame de Vérantois et madame de Cléry.

SCÈNE VI.

LA PRÉSIDENTE, Mme. DE VÉRANTOIS, Mme. DE CLÉRY, LE CHEVALIER.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Oui, nous voilà. Où sont donc ces messieurs ?

LE CHEVALIER

Des Bardis est allé chercher d'Ortalin ; ils seront ici dans le moment.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Je voudrais profiter du temps où tout le monde est

à la promenade, et voilà comme on ne peut jamais se rassembler. M. de Pirnay est allé à la chasse, lui ; mais comme il ne fait que les seconds amoureux, cela est égal.

LA PRÉSIDENTE.

Nous pourrions attendre.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Non, non, mon cœur, asseyons-nous. Chevalier, mettez-vous auprès de la table, pour écrire la distribution des rôles. Vous devez avoir une écritoire.

LE CHEVALIER.

Oui, il y a là tout ce qu'il faut.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Ah ça, Présidente, comme je suis bien plus au fait du théâtre que vous, je crois mieux connaître les pièces que nous pourrions jouer, à moins que vous n'en proposiez que vous connaissiez particulièrement.

LA PRÉSIDENTE.

Je crois que votre choix sera toujours le meilleur.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Je vous dis, je connais fort bien tous les théâtres.

LE CHEVALIER.

Eh bien, vous verrez que les pièces que madame la Présidente préfère, sont faciles à arranger ici.

Mme. DE CLÉRY.

Oui, il faut tâcher de n'avoir pas besoin de beaucoup d'acteurs.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Ma nièce a raison. Il faut quelquefois, par égard les uns pour les autres, renoncer aux pièces qui seraient les plus agréables à jouer.

LE CHEVALIER.

Parce que tout le monde veut avoir les premiers rôles, et que cela devient très-embarrassant.

Mme. DE VÉRANTOIS.

En voici une, par exemple, très-facile à arranger, et dont presque tous les rôles sont également bons à jouer.

LA PRÉSIDENTE.

Voyons, madame.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Vous auriez, vous, Chevalier, un rôle charmant; la Présidente aurait aussi un fort bon rôle, et madame de Cléry un fort joli.

Mme. DE CLÉRY.

Mais, ma tante, vous savez que je ne suis pas encore trop enhardie.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Ce rôle vous conviendra à merveille; ainsi voilà déjà une pièce arrangée.

LA PRÉSIDENTE.

Mais vous ne nous avez pas dit ce que c'était que cette pièce....

Mme. DE VÉRANTOIS.

Ah! mon cœur, je vous demande bien pardon; c'est le *Philosophe marié* : je fais Céliante, le Chevalier, Damon; vous feriez la soubrette; et madame de Cléry, Mélite.

LA PRÉSIDENTE.

Je ne saurai jamais jouer un rôle de soubrette.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi; celui-ci est charmant, et vous le jouerez à merveille.

LA PRÉSIDENTE.

Je suis sûre que je ne m'en tirerai jamais.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Eh bien, tenez, prenez celui de Mélite, ma nièce fera celui de Finette.

Mme. DE CLÉRY.

Je ne pourrai jamais, ma tante.

LE CHEVALIER.

Mais, madame, c'est un rôle principal, où il faut de l'usage du théâtre, et que personne ici ne peut rendre aussi bien que vous.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Je suis en possession de celui de Céliante, et je ne m'en départirai point. D'ailleurs la Présidente aura un premier rôle dans une autre pièce.

LA PRÉSIDENTE.

J'en connais peu.

LE CHEVALIER.

Sans doute, et celui-là aurait pu lui convenir parfaitement.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Comment, Chevalier, est-ce que vous ne voulez pas jouer un rôle d'amoureux avec moi ?

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas cela ; mais c'est qu'il y a encore un autre inconvénient.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Qu'est-ce que c'est ?

LE CHEVALIER.

Vous ne voulez pas de pièces où il y ait beaucoup d'acteurs, et, dans celle-ci, les hommes nous manqueront.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Les hommes ? Il ne nous manquera que le financier ; mais nous aurons l'Abbé.

LE CHEVALIER.

Quel abbé ?

Mme. DE VÉRANTOIS

L'abbé Desglands.

LA PRÉSIDENTE.

Il joue la comédie ?

Mme. DE VÉRANTOIS.

Oui, vraiment ; parce qu'il a un frère jumeau, qui lui ressemble parfaitement, et qui n'est pas abbé.

LE CHEVALIER.

J'entends ; il fait entendre à tout le monde que c'est ce frère qui joue.

Mme. DE VÉRANTOIS.

C'est cela même.

LA PRÉSIDENTE.

Et il reçoit les complimens pour son frère?

Mme. DE VÉRANTOIS.

Cela ne manque jamais.

Mme. DE CLÉRY.

Cela est assez plaisant.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Ce qui l'avait empêché de jouer pendant quelque temps, c'est qu'il lui est arrivé un petit accident. Un jour qu'il avait joué fort bien, il s'était si fort pressé de se rhabiller, pour venir avec confiance s'asseoir avec les spectateurs, et recevoir leurs complimens, qu'il avait oublié d'ôter son rouge.

LA PRÉSIDENTE.

Eh bien ?

Mme. DE VÉRANTOIS.

Tout le monde s'en aperçut, et l'on s'amusa beaucoup à ses dépens.

LE CHEVALIER.

Je le crois.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Ah ! voilà ces messieurs.

SCÈNE VII.

LA PRÉSIDENTE, Mme. DE CLÉRY, Mme. DE VÉRANTOIS, LE CHEVALIER, M. DES BARDIS, M. D'ORTALIN.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Messieurs, nous avons déjà arrangé une pièce sans vous.

M. D'ORTALIN.

Mesdames, je ne vous croyais pas encore rassemblées.

M. DES BARDIS.

Moi, j'ai cherché long-temps d'Ortalin, sans pouvoir le trouver.

M. D'ORTALIN.

Cela était inutile, car je ne peux pas jouer.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Oh ! que pardonnez-moi ; Des Bardis, vous ferez le père dans le *Philosophe marié*. Si d'Ortalin voulait, il nous ferait grand plaisir de se charger du rôle du financier.

M. D'ORTALIN.

Oui, moi qui suis grand et mince : c'est comme si vous le proposiez à Pirnay.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Il fait le marquis du Lauret. Allons, nous prendrons l'Abbé. Nous jouerons avec le *Philosophe marié*, l'*Oracle ;* ma nièce fera la fée ; Pirnay, Charmant, et moi Lucinde : voilà une représentation très-bien arrangée.

LE CHEVALIER.

Mais, madame la Présidente ?

Mme. DE VÉRANTOIS.

Ah ! il faut voir à présent la pièce qu'elle voudra jouer.

LA PRÉSIDENTE.

J'aimerais assez *la Surprise de l'amour.*

Mme. DE VÉRANTOIS.

A merveille !

LA PRÉSIDENTE.

Je sais le rôle.

Mme. DE VÉRANTOIS.

De la soubrette ?

LA PRÉSIDENTE.

Non, celui de la marquise.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Mais, mon cœur, c'est un rôle trop fort pour vous.

LA PRÉSIDENTE.

Je ne le crois pas.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Et vous êtes dans l'erreur : c'est un des premiers rôles du théâtre, qu'on ne saurait bien jouer, sans en avoir absolument l'habitude. Vous verrez, vous verrez comme je le jouerai !

LA PRÉSIDENTE.

Mais....

Mme. DE VÉRANTOIS.

Si vous ne voulez pas jouer la soubrette, madame de Cléry le jouera.

Mme. DE CLÉRY.

Moi, ma tante ! je ne le pourrai jamais.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Je vous montrerai.

LE CHEVALIER.

Et, par ce moyen, madame n'aura point de rôle.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Je vous demande bien pardon, parce qu'avec cette pièce-ci nous jouerons *Nanine*.

LA PRÉSIDENTE.

C'est ce que j'allais vous proposer.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Il y a là un rôle excellent pour vous.

LA PRÉSIDENTE.

Celui de Nanine.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Non, non, celui de la baronne : il faut de la noblesse dans le maintien, et il vous ira à merveille.

LA PRÉSIDENTE.

Je comptais sur le rôle de Nanine.

LE CHEVALIER.

Mais, sûrement ; c'est le rôle de madame.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Comment, Chevalier ! vous pouvez dire cela, vous qui savez ce que c'est que de jouer la comédie ! d'Ortalin fera Philippe Humbert ; des Bardis, Germain ; ma nièce, la marquise, et l'Abbé, le paysan : voilà encore une représentation arrangée.

SCÈNE VIII.

LA PRÉSIDENTE, Mme. DE CLÉRY, Mme. DE VÉRANTOIS, LE CHEVALIER, M. DES BARDIS, M. D'ORTALIN, LEGROS.

LEGROS.

Madame, le menuisier demande si madame n'a rien à lui dire, parce qu'il va s'en aller.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Comment donc ! il faut bien que je lui parle pour notre théâtre.

LEGROS.

C'est qu'il est tard, qu'il y a une lieue d'ici chez lui, et qu'il ne veut pas attendre.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Allons, je vais le trouver, et je vous reviens dans l'instant.

SCÈNE IX.

LA PRÉSIDENTE, Mme. DE CLÉRY, LE CHEVALIER, M. DES BARDIS, M. D'ORTALIN.

M. DES BARDIS.

Eh bien, d'Ortalin, ne t'avais-je pas bien dit que madame de Vérantois jouait Lucinde dans *l'Oracle ?*

M. D'ORTALIN.

Ma foi, je ne pouvais pas le croire.

M. DES BARDIS.

Je ne suis pas étonnée qu'elle veuille jouer le rôle de Nanine après cela.

LA PRÉSIDENTE.

Je vous assure que cette distribution de rôles, où je ne m'attendais pas, m'embarrasse très-fort.

M. DES BARDIS.

Il faut, madame, jouer ceux qui vous plaisent.

LA PRÉSIDENTE.

Mais je ne peux pas ici donner la loi, et je ne veux pourtant pas me brouiller avec madame de Vérantois pour une pareille chose.

LE CHEVALIER.

Il faudra voir ; ce ne sera peut-être pas son dernier mot.

M. DES BARDIS.

Elle s'y tiendra, je la connais.

LA PRÉSIDENTE.

Mais, nous parlons là devant madame de Cléry....

Mme. DE CLÉRY.

Madame, je ne saurais blâmer vos plaintes.

LA PRÉSIDENTE.

Aimez-vous à jouer la comédie, madame?

Mme. DE CLÉRY.

Ah! mon Dieu, point du tout!

LA PRÉSIDENTE.

On peut donc dire devant vous tout naturellement ce qu'on pense?

Mme. DE CLÉRY.

Oui, madame. Quoique madame de Vérantois soit ma tante, je ne puis l'approuver de ne vous pas laisser le choix des rôles; et si personne ne voulait jouer, je vous jure que cela me ferait le plus grand plaisir.

LA PRÉSIDENTE.

Il est sûr que je serais très-fâchée de ne pas jouer les rôles sur lesquels je comptais.

LE CHEVALIER.

Et que je suis certain que vous jouerez à ravir.

M. DES BARDIS.

Madame, vous trouverez aisément ailleurs à les jouer; et je sais une maison très-aimable, composée de gens que vous connaissez très-fort....

LA PRÉSIDENTE.

Où l'on joue la comédie?

M. DES BARDIS.

Oui, madame.

LA PRÉSIDENTE.

Serait-ce chez la marquise de Rainval ?

M. DES BARDIS.

C'est chez elle. J'y dois même jouer, en sortant d'ici.

LA PRÉSIDENTE.

Je ne savais pas cela. Mais je l'aime beaucoup, et je lui ai promis d'aller chez elle, cet automne.

M DES BARDIS.

Eh bien, madame la Présidente, allez-y, n'hésitez pas; vous y aurez sûrement tout l'agrément que vous méritez d'avoir. Le Chevalier est de ses amis.

LA PRÉSIDENTE.

Vrai ?

LE CHEVALIER.

Très-fort.

LA PRÉSIDENTE.

Je ne voudrais pourtant pas que madame de Vérantois pût s'imaginer que j'ai voulu lui manquer en rien ; je ne l'aime pas moins, malgré son peu d'égards.

M. DES BARDIS.

Écoutez, mesdames, personne de nous ne se soucie de jouer ici la Comédie. Si vous y consentez, je me charge d'en faire échouer totalement le projet.

LE CHEVALIER.

Réellement ?

M. DES BARDIS.

Oui, et sans qu'on puisse se douter que nous le désirons.

LA PRÉSIDENTE.

Cela serait possible ?

M. DES BARDIS.

Oui, madame.

Mme. DE CLÉRY.

Et, comment ferez-vous ?

M. DES BARDIS.

M. de Vérantois n'a pas encore absolument consenti....

LA PRÉSIDENTE.

Vous le croyez ?

M. DES BARDIS.

Cela n'est point du tout de son goût.

LA PRÉSIDENTE.

Par-là, je n'aurais pas de torts.

M. D'ORTALIN.

Et vous pourriez aller chez madame de Rainval.

LA PRÉSIDENTE.

Rien ne me conviendrait autant.

M. DES BARDIS.

Je puis donc agir ?

LE CHEVALIER.

Oui, hardiment.

M. DES BARDIS.

Laissez-moi faire, et vous serez tous contens.

LE CHEVALIER.

Pour partir d'ici tout de suite, nous nous ferons écrire des lettres.

LA PRÉSIDENTE.

Il faut au moins rester quelques jours.

M. DES BARDIS.

Non, madame, l'homme à qui j'ai affaire peut faiblir à la longue, et....

LA PRÉSIDENTE.

J'entends quelqu'un.

LE CHEVALIER.

C'est M. de Vérantois.

M. DES BARDIS.

Oui, le voici. Lairsez-moi seul avec lui, et vous reviendrez voir comme j'aurai réussi.

M. D'ORTALIN.

Moi, je vais écouter, et je vous avertirai quand vous pourrez tous revenir.

M. DES BARDIS.

A la bonne heure. Allez-vous-en tous.

SCÈNE X.

M. DE VÉRANTOIS, M. DES BARDIS.

M. DE VÉRANTOIS.

Comment, des Bardis, tu es ici tout seul ?

M. DES BARDIS.

Oui, la moitié de la compagnie n'est pas rentrée de la promenade, et l'autre est avec madame de Vérantois, pour faire le répertoire des pièces que nous jouerons.

M. DE VÉRANTOIS.

Elle m'a parlé de son projet de jouer la comédie ; cela sera-t-il aisé ?

M. DES BARDIS.

Je le crois. Tout ce que je sais, c'est que le théâtre va être dressé dans l'orangerie.

M. DE VÉRANTOIS.

Oui ; mais, si ces comédies sont mal jouées, on se moquera de nous.

M. DES BARDIS.

Ce n'est pas là ce que je crains, parce que la Présidente et le Chevalier sont d'excellens acteurs.

M. DE VÉRANTOIS.

A la bonne heure : car je ne te cacherai pas que je serais très-fâché que notre troupe ne fût pas meilleure que toutes celles des environs.

M. DES BARDIS.

Je vois différemment ; je craindrais leur jalousie. De la critique des acteurs, on passe à celle des maîtres de la maison, et quelquefois on vous blâme de ce que l'on fait partout ailleurs.

M. DE VÉRANTOIS.

Tu le crois ?

M. DES BARDIS.

J'ai vu cela arriver très-souvent, et je n'ai pas été peu surpris de voir que toi, qui es un homme raisonnable, tu aies pu approuver ce projet.

M. DE VÉRANTOIS.

C'est ce que je n'ai pas fait.

M. DES BARDIS.

Madame de Vérantois m'a pourtant paru très-sûre que tu n'y mettrais pas d'obstacle.

M. DE VÉRANTOIS.

Il est vrai que je n'ai pas vu les choses du même œil que toi.

M. DES BARDIS.

Ce que je viens de te dire n'est encore rien.

M. DE VÉRANTOIS.

Comment donc ?

M. DES BARDIS.

Je t'avouerai que je vois qu'il ne faut quelquefois, pour trouver le moyen de vous nuire, qu'un mince prétexte. On peut faire observer au Ministre dont vous dépendez, que vous aimez la dépense, que vous êtes fort peu appliqué, qu'à votre campagne on

joue la comédie comme c h ezes grands seigneurs, quoiqu'on la joue partout à présent ; qu'on ne fait pas ces sortes de choses-là, ou qu'on ne les souffre pas chez soi, quand on est raisonnable.

M. DE VÉRANTOIS.

J'avais déjà bien pensé à tout cela.

M. DES BARDIS.

Il se peut faire aussi que rien de tout cela n'arrive.

M. DE VÉRANTOIS.

Il faudrait, pour cela, au moins n'avoir pas d'envieux.

M. DES BARDIS.

Il est vrai que tout le monde en a plus ou moins ; c'est selon.

M. DE VÉRANTOIS.

Oui ; mais quand on a de l'ambition, et qu'on veut obtenir mieux que ce qu'on a....

M. DES BARDIS.

Ceci devient alors de conséquence, et c'est à toi de te consulter.

M. DE VÉRANTOIS.

J'entends ce que tu veux dire ; je prends le parti de ne point souffrir de comédie chez moi.

M. DES BARDIS.

Mais tu vas désespérer madame de Vérantois.

M. DE VÉRANTOIS.

Cela ne me fait rien du tout ; je ne lui en dirai seulement pas les raisons.

M. DES BARDIS.

Cependant elles sont assez bonnes pour....

M. DE VÉRANTOIS.

Elle ne voudrait pas les entendre.

M. DES BARDIS.

La voici.

M. DE VÉRANTOIS.

Eh bien, tu vas voir.

SCÈNE XI.

Mme. DE VÉRANTOIS, M. DE VÉRANTOIS, M. DES BARDIS.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Eh bien, où sont-ils donc tous allés ? Ah ! vous voilà, monsieur ; vous serez enchanté du choix de nos pièces.

M. DE VÉRANTOIS.

Je ne crois pas cela.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Je vous en réponds ; mais ce qui sera charmant, c'est le théâtre, qui sera à merveille dans l'orangerie.

M. DE VÉRANTOIS.

Je ne crois pas qu'il y soit jamais.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Pourquoi donc cela ?

M. DE VÉRANTOIS.

Premièrement, parce que voici le moment de faire rentrer les orangers.

Mme. DE VÉRANTOIS.

On peut bien attendre encore un mois.

M. DE VÉRANTOIS.

Non, madame, je ne veux pas les perdre ; et puis ce n'est pas là ma seule raison

Mme. DE VÉRANTOIS.

Où voulez-vous donc que je fasse placer le théâtre ?

M. DE VÉRANTOIS.

Nulle part.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Nulle part?

M. DE VÉRANTOIS.

Oui, madame; parce que je ne veux pas qu'on joue la comédie chez moi.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Vous plaisantez?

M. DE VÉRANTOIS.

Non, je vous parle très-sérieusement.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Mais, je ne vous comprends pas.

M. DE VÉRANTOIS.

Cela sera pourtant comme je viens de vous le dire.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Et comment ferai-je vis-à-vis de la Présidente et du Chevalier, à qui je viens de donner leurs rôles?

M. DE VÉRANTOIS.

Vous ferez comme il vous plaira.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Vous auriez bien pu me dire cela tantôt.

M. DE VÉRANTOIS.

Je n'avais pas les raisons que j'ai à présent.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Eh bien, quelles sont ces raisons? voyons, dites-les moi.

M. DE VÉRANTOIS.

C'est ce que je ne ferai pas; et pour cela je vous laisse.

Mme. DE VÉRANTOIS.

A-t-on jamais vu un caprice pareil?

SCÈNE XII.

LA PRÉSIDENTE, Mme. DE VÉRANTOIS, Mme. DE CLÉRY, LE CHEVALIER, M. DES BARDIS, M. D'ORTALIN

LA PRÉSIDENTE.

Eh bien, madame, votre théâtre sera à merveille dans l'orangerie.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Eh, madame, il n'y sera pas!

LE CHEVALIER.

Quoi! le menuisier ne trouve pas possible de l'y placer?

Mme. DE VÉRANTOIS

Ce n'est pas cela : on dit qu'il faut rentrer les orangers.

Mme. DE CLÉRY.

A présent?

Mme. DE VÉRANTOIS.

Et puis, M. de Vérantois dit qu'il ne veut pas qu'on joue la comédie chez lui.

LA PRÉSIDENTE.

Quelle idée!

LE CHEVALIER.

Cela n'est pas concevable!

Mme. DE VÉRANTOIS.

Je n'y conçois rien non plus.

LE CHEVALIER.

Vous disiez que vous lui faisiez faire tout ce que vous vouliez.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Avec du temps, j'en viendrais bien à bout; mais nous n'en avons pas.

LE CHEVALIER.

Cela est cruel !

M. DES BARDIS.

Si vous saviez tout ce que je lui ai dit, pour le déterminer.....

Mme. DE VÉRANTOIS.

Il vous en avait donc déjà parlé ?

M. DES BARDIS.

Sûrement, nous en causions quand vous êtes arrivée ; il a pris son parti tout d'un coup.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Il fallait lui parler un peu vivement.

M. DES BARDIS.

C'est ce que j'ai fait aussi ; mais plus je lui ai dit de choses à ce sujet, et plus il m'a assuré qu'il ne permettra jamais qu'on joue la comédie chez lui.

LA PRÉSIDENTE.

Voilà un fâcheux entêtement !

Mme. DE VÉRANTOIS.

Il faut que quelqu'un lui ait donné des idées là-dessus.

M. DES BARDIS.

Pour moi, je le crois.

Mme. DE VÉRANTOIS.

En vérité, mon cœur, je suis désespérée de ce contre-temps !

LA PRÉSIDENTE.

Je le suis aussi.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Je me flattais de pouvoir vous amuser un peu ici.

LA PRÉSIDENTE.

Je n'ai pas besoin de la comédie pour cela.

SCÈNE XIII.

LA PRÉSIDENTE, Mme. DE CLÉRY, Mme. DE VÉRANTOIS, LE CHEVALIER, M. DES BARDIS, M. D'ORTALIN, LEGROS.

LE GROS.

Monsieur le Chevalier, voilà un paquet pour vous, qu'un exprès apporte de Paris ; il dit que cela est très-pressé ; et puis, voilà une lettre aussi pour madame la Présidente.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Lisez donc tous deux, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Ah ! ce n'est rien de fâcheux : c'est mon oncle qui me mande de me rendre demain à Versailles, pour solliciter l'agrément d'une place à la cour, que je veux avoir. Il dit qu'il n'y a pas un moment à perdre.

Mme. DE CLÉRY.

Et vous, madame ?

LA PRÉSIDENTE.

C'est ma grand'mère qui a eu une indigestion ; cela peut avoir des suites ; il faut que j'aille absolument à Paris demain matin.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Et vous ne reviendrez pas, mon cœur ?

LA PRÉSIDENTE.

Mais, je ne crois pas le pouvoir ; et puis, voilà tous nos projets renversés.

Mme. DE VÉRANTOIS.

En vérité, je suis désespérée de tout cela.

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE.

LA PRÉSIDENTE, Mme. DE VÉRANTOIS, Mme. DE CLÉRY, LE CHEVALIER, M. DE PIRNAY, M. D'ORTALIN, M. DES BARDIS.

M. DE PIRNAY, en chasseur.

Vous n'en êtes sûrement pas si fâchée que moi.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Oh ! oui, je vous en crois fort occupé.

M. DE PIRNAY.

Comment, madame, quand on croit qu'on ne peut pas manquer.....

Mme. DE VÉRANTOIS.

Je l'ai cru comme vous ; mais c'est mon mari seul qui en est la cause.

M. DE PIRNAY.

Votre mari ! je ne le croyais pas.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Je ne l'aurais jamais imaginé non plus.

M. DE PIRNAY.

Tout cela se réparera.

LE CHEVALIER.

Et, comment ferez-vous ?

M. DE PIRNAY.

Laissez-nous faire : Vérantois et moi, demain matin, nous le tenons.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Qui tiendrez-vous ?

M. DE PIRNAY.

Ce sanglier que j'ai manqué ce soir.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Eh ! je vous parle de la comédie.

M. DE PIRNAY.

Eh bien, me voilà pour faire le répertoire.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Il n'y a plus ni répertoire, ni comédie.

M. DE PIRNAY.

Si j'avais su cela, je ne serais pas sitôt revenu de la chasse.

Mme. DE VÉRANTOIS.

Allons, mesdames, voulez-vous que nous rejoignions la compagnie ?

FIN DU RÉPERTOIRE INUTILE.

LE GRAND CHEMIN,

DOUZIÈME JOURNÉE.

NOMS DES PERSONNAGES.

LA MARQUISE.
LA VIDAME.
LE CHEVALIER.
LA BARONNE.
LA VICOMTESSE.
LE BARON.
LE COMTE.
THÉRÈSE.
GUILLAUME.
LA MÈRE MORIN.
NICOLAS.
L'ABBÉ.

La scène est sur le grand chemin, au bout de l'avenue du château du Comte.

LE GRAND CHEMIN,

DOUZIÈME JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, LA VIDAME.

LA MARQUISE.

Madame, voulez-vous vous asseoir ici ?

LA VIDAME.

Je ne suis pas lasse ; mais nous verrons passer du monde.

LA MARQUISE.

Je suis comme vous, madame ; quand je suis à la campagne, je vais toujours me promener sur le grand chemin.

LA VIDAME.

C'est que tout ce qui y passe est assez intéressant.

LA MARQUISE.

Parce que cela est imprévu.

LA VIDAME.

Et que cela fait toujours une petite nouveauté.

LA MARQUISE.

Cela est singulier ! J'ai pensé à cela quelquefois : on a beau avoir tout ce qu'on désire, on veut encore avoir autre chose.

LA VIDAME.

C'est qu'on est né inconstant.

LA MARQUISE.

Je trouve que la constance n'est qu'une privation perpétuelle.

LA VIDAME.

Rien n'est plus vrai, au moins.

LA MARQUISE.

Voilà pourquoi on y avait attaché un si grand mérite.

LA VIDAME.

Je pensais qu'il est agréable quelquefois de causer avec les gens qui passent; ils vous répondent assez souvent de très-bonnes choses.

LA MARQUISE.

Oui, mais nous n'avons pas nos gens.

LA VIDAME.

Tenez, voilà le Chevalier.

SCÈNE II.

LA MARQUISE, LA VIDAME, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

Eh bien, Chevalier, vous avez donc fini votre partie de trictrac?

LE CHEVALIER.

M'en voilà enfin débarrassé.

LA VIDAME.

Est-ce que vous ne trouvez pas que le Comte joue bien?

LE CHEVALIER.

Il joue à peu près comme tout le monde.

LA VIDAME.

Je ne trouve pas cela.

LE CHEVALIER.

Vous conviendrez au moins qu'il tâtonne à chaque coup.

LA VIDAME.

Il est un peu long à jouer.

LE CHEVALIER.

Et puis il se plaint, et il fait les plus insipides raisonnemens ! Enfin, j'avais besoin de me dissiper après cette partie-là, et je ne trouvais personne. Je voulais aller chercher dans le parc, mais le concierge m'a dit que tout le monde était dehors.

LA MARQUISE.

Oui, ils sont tous éparpillés ; et nous, nous sommes venues ici.

LE CHEVALIER.

Je vous ai aperçues de loin toutes les deux, et j'ai dit : Voilà ce qu'il me faut.

LA MARQUISE.

Il a presque l'air vrai, en disant cela, le Chevalier.

LA VIDAME.

Bon !

LA MARQUISE

Moi, j'aime infiniment le grand chemin. On y voit toujours quelque chose de curieux.

LE CHEVALIER.

C'est un passe-temps fort agréable, surtout, quand le roi est à Fontainebleau.

LA VIDAME.

Oui, les jours qu'il y a spectacle.

LA MARQUISE.

En avez-vous déjà vu ?

LE CHEVALIER.

Oui, madame, j'ai vu le dernier.

LA MARQUISE.

Eh bien ?

LE CHEVALIER.

Eh bien, c'était un plaisir fort cher.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas être à la campagne, que d'être à Fontainebleau.

LE CHEVALIER.

Non; et je vous réponds qu'il doit en coûter beaucoup aux femmes.

LA VIDAME.

Pas toujours.

LE CHEVALIER.

Quand on est en deuil, sans doute, à la bonne heure ; il y a de la différence. Encore à la fin du deuil, il le faut varier beaucoup.

LA MARQUISE.

Le Chevalier a raison.

LE CHEVALIER.

Voyez un peu tout ce que vous vous croyez obligées de porter, pour aller seulement chez vos amis.

LA MARQUISE.

Il est vrai qu'on ferait le bonheur de bien des gens, si on leur donnait une partie de l'argent qu'on emploie à se coiffer.

LE CHEVALIER.

Et toujours ridiculement.

LA VIDAME.

J'ai pensé cela bien des fois.

LE CHEVALIER.

Et l'argent qu'on perd au jeu, après s'être bien ennuyé ?

LA MARQUISE.

Il a toujours sa partie avec le Comte sur le cœur.

LA VIDAME.

Est-ce que vous avez perdu avec lui ?

LE CHEVALIER.

Non vraiment, je lui ai gagné trois louis.

LA MARQUISE.

Ah ! madame, voilà une petite paysanne qui vient pari-ci.

LE CHEVALIER.

Elle paraît jolie.

LA VIDAME.

Il faudra lui parler.

SCÈNE III.

LA MARQUISE, LA VIDAME, LE CHEVALIER, THÉRÈSE.

LA MARQUISE.

Bonjour, la petite. D'où venez-vous, comme cela ?

THÉRÈSE.

Madame, je venons du village que vous voyez tout là-bas, et je nous en retournons cheux nous.

LA VIDAME.

Et, où est-ce chez vous ?

THÉRÈSE.

A cette maison qui est derrière le bois, que vous voyez tout auprès du moulin.

LA MARQUISE.

Et, qu'est-ce que vous avez été faire à ce village ?

THÉRÈSE.

J'ons été porter du vin à ma tante Gobert, qui est malade.

LA VIDAME.

Ah ! la pauvre femme !

THÉRÈSE.

Oui ; mais elle est presque guérie.

LA MARQUISE.

Et vous allez comme cela toute seule ?

THÉRÈSE.

Ah ! pardi, madame, je ne craignons pas les voleurs ; je n'ons rien qui les tente.

LE CHEVALIER.

Et si quelque garçon vous rencontrait, comme vous êtes jolie,.... est-ce que vous n'en auriez pas peur ?

THÉRÈSE.

Ah ! comme ce monsieur-là se moque de moi !

LE CHEVALIER.

Est-ce qu'il n'y a pas de garçons qui vous aient dit que vous étiez jolie ?

THÉRÈSE.

Bon ! ils ne pensont seulement pas à cela.

LE CHEVALIER.

Il y en a pourtant un, que je sais qui vous aime bien.

THÉRÈSE.

Ah ! oui, Guillaume ?

LE CHEVALIER.

C'est cela, Guillaume ; c'est un garçon bien tourné ?

THÉRÈSE.

Et un bon travailleur.

LA VIDAME.

Et, à quoi travaille-t-il ?

THÉRÈSE.

Au bois de M. le Comte ; il est bûcheron.

LA MARQUISE.

Et, est-il riche ?

THÉRÈSE.

Ah ! mon Dieu non ! sans cela.....

LA MARQUISE.

Eh bien, sans cela ?

THÉRÈSE.

Je l'aurions peut-être épousé , mais ma mère ne le veut pas.

LA VIDAME.

Vous êtes donc riche , vous ?

THÉRÈSE.

Je le sommes plus que lui.

LA MARQUISE.

Quel est donc votre bien ?

THÉRÈSE.

Ma mère a trois vaches ; elle fait du beurre et des fromages , et je vendons tout cela.

LA VIDAME.

Et combien faudrait-il que Guillaume eût de bien, pour vous épouser ?

THÉRÈSE.

Ah , dame ! je n' savons pas. Peut-être , comme çà , deux cents francs , ou deux vaches. Vous voyez que , c'est beaucoup.

LA MARQUISE.

Et vous seriez bien aise de l'épouser , vous ?

THÉRÈSE.

Ah ! madame , tout autant.... que lui !

LE CHEVALIER.

Et, où est-il , Guillaume ?

THÉRÈSE.

Il était chez ma tante.

LA VIDAME.

Vous l'avez donc vu ?

THÉRÈSE.

Oui, madame; parce que le dimanche on ne travaille pas.

LA VIDAME.

Mais, n'est-ce pas mal fait de le voir, puisque votre mère vous l'a défendu?

THÉRÈSE.

Sûrement, madame, c'est mal mais, quand il vient, je lui dis : Va-t'en ; et il reste là, et puis après il me parle.

LE CHEVALIER.

Et vous lui répondez?

THÉRÈSE.

Dame, monsieur, il le faut bien; on ne peut pas s'en empêcher.

LE CHEVALIER.

Et, où est-il à présent?

THÉRÈSE.

Tenez, le voilà là-bas; parce qu'il n'a pas osé me reconduire, à cause de ma mère.

LA MARQUISE.

Il vous regarde, sûrement?

THÉRÈSE.

Ah! mon Dieu, oui. Tenez, le voilà qui est arrêté.

LA MARQUISE.

Eh bien, faites-lui signe de venir.

THÉRÈSE.

Ah! Guillaume, viens, viens. Tenez, le voilà qui court.

LA VIDAME.

Comment vous appelez-vous, la petite?

THÉRÈSE.

Thérèse, madame, à vous obéir.

LA MARQUISE.

Ah ça , comme il ne faut pas que votre mère vous voie avec Guillaume , allez-vous-en avant qu'il arrive.

THÉRÈSE.

Adieu , mesdames ; adieu , monsieur.

LA MARQUISE.

Écoutez, Thérèse , votre mère est-elle chez vous , à présent ?

THÉRÈSE.

Oui , madame , elle doit être revenue de la ville.

LA MARQUISE.

Eh bien , allez la chercher , et revenez avec elle ici , nous y serons encore.

THÉRÈSE.

Oui ; mais vous ne lui direz pas que Guillaume était chez ma tante.

LA MARQUISE.

Non , non. Allez , et revenez tout de suite.

THÉRÈSE.

Je ne serai pas long-temps.

LE CHEVALIER.

Guillaume , Guillaume, par-ici ; ce sont ces dames qui te demandent.

LA VIDAME.

Est-ce que vous connaissez Guillaume , Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Point du tout ; je voulais seulement faire parler Thérèse.

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, LA VIDAME, LE CHEVALIER, GUILLAUME.

LA MARQUISE.

Ah ça, Guillaume, ne venez-vous pas de ce village-là ?

GUILLAUME.

Oui, madame, de chez la mère Gobert.

LE CHEVALIER.

Qui est la tante de Thérèse ?

GUILLAUME.

Oui, monsieur.

LE CHEVALIER.

Et, pourquoi ne reconduisiez-vous pas Thérèse chez sa mère ?

GUILLAUME.

Je la reconduisions de l'œil.

LA VIDAME.

Pourquoi de l'œil ?

GUILLAUME.

Ah, dame, c'est là notre secret.

LA MARQUISE.

C'est que sa mère ne veut pas que vous soyez amoureux d'elle, n'est-il pas vrai ?

GUILLAUME.

Puisque vous le savez, madame, il n'y a plus de secret.

LA VIDAME.

Vous devez être fâché contre sa mère ?

GUILLAUME.

Pourquoi donc, madame ? Tout au contraire.

LA MARQUISE.

De ce qu'elle ne veut pas vous donner sa fille ?

GUILLAUME.

Non, madame. Je voyons qu'elle aime Thérèse autant que moi, et qu'elle ne me refuse que parce que je ne suis pas plus riche. Ce n'est pas elle qui a tort, c'est mon malheur à moi.

LA VIDAME.

Quoi ! vous n'avez rien du tout?

GUILLAUME.

Je n'ons que mes bras.

LE CHEVALIER.

C'est beaucoup, quand on aime le travail.

GUILLAUME.

Oui ; mais il faut avoir qnelque chose qui vous les fasse remuer. J'ons bien de l'ouvrage à présent ; mais je n'en aurons peut-être pas demain ; et puis, je n'ons qu'à tomber malade ; je ne voulons pas que ma Thérèse soit malheureuse avec moi ; je sommes de l'avis de sa mère.

LA VIDAME.

Cela est très-bien pensé.

LE CHEVALIER.

Et en honnête homme.

GUILLAUME.

Dame, monsieur, vlà ce qui dépend de nous ; il faut que ça nous suive partout. Tout ce qui me fâche de ça, c'est un malheur qui peut m'arriver.

LE CHEVALIER.

Et, quel malheur ?

GUILLAUME.

C'est que si je ne sommes pas mariés avant qu'on tire à la milice, si j'y tombe, Thérèse en mourra peut-être de chagrin ; ou bien, elle ne pourra plus refuser

d'en épouser un autre, si elle en revient. Aussi, je ne lui en ai jamais rien dit, pour qu'elle n'eût pas de la peine en y pensant.

LE CHEVALIER.

Et, n'est-ce pas là une délicatesse d'esprit, mesdames ?

LA VIDAME.

Non, sûrement, elle part bien du cœur.

LE CHEVALIER.

Quand vous dites que les hommes n'en ont pas....

LA MARQUISE.

Nous ne parlons que de ceux qui sont bien élevés.

LE CHEVALIER.

En vous remerciant, madame la Marquise.

LA VIDAME.

Madame, je voudrais savoir ce qu'il faudrait qu'il eût pour épouser Thérèse.

LA MARQUISE.

Je vais le lui demander. — Guillaume, qu'est-ce que tu crois qu'il faudrait avoir de bien ?....

GUILLAUME.

Pour être le mari de Thérèse.

LA VIDAME.

Oui.

GUILLAUME.

Ah ! dame, peut-être deux vaches ; c'est un bon bien ça, parce qu'il en peut venir une troisième.

LA MARQUISE.

Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Eh bien ?

LA VIDAME.

Venez donc ici.

LE CHEVALIER.

C'est ce que je pensais....

LA MARQUISE.

Combien faudrait-il d'argent, pour avoir deux vaches ?

LE CHEVALIER.

Je ne sais pas trop ; peut-être une douzaine de louis.

LA MARQUISE.

Cela est bon. Guillaume ?

GUILLAUME.

Madame.

LA MARQUISE.

Écoutez-moi ; allez vous asseoir là bas, au pied d'un arbre ; qu'on ne vous voie pas ; et, quand on vous appellera, vous viendrez tout de suite.

LA MARQUISE.

Vous entendez bien ?

GUILLAUME.

Oui, oui, madame.

LA VIDAME.

Et surtout, ne vous en allez pas.

GUILLAUME.

Oh, que non, puisque madame me dit de rester là.

SCÈNE V.

LA MARQUISE, LA VIDAME, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

Je crois, madame, que nous avons le même désir.

LA VIDAME.

Il est vrai que je voudrais fort pouvoir rendre ces gens-là heureux.

LE CHEVALIER.

Je vois ce que vous voulez faire, et je commence par vous donner les trois louis que j'ai gagnés au Comte.

LA MARQUISE.

Eh bien, nous en mettrons chacune un.

LA VIDAME.

Voilà le mien, madame.

LA MARQUISE.

Cela fera cinq. Nous trouverons bien à faire le reste.

LE CHEVALIER.

Oh, que oui.

LA MARQUISE.

En tout cas, nous ajouterons ce qui y manquera.

LA VIDAME.

Sans doute.

LE CHEVALIER.

Ah ! voilà le Marquis, la Baronne, la Vicomtesse et l'Abbé.

SCÈNE VI.

LA BARONNE, LA VICOMTESSE, LA VIDAME, LA MARQUISE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, L'ABBÉ.

LA BARONNE.

Eh bien, mesdames, vous êtes restées ici ?

LA MARQUISE.

Oui ; nous nous sommes amusées à causer avec des paysans.

LA VICOMTESSE.

Et vous n'avez pas vu passer l'Évêque ?

LA VIDAME.

Non ; quand donc cela ?

LA VICOMTESSE.

Il n'y a pas un quart d'heure.

LE CHEVALIER.

J'ai bien vu une voiture, mais les stores étaient baissés.

LA VICOMTESSE.

C'est cela même.

LE CHEVAIER.

Les gens étaient en noir.

LA VICOMTESSE.

Ce sont ceux de sa belle-sœur, qui est en grand deuil.

LA VIDAME.

Je suis bien fâchée de n'avoir pas vu l'Évêque, j'avais une recommandation à lui faire pour mon petit Abbé; je voudrais bien qu'il fût grand vicaire pour commencer.

LA VICOMTESSE.

Cela ne sera pas difficile; d'ailleurs, vous verrez l'Évêque quand il reviendra de Fontainebleau; si vous êtes encore ici, vous pourrez lui parler.

LA VIDAME.

Sûrement, je l'attendrai.

L'ABBÉ.

Ne trouvez-vous pas qu'il fait beau cette après-dîner, mesdames?

LA MARQUISE.

Oui, voilà de ces temps d'automne que je préfère à tous les autres.

L'ABBÉ.

Vous voyez qu'en déjeunant à midi, et en dînant à six heures, on a tout le temps de se promener.

LA MARQUISE.

Eh bien, madame la Baronne, avez-vous eu des aventures dans votre promenade, comme vous dites toujours que vous en trouvez?

LA BARONNE.

Oui, vraiment; nous avons rencontré une bonne femme qui avait un cotillon rouge et une croix d'or, et qui était montée sur un âne. Le Baron a beaucoup causé avec elle.

LA VIDAME.

Et qu'est-ce qu'elle lui a dit?

LA BARONNE.

Il va venir, il vous contera tout cela.

LE MARQUIS.

Il est bien bon, le Baron, avec ces gens-là; il leur fait dire tout ce qu'il veut.

L'ABBÉ.

Tenez, le voilà.

LE MARQUIS.

Il était excellent à la guerre; tous les gens chez qui il logeait l'aimaient à la folie. Son grand plaisir encore était de faire conter les soldats.

LA MARQUISE.

Quoi! des histoires de guerre?

LE MARQUIS.

Non, des histoires très-longues, qui n'avaient pas le sens commun; en marche ou à un poste, il avait toujours le conteur du régiment à côté de lui, et il riait du meilleur cœur du monde.

LA VIDAME.

Nous allons voir ce qu'il va nous dire.

SCÈNE VII.

LA BARONNE, LA VICOMTESSE, LA MARQUISE, LA VIDAME, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, LE BARON, L'ABBÉ.

LA VICOMTESSE.

Eh bien, Baron, avez-vous vu la maison de la bonne femme ?

LE BARON.

Oui, vraiment ; mais, avant de m'y faire entrer, elle a mené son âne à l'écurie, et puis elle m'a dit : « Je vous demande bien pardon, monsieur ; mais il faut que tout le monde vive, et je viens de donner du foin à Cadet. »

LA VICOMTESSE.

Quoi ! elle donne du foin à son fils ?

L'ABBÉ.

Eh, non ! c'est à son âne, qui s'appelle Cadet.

LA VICOMTESSE.

Ah ! je ne comprenais pas.

LE BARON.

« Monsieur, » a-t-elle poursuivi, « c'est que, quand ce serait mon frère, je ne l'aimerions pas davantage ; et, après ma fille, c'est tout ce que j'aimons au monde. »

LA MARQUISE.

Ils mêlent tout cela ensemble ?

LE CHEVALIER.

Oui, bête et gens, cela leur est égal.

LE MARQUIS.

J'ai eu un cocher qui causait toute la matinée avec ses chevaux, et il disait : « Celui-ci est bien malin ; il m'entend bien. »

LE BARON.

« Mais, » ai-je repris, « vous n'aimez pas tant Cadet que vous aimiez votre mari ? » — « Ah ! celui-là, » m'a-t-elle dit, « il m'a bien donné du chagrin ; il était toujours sàoul, sur votre respect ; il me battait, il me mangeait tout ce que j'avais ; et, malgré cela, je le pleurons tous les jours ; je voudrais bien qu'il fût encore en vie, le pauvre défunt, nous aurions sûrement été séparés, monsieur le Bailli me l'avait bien promis ; mais cela ne fait en rien, on ne veut pas pour cela la mort du pécheur. »

LA VIDAME.

Comment a-t-il retenu tout cela ?

LE BARON.

Après m'avoir fait voir sa maison, elle a voulu me montrer ses vaches, qui sont bien soignées, et elle voulait aussi empêcher ses poules de se coucher, pour me les faire voir.

LE MARQUIS.

Je le crois bien, voilà le luxe de ces gens-là.

LA VIDAME.

Moi, j'aime assez tout cela. Vous souvenez-vous, Marquise, quand nous étions au couvent, le plaisir que nous avions quand on nous permettait d'aller porter du pain aux poules ?

LE BARON.

Elle voulait me retenir encore, pour me faire voir sa fille, qu'elle attendait, et qui m'aurait bien reçue, à ce qu'elle m'a dit.

LA VICOMTESSE.

Et vous n'avez pas voulu l'attendre ?

LE BARON.

Non, j'avais cru que vous me suiviez, sans cela je

ne serais pas entré chez elle ; en la quittant, j'ai voulu lui donner six francs.

LA BARONNE.

Eh bien ?

LE BARON.

Elle n'en a pas voulu.

LA BARONNE.

Pourquoi donc ?

LE BARON.

« Monsieur, » m'a-t-elle dit, « je ne l'ons pas gagné ; il faut donner cela aux pauvres, qui n'ont pas de pain. » — » Mais, » ai-je repris, « je leur en donnerai d'autres ; ceci est pour votre fille, pour lui avoir des rubans. » — « Non, monsieur, je ne voulons pas de tout cela ; je ne voulons pas tant seulement que ma fille aille danser les dimanches. »

LA MARQUISE.

Et par quelle raison ?

LE BARON.

« Ah ! » dit-elle, « parce que les amoureux pleuvent en foule autour d'une danseuse. »

LA VICOMTESSE.

On croirait qu'elle aurait été à l'Opéra.

LE BARON.

« Enfin, » dit-elle, « c'est bien assez qu'elle en ait un, encore c'est trop. »

LA BARONNE.

D'un amoureux ?

LE BARON

Oui, car il ne l'aura pas ; il n'est pas assez riche pour elle.

LA MARQUISE, bas, à la Vidame.

Écoutez donc, madame, si c'était la mère de la petite Thérèse ?

LA VIDAME.

C'est ce que j'ai pensé d'abord.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que vous dites donc là ?

LA MARQUISE.

Baron, savez-vous qu'il ne tient qu'à nous que la fille de votre bonne femme épouse son amoureux ?

LE BARON.

Comment cela ?

LA MARQUISE.

Je vous dis, vous le verrez si vous le voulez.

LE BARON.

Je parie un louis que non.

LA VIDAME.

Eh bien, pariez-en deux.

LE BARON.

Les voilà.

LA MARQUISE.

L'Abbé, pariez aussi.

L'ABBÉ.

Pour la rareté du fait, je le veux bien.

LA VIDAME.

Et vous, Marquis ?

LE MARQUIS.

Allons, voilà les deux miens.

LE CHEVALIER.

Et ces dames ?

LA MARQUISE.

Il suffira qu'elles donnent chacune un louis.

LA BARONNE.

Vicomtesse, donnez-en deux, je vous rendrai le mien ce soir.

LE BARON.

Nous aurons le plaisir de voir ce que cela deviendra.

LE CHEVALIER.

J'ai bien peur que vous ne perdiez tous votre pari.

LE MARQUIS.

Au moins, nous irons à la noce ?

LE CHEVALIER.

Cela est juste ; il ne tiendra qu'à vous.

LE BARON.

Je crois qu'elles sont devenues sorcières.

L'ABBÉ.

Et moi aussi.

LE MARQUIS.

Ah ! voilà un paysan qui me paraît un peu ivre.

LA MARQUISE.

Baron, faites-le un peu causer.

LE BARON.

Je le veux bien.

LA VICOMTESSE.

L'Abbé est aussi fort bon avec ces gens-là.

LA MARQUISE.

Asseyez-vous donc ici, mesdames.

LA BARONNE.

Nous vous gênerons.

LA VIDAME.

Non, point du tout ; il y a de la place.

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, LA VICOMTESSE, LA VIDAME, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, LE BARON, L'ABBÉ, NICOLAS.

LE BARON.

Ah ! bonjour mon ami. Dites-moi un peu, patron ; où allez-vous comme cela ?

NICOLAS.

Ah ! ah ! monsieur , vous êtes malin.

LE BARON.

Moi ?

NICOLAS.

Oui , oui , je vois bien pourquoi vous me demandez cela.

LE BARON.

Et pourquoi ?

NICOLAS.

C'est que , comme vous me voyez dans les bringuesingues , vous n'avez pas besoin de me demander d'où je viens.

LA VICOMTESSE.

C'est fort bien dit !

NICOLAS.

N'est-ce pas , mesdames ? Eh , vive la joie ! Moi , je suis de l'avis de Grégoire , j'aime mieux boire.

LE BARON.

Vous avez là une belle voix , camarade.

NICOLAS.

Oui , pour écrire , n'est-ce pas ?

L'ABBÉ.

Vous paraissez gaillard.

NICOLAS.

Monsieur l'Abbé , c'est en tout bien et tout honneur : il n'y a pas de mal à cela ; vous le savez bien , vous : le dimanche , on ne peut pas travailler ; il faut bien faire quelque chose , pour passer le temps.

L'ABBÉ.

Et vous l'employez bien.

NICOLAS.

On fait de son mieux , comme vous voyez.

LA MARQUISE.

Dites-moi un peu, bon homme.

NICOLAS.

Madame, je suis bien votre serviteur; je m'appelle Nicolas.

LA MARQUISE.

Vous avez donc dîné en ville?

NICOLAS.

En ville? Ah! non, j'ons dîné dans notre village, et j'ons été dîner ailleurs, et je m'en vais souper: car l'appétit commence à me gagner.

LA VICOMTESSE.

Attendez donc un moment.

NICOLAS.

Oh! tant qu'il vous plaira. Ce que j'en dis, ce n'est pas que j'en parle; à tous seigneurs tout honneur. Messieurs et dames, je vous demande bien pardon au moins; mais il faut excuser le vin: cela n'arrive pas tous les jours.

LA VICOMTESSE.

Il n'y a pas de mal, il n'y a pas de mal.

LE BARON.

Dites-moi un peu, patron?

NICOLAS.

Monsieur, vous me faites bien de l'honneur.

LE BARON.

Tenez, regardez toutes ces dames; laquelle des quatre aimeriez-vous le mieux?

NICOLAS.

Monsieur, j'ose dire que je vous demande bien pardon; mais voilà une question qui n'est pas faite... là.... je veux dire, pour un paysan comme moi.

LE BARON.

Pourquoi donc pas?

NICOLAS.

Monsieur, il faut parler pour l'acheteur et le vendeur; parce que vous voyez bien, je m'explique, je suis un honnête homme; posons le cas, au fait et au prendre, elles ne seraient pas pour votre serviteur.

LA MARQUISE.

Comment, vous ne voudriez pas de madame pour votre femme, par exemple?

NICOLAS.

Madame, ce n'est pas là ce que je dis, parce que monsieur ne me parle pas dans le cas de cela.

LE BARON.

Et, dans quel cas est-ce donc que je parle?

LA BARONNE.

Vous allez lui faire dire quelque sottise.

LE BARON.

Dites donc, camarade!

NICOLAS.

Madame entend bien, et nous nous entendons bien tous deux, cela suffit; mais je n'en sommes pas là.

LE BARON.

Mais, je dis, aimeriez-vous à avoir une femme comme ces dames-là?

NICOLAS.

Non pas le jour, ah, ah, ah, ah!

LE BARON.

Et, par quelle raison?

NICOLAS.

La raison est que, sauf leur respect, elles me feraient de mauvaise soupe, et que, comme dit l'autre, c'est la soupe qui nourrit le soldat.

L'ABBÉ.

Vous voyez, mesdames, que, chez lui, le plaisir marche après le besoin.

LE MARQUIS.

Cela n'est pas galant, Nicolas.

NICOLAS.

Monsieur, la raison de ça est que, comme dit l'autre, après la panse la danse : c'est ce qui fait que, par à présent, je m'en vais aller chercher mon souper.

L'ABBÉ.

Et, où cela, père Nicolas?

NICOLAS.

Où cela, monsieur l'Abbé? chez la commère Morin.

LA BARONNE.

Qu'est-ce que c'est que la commère Morin?

NICOLAS.

C'est la plus brave femme du monde, madame, sauf votre respect. Elle vend du lait, et elle baille du vin.

LA VIDAME, à la Marquise.

Elle baille du vin?

NICOLAS.

Oui, madame; à moi, qui suis son compère.

LA MARQUISE.

C'est la mère de Thérèse, madame, puisqu'elle donne du vin.

LE BARON.

C'est sûrement ma bonne femme, puisqu'elle vend du lait.

L'ABBÉ.

Et, comment êtes-vous son compère, Nicolas?

NICOLAS.

Vous voulez peut-être rire, monsieur l'Abbé; mais

il n'y a rien à dire, voyez-vous; c'est en tout bien, tout honneur, parce que je suis le parrain de sa fille.

LA MARQUISE.

Et comment s'appelle sa fille ?

NICOLAS.

Comme sa marraine, qui est morte il y a trois ans. Elle ne donnait pas du vin, celle-là, elle le vendait bien; mais je ne l'en aimions pas moins, parce que quand je n'avions pas d'argent, je buvions tout de même : elle me faisait crédit.

LA VIDAME.

Et comment s'appelait-t-elle ?

NICOLAS.

Thérèse Trinquant. Ah ! que c'était une bonne femme ! Je la pleurons encore, toutes les fois que je ne pouvons pas boire, s'entend.

LE BARON.

Et pourquoi ne songez-vous pas à marier Thérèse, vous qui êtes son parrain ?

NICOLAS.

Ah ! palsangué, je ne demanderions pas mieux; car le mari est tout trouvé. Est-ce que notre drôle n'en est pas amoureux ?

L'ABBÉ.

Et qu'est-ce que c'est que votre drôle ?

NICOLAS.

Eh, pardi, c'est Guillaume, qui est mon neveu, propre fils de feu mon frère.

LE BARON.

Et pourquoi ne l'épouse-t-il pas, Guillaume?

NICOLAS.

Eh ! parce que la commère Morin dit comme ça qu'alle n'en veut pas seulement entendre parler.

LE BARON.

C'est lui, sans doute, qui est l'amoureux dont la mère Morin me parlait?

LA VICOMTESSE.

Nous verrons comment ces dames feront pour la lui faire épouser.

L'ABBÉ.

Il ne l'épousera pas, Nicolas, à moins que le diable ne s'en mêle.

NICOLAS.

Ah ! dame, il est bien malin, le diable, monsieur l'Abbé. Vous savez ça, vous !

LE BARON.

Eh bien, ces dames disent qu'elles la lui feront épouser ; crois-tu qu'elles soient aussi malines que le diable ?

NICOLAS.

Ah ! dame, Monsieur, il ne faut jurer de rien, parce que ce que femme veut, Dieu le veut.

LE CHEVALIER.

Tenez, madame, voilà Thérèse ; apparemment que c'est sa mère qui est avec elle.

LE BARON.

Oui, c'est la même femme chez qui j'ai été.

LE CHEVALIER.

Eh bien, il faut que Nicolas se tienne derrière nous ; n'est-ce pas, mesdames ?

LA MARQUISE.

Oui, sans doute.

LE CHEVALIER.

Entends-tu, Nicolas?

NICOLAS

Oui, oui, je m'en vais.

LE CHEVALIER.

Il ne faut pas que tu t'en ailles.

NICOLAS.

Oh! j'entendons bien; j'allons faire tant seulement comme si je nous cachions.

LE CHEVALIER.

C'est cela.

LA BARONNE.

Je ne comprends pas comment ces dames feront pour arranger ce mariage-là.

LA VICOMTESSE.

Nous allons voir.

LE BARON.

Je commence à comprendre qu'elles connaissent Thérèse.

L'ABBÉ.

Paix! paix! ne disons rien.

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, LA VICOMTESSE, LA VIDAME, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, LE BARON, LA MÈRE MORIN, THÉRÈSE, L'ABBÉ, NICOLAS, caché.

THÉRÈSE.

Venez, ma mère, voilà ces dames que je disais qui vous demandions.

LA MÈRE MORIN.

Et voilà ce monsieur que je te disais qui est venu

tantôt cheux nous. Eh, mon Dieu! ma fille, que j'avons fait, comme ça, de belles connaissances!

LA MARQUISE.

Approchez, approchez, la mère Morin.

LA MÈRE MORIN.

Ah! madame, je sommes bien votre servante, et à toute la compagnie; je vous demande bien pardon pour cette enfant-là; ça est si jeune que ça n'aura pas su tant seulement ce que vous lui disiez.

LA VIDAME.

Pourquoi donc cela? Elle nous a très-bien expliqué que vous aviez bien soin de votre sœur, et que c'est à cause qu'elle est malade, que vous l'aviez envoyée lui porter du vin.

LA MÈRE MORIN.

Ah! madame, ce n'est pas là un grand présent, voyez-vous; c'est que le nôtre est pu vieux et un peu meilleur que le sien, v'là tout; et entre nous autres, il faut bien que je nous aidions.

LA MARQUISE.

C'est très-bien fait. Nous voulions vous dire que nous avions trouvé Thérèse bien sage et bien raisonnable, et qu'il nous semble que vous devriez penser à la marier.

LA MÈRE MORIN.

Ah! madame, je pensons bien à ça aussi quelquefois.

LA VIDAME.

Eh bien, il faut finir.

LA MÈRE MORIN.

Je ne demandons pas mieux; mais il faut trouver des épouseurs.

LA MARQUISE.

Elle ne doit pas en manquer.

LA MÈRE MORIN.

Ah ! pardi, si je voulions laisser fréquenter cheux nous les amoureux, elle n'en manquerait pas ; mais pour être en ménage, il faut autre chose que de l'amour.

LA VIDAME.

Cela n'y gâte rien.

LA MÈRE MORIN.

Je ne suis pas pour dire le contraire à madame.

LA MARQUISE.

Eh bien, il vaut mieux qu'elle épouse un bon garçon qui l'aime bien, et qui soit un honnête homme.

LA MÈRE MORIN.

Je ne disons pas autrement à madame ; et, s'il suffisait d'un honnête homme, je ne serions pas embarrassée de le trouver.

THÉRÈSE.

C'est bien vrai ça, et il n'y a que celui-là que j'épouserons, ou bien je resterons fille toute notre vie.

LA MÈRE MORIN.

Voilà comme sont les enfans ; pu on voudrait faire leur bien, et pu ils voulont qu'on fasse leur mal.

THÉRÈSE.

Il n'y a pas de mal de ne vouloir se marier à personne.

LA MÈRE MORIN.

Je vous disons, voilà comme alle est : elle n'a que son Guillaume dans la tête.

LA MARQUISE.

Mais ne trouvez-vous pas Guillaume un honnête garçon ?

LA MÈRE MORIN.

Ah ! mon Dieu, oui !

LA VIDAME.

N'est-il pas fort sage ?

LA MÈRE MORIN.

Ah ! mon Dieu, oui !

LA VIDAME.

N'est-il par un bon travailleur ?

LA MÈRE MORIN.

Ah ! mon Dieu, oui !

LA MARQUISE.

Eh bien, pourquoi ne voulez-vous pas le donner pour mari à votre fille, la mère Morin ?

LA MÈRE MORIN.

Il a beau être honnête garçon, fort sage et bon travailleur, que voulez-vous que je vous disions, ça n'a pas de bien.

NICOLAS, se montrant.

Et dites-donc, commère Morin, est-ce qu'il n'est pas mon héritier ?

LA MÈRE MORIN.

Et qu'est-ce que tu as donc, toi ?

NICOLAS.

Trois choses.

LA MÈRE MORIN.

Et qu'est-ce que c'est que ces trois choses ? Je crois que ça fait un bien d'un grand rapport !

NICOLAS.

Vantez-vous-en. Premièrement, j'ons nos bras, avec quoi je travaillons.

LA MÈRE MORIN.

Quand tu ne bois pas.

NICOLAS.

Mes yeux, qui me servent à vous voir, commère Morin.

LA MÈRE MORIN.

Pardi, t'as-là une belle vue !

NICOLAS.

Et mes jambes, qui me servont à me porter....

LA MÈRE MORIN.

Oui, à terre à chaque pas.

NICOLAS.

Vous avez tort, la mère; je ne suis pas encore tombé de la journée, et la voilà bien avancée.

LA MARQUISE.

Écoutez-moi, la mère Morin ; vous croyez que Guillaume n'est pas assez riche pour épouser votre fille ?

LA MÈRE MORIN.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

C'est que vous ne savez pas ce qui lui est arrivé d'heureux.

LA MÈRE MORIN.

Quoi que c'est donc, madame ?

LA MARQUISE.

Il a trouvé un trésor.

LA MÈRE MORIN.

Lui ?

THÉRÈSE.

Guillaume ?

LA MARQUISE.

Oui, le voilà.

LA MÈRE MORIN.

Quoi ! tout cet or-là ?

LA VIDAME.

Oui, il est à lui.

LA MÈRE MORIN.

Mais, s'il l'a trouvé, il faudra qu'il le rende.

LA VIDAME.

Non, c'est une gageure qu'il a gagnée : il y a plus de cent écus.

LA MÈRE MORIN.

Ah ! dame, si c'est comme cela.... Ma fille ?

THÉRÈSE.

Eh bien, ma mère ?

LA MÈRE MORIN.

Attends donc, que je rêvions à ce bonheur-là.

THÉRÈSE.

Vous ne pouvez plus refuser Guillaume.

LA MÈRE MORIN.

Mais, je ne savons que dire ; je crois que non.

THÉRÈSE.

Ah ! ma mère !

LE BARON.

Madame la Marquise, vous étiez sûre de votre fait quand vous avez parié ?

LA MARQUISE.

J'étais sûre au moins de vous faire à tous grand plaisir, en vous faisant participer à une bonne action.

LE CHEVALIER.

Ah ! voilà le Comte.

SCÈNE X.

LA MARQUISE, LA VICOMTESSE, LA VIDAME, LA BARONNE, LE BARON, LE CHEVALIER, LE COMTE, L'ABBÉ, THÉRÈSE, NICOLAS, LA MÈRE MORIN.

LE COMTE.

Savez-vous, mesdames, que vous restez bien tard à la promenade?

LA MARQUISE.

Nous sommes très-occupées ici.

LE COMTE.

A quoi donc?

LA VIDAME.

Nous marions une de vos habitantes.

LE COMTE.

Ah! Thérèse?

LA VICOMTESSE.

Elle-même.

LE COMTE.

Elle est aussi sage qu'elle est jolie.

LA MÈRE MORIN.

Allons, ma fille, remercie donc M. le Comte.

THÉRÈSE.

Monsieur le Comte est bien bon de dire comme ça.

LE COMTE.

Cela fera une très-bonne femme; mais je veux lui faire un présent, et je lui donne la maison qui est à côté de celle de sa mère.

LA MÈRE MORIN.

Celle du garde, monsieur le Comte?

LE COMTE.

Oui, la mère Morin; je veux loger mon garde ailleurs, et cela fera que vous serez tous réunis.

LA MÈRE MORIN.

Dame, te voilà bien riche à présent, ma fille.

THÉRÈSE.

Ah! monsieur le Comte, je vous prie, ne me donnez pas cette maison-là.

LE COMTE.

Pourquoi donc, Thérèse?

LA MÈRE MORIN.

Est-ce que tu ne veux pas être auprès de moi?

THÉRÈSE.

Pardonnez-moi, ma mère. Mais, monsieur le Comte, je vous en prions, écoutez un peu la raison de ça.

LE COMTE.

Laissez-la dire, la mère; voyons, voyons sa raison.

THÉRÈSE.

Ah! monsieur, c'est que ce sera peut-être comme si ces dames que vous voyez n'avaient rien fait pour me marier.

LE COMTE.

Je ne vous entends pas.

THÉRÈSE.

C'est qu'il faut que vous sachiez que Guillaume m'aime depuis long-temps.

LE COMTE.

Guillaume, c'est un fort bon sujet.

THÉRÈSE.

Eh bien, ma mère ne voulait pas me le donner pour mari, parce qu'il n'avait rien, et voilà que ces dames viennent de lui donner cent écus, et elle ne pouvait plus le refuser.

LE COMTE.

Cela est vrai.

THÉRÈSE.

Vous voyez bien, monsieur le Comte, que si c'est à moi que vous donnez la maison, je serai encore trop riche pour lui, et puis que ma mère n'en voudra peut-être plus ; et ce sera comme si ces dames n'avions rien fait pour Guillaume et pour moi.

LE COMTE.

Que voulez-vous donc que je fasse, Thérèse ?

THÉRÈSE.

Monsieur le Comte, je vous en prions, donnez la maison à Guillaume.

LE COMTE.

Ah ! ah !

NICOLAS.

Oui, parce que, par après cela, je croyons que notre neveu sera un bon parti.

LE COMTE.

Et, dites-moi, la mère Morin : alliez-vous donner Thérèse à Guillaume, quand vous avez vu qu'il avait cent écus ?

LA MÈRE MORIN.

Il le fallait bien, monsieur le Comte, puisque c'était la volonté de ces dames.

LE COMTE.

Eh bien, pour qu'il n'y ait rien de changé à votre consentement, et pour tout compenser, je donne la maison à Guillaume et à Thérèse. Serez-vous contente, la mère Morin ?

LA MÈRE MORIN.

Ah ! mon Dieu, oui, monsieur le Comte : par ce moyen, ma fille sera bien mariée.

LE BARON.

Comte, voilà une décision digne de Salomon.

LE COMTE.

Mais, je ne vois point Guillaume.

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

LA MARQUISE, LA VIDAME, LA VICOMTESSE, LA BARONNE, LE BARON, LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LE COMTE, L'ABBÉ, LA MÈRE MORIN, THÉRÈSE, GUILLAUME, NICOLAS.

GUILLAUME.

Me velà, monsieur le Comte.

LE COMTE.

Je ne t'avais pas vu. Ah ça, la mère Morin, le mariage se fera dans huit jours.

LA MÈRE MORIN.

Oui, monsieur le Comte.

LE COMTE.

Et la noce se fera au château; c'est moi qui m'en charge.

LA MÈRE MORIN.

Ah! mon Dieu, que M. le Comte est bon!

LE COMTE.

Mesdames, puisque c'est vous qui avez fait le mariage, vous voilà engagées à assister à la fête.

LA VIDAME.

Sûrement, nous en serons.

LA MARQUISE.

Tenez, Guillaume, voilà votre argent.

GUILLAUME.

Non, madame; c'est à Thérèse qu'il doit appartenir.

LA MARQUISE.

Eh bien, prenez-le toujours : vous le lui donnerez vous-même.

NICOLAS.

Palsangué, comme j'allons nous divertir, Guillaume !

LE COMTE.

Ah çà, mesdames, je crois qu'il est temps de retourner au château. Je veux que les accordés viennent avec nous, pour les présenter à toute la compagnie.

LA MÈRE MORIN.

Et à madame la Comtesse, surtout; je crois qu'elle sera bien aise, elle qui est si bonne !

THÉRÈSE.

Oui ; mais, monsieur le Comte, c'est à condition qu'elle ne me donnera rien, toujours.

LE COMTE.

Pourquoi donc ?

THÉRÈSE.

C'est que je craindrais, si je devenions encore plus riches, de n'être plus si heureux que je le sommes à présent.

LA MARQUISE.

Eh bien, Baron, vous n'êtes pas fâché d'avoir perdu vos deux louis ?

LE BARON.

Parbleu, non. Je n'avais jamais imaginé qu'on pût procurer tant de bonheur à si bon marché !

FIN DU GRAND CHEMIN.

LA SAINT-HUBERT,

TREIZIÈME JOURNÉE.

NOMS DES PERSONNAGES.

LE COMTE DE COMBERLY.
LA COMTESSE.
Mme. DE VARINVILLE.
Mme. DE BIRMONT.
Mme. DE RAVILLE.
M. DE SAINT-AVESNES.
L'ABBÉ D'UTIÈRES.
LA MARQUISE D'ANDREVIÈRES.
LA BARONNE.
LE CHEVALIER.
LE PRÉSIDENT.
LE MARQUIS D'ANDREVIÈRES.
Mme. DETOURLIS.
Mme. D'INGRAND.
LE BARON.
LANDSHUTT, piqueur.
LANDERY, valet de chambre de M. de Comberly.

La scène est dans un salon

LA SAINT-HUBERT,

TREIZIÈME JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Monsieur de Comberly, nos enfans auront fait une belle chasse aujourd'hui, puisqu'ils ne sont pas encore revenus.

LE COMTE.

Oui, s'ils ont commencé par les bois de Comberly, et si le daim a suivi la route des fontaines ; mais votre fils aura voulu aller au buisson des Langois, c'est là sa manie.

LA COMTESSE.

Ils auront eu un beau temps, ils se seront amusés; et c'est là tout ce qu'il faut.

LE COMTE.

Ils se seront moins amusés que si le daim avait été lancé au bois de Comberly; ils n'auraient pu en prendre qu'un. Autrefois on en était content; mais à présent on veut en avoir trois.

LA COMTESSE.

Il en est de tout comme celà : on aime mieux la quantité que la qualité.

LE COMTE.

Parce qu'on ne se connaît plus à rien. Mon fils, par exemple, n'a rien gardé de mon équipage, qui lui faisait un bon fonds; il a tout mis à l'anglaise.

LA COMTESSE.

Cela ne vous fait rien du tout, puisque vous ne chassez plus.

LE COMTE.

Ni ne veux plus voir chasser. Je n'en sais pas moins des nouvelles de leurs chasses : Landshutt, mon ancien piqueur allemand, que j'y envoie quelquefois pour voir comme cela va, me dit toujours : « Monsieur, ce n'est plus un chasse, c'est un ravache. » Ils ont bien perdu de ce que j'ai trop souvent la goutte.

LA COMTESSE.

Vous pourriez aller en calèche.

LE COMTE.

On n'a point de plaisir quand on n'est pas à cheval, qu'on ne peut pas suivre les chiens, les tenir ensemble et les appuyer.

LA COMTESSE.

Cela vous amusera toujours un peu.

LE COMTE.

Je vous réponds bien que non.

SCÈNE II.

LE COMTE, LA COMTESSE, LANDSHUTT, LANDERY.

LANDERY.

Monsieur le comte, voilà Landshutt.

LE COMTE.

Eh bien, Landshutt, la chasse ?

LANDSHUTT.

Ah ! c'est pas un chasse, monsieur Comte, c'est plutôt, comme je dis touchours, çà il est un ravache.

LE COMTE.

Je parie qu'ils n'ont pas voulu attaquer dans mes bois de Comberly ?

LANDSHUTT.

Non, monsieur Comte, je tis encore plus qu'une fois ; mais il veut pas.

LE COMTE.

Ils croiront toujours en savoir plus que nous, Landshutt.

LANDSHUTT.

Voilà comme je tis avec ; mais, monsieur Marquis, il rit encore plus fort de ma lancage, et puis les autres ils font aussi.

LE COMTE.

Et les chiens, comment sont-ils ?

LANDSHUTT.

Oh ! pas pons.

LE COMTE.

Et les chevaux ?

LANDSHUTT.

On n'aime pas assez ; on panse pon, on donne le mancher pien ; mais on parle pas avec eux ; c'est pas comme çà qu'il faut.

LE COMTE.

Il a raison, au moins, madame ; il faut parler aux chevaux : on peut s'en rapporter là-dessus aux Allemands.

LA COMTESSE.

Quelle idée !

LANDSHUTT.

C'est pas un itée, matame ; la cheval, il aime cela beaucoup encore.

LA COMTESSE.

Je ne puis pas le croire.

LE COMTE.

Mais, vous parlez bien à votre écheveau de fil, quand vous en dévidez un.

LA COMTESSE.

Oui, quand je m'impatiente.

LANDSHUTT.

Ah ! bien, avec la cheval, il faut un pon patience.

LE COMTE.

Allons, c'est bon, Landshutt ; allez vous reposer, mon ami.

LANDSHUTT.

Monsieur Comte, il chassera plus chamais ?

LE COMTE.

Tu vois bien, avec ma goutte, je ne peux plus monter à cheval.

LANDSHUTT.

C'est un grand tommage ! Il n'y a pas un seigneur comme monsieur Comte dans tout le France, pour mener pon un chasse.

LE COMTE.

Adieu, adieu.

LANDSHUTT.

Monsieur Comte, madame la Comtesse, je me recommande.

SCÈNE III.

LE COMTE, LA COMTESSE, Mme. DE VARINVILLE.

LE COMTE.

Ah ! voilà madame de Varinville.

LA COMTESSE.

Eh bien, madame, comment va votre migraine ?

Mme. DE VARINVILLE.

Vous avez bien de la bonté, madame ; elle est entièrement cessée.

LA COMTESSE.

Je suis bien fâchée qu'elle vous ait empêchée d'aller à la chasse.

Mme. DE VARINVILLE.

Je n'y ai pas de regrets, madame, puisqu'elle m'a fait rester avec vous.

LA COMTESSE.

Monsieur de Comberly prétend que la chasse n'aura pas été fort belle.

Mme. DE VARINVILLE.

Cela n'aura rien fait à ces dames ; celles qui montent à cheval auront couru, et beaucoup ; les autres se seront promenées en calèche : il a fait un très-beau temps, et elles se seront toutes amusées.

LA COMTESSE.

Oui, et il n'y a que vous qui....

Mme. DE VARINVILLE.

Ne soyez donc pas inquiète de moi ; d'ailleurs je suis accoutumée à souffrir ; quand on a des nerfs, des obstructions, on ne sort pas tous les jours.

LA COMTESSE.

C'est, je crois, un état bien cruel !

Mme. DE VARINVILLE.

Il y a beaucoup de gens qui croient que ce n'est rien que tous ces maux-là.

LA COMTESSE.

Les hommes surtout.

LE COMTE.

Non pas ceux qui sont sujets à avoir la goutte.

Mme. DE VARINVILLE.

Cela doit être.

LE COMTE.

Il est vrai que, quelque mal que vous souffriez, quand on n'y voit pas de danger pour la vie, on ne vous plaint presque jamais.

Mme. DE VARINVILLE.

Non, les douleurs et les souffrances alors sont entièrement pour ceux qui les éprouvent.

LA COMTESSE.

Je sens bien la raison de cela; c'est qu'il y a des femmes qui, avec toutes les maladies dont elles se plaignent, ne perdent rien de leur beauté.

LE COMTE.

Oui, et d'autres qui choisissent l'état de malade, pour avoir le droit de faire tout ce qu'elles veulent, pour n'être jamais contrariées; enfin c'est un moyen qu'elles ont imaginé pour être parfaitement heureuses : on leur passe tout; aversions, fantaisies, désirs; rien n'est plus commode pour une femme.

LA COMTESSE.

Il est un peu méchant aujourd'hui, M. de Comberly.

LE COMTE.

Je n'aurais pas dit cela autrefois; je n'aurais pas trouvé mon compte à dévoiler ainsi tout ce que je savais; mais à présent....

Mme. DE VARINVILLE.

Je crois que cela est un peu changé.

LE COMTE.

Eh, oui, malheureusement!

LA COMTESSE.

Madame, et madame votre belle-fille? pourquoi n'est-elle pas allée à la chasse?

Mme. DE VARINVILLE.

Elle m'a dit qu'elle aimait mieux rester avec moi ; et puis elle étudie quelques pièces de clavecin pour le concert de ce soir : elle aime la musique avec passion.

LE COMTE.

Vous en aurez donc ce soir ?

Mme. DE VARINVILLE.

Sûrement. On a même arrangé de la musique française pour vous, monsieur de Comberly.

LE COMTE

C'est-à-dire des paroles ; mais la musique sera italienne, n'est-ce pas ?

Mme. DE VARINVILLE.

Sans doute ; on n'en veut pas d'autre à présent.

LE COMTE.

Eh bien, je me tiendrai chez moi.

LA COMTESSE.

Cela ne serait pas honnête.

LE COMTE.

Sera-ce au moins de la musique de Gluck ?

Mme. DE VARINVILLE.

Il y en aura, j'en suis certaine.

LE COMTE.

A la bonne heure.

Mme. DE VARINVILLE.

J'entends des voitures.

LA COMTESSE.

Ce sont les chasseurs, sans doute, qui reviennent.

Mme. DE VARINVILLE.

Je vais retrouver ma belle-fille.

LA COMTESSE.

Vous reviendrez toutes les deux ?

Mme. DE VARINVILLE.

Sûrement.

LE COMTE.

Pour moi, je ne veux pas entendre parler de cette chasse, et je m'en vais écrire à Paris.

SCÈNE IV.

Mme. DE BIRMONT, Mme. DE RAVILLE, LA COMTESSE, M. DE SAINT-AVESNES, L'ABBÉ, LANDERY.

LANDERY, *annonçant.*

Madame de Birmont, madame de Raville, M. de Saint-Avesnes, M. l'abbé d'Utières.

LA COMTESSE.

Ah! mesdames, vous arrivez bien tard.

Mme. DE BIRMONT.

Ce n'est pas notre faute, madame; c'est que, dans cette saison, les jours sont aussi trop courts.

Mme. DE RAVILLE.

Et votre santé, madame?

LA COMTESSE.

Vous avez bien de la bonté, madame.

Mme. DE RAVILLE.

Et M. le comte de Comberly?

LA COMTESSE.

Il a un peu de goutte; mais aujourd'hui, il ne souffre presque pas. M. de Saint-Avesnes, madame votre mère?

M. DE SAINT-AVESNES.

A merveille; elle m'a chargé de beaucoup de choses pour vous, madame.

LA COMTESSE.

Je viens de lui écrire. M. l'Abbé, vous êtes toujours grand écuyer?

L'ABBÉ.

Comme cela, madame; des chevaux, de la musique....

Mme. DE BIRMONT.

Oui, oui, madame; c'est un joli sujet!

LA COMTESSE.

Comment donc?

Mme. DA RAVILLE.

C'est lui qui est cause que nous sommes arrivées si tard.

L'ABBÉ.

Moi, je suis cause de cela? et votre vache n'était pas encore pleine, quand je suis arrivé chez vous.

Mme. DE RAVILLE.

Il a des expressions!...

L'ABBÉ.

Mais cela est vrai. Il n'y a qu'à demander à mademoiselle Julie.

Mme. DE RAVILLE.

Allons! quelle histoire!

Mme. DE BIRMONT.

Imaginez-vous, madame, qu'il avait oublié sa trompe.

L'ABBÉ.

Je vous réponds que ce sont mes gens qui l'avaient oubliée. Je la leur avais bien recommandée, et j'ai appris que mes chevaux étaient partis, et qu'on l'avait laissée dans mon écurie.

Mme. DE RAVILLE.

Il a fallu l'envoyer chercher, cela nous a retardés de plus d'une heure.

LA COMTESSE.

Comment, il ne pouvait pas venir sans l'avoir?

L'ABBÉ.

Non, madame; je ne chasse jamais sans ma trompe.

LA COMTESSE.

Mesdames, pourquoi donc n'êtes-vous pas venues hier?

Mme. DE RAVILLE.

Nous le voulions bien, mais nos chapeaux n'ont jamais été prêts.

LA COMTESSE.

Vous en aviez d'autres.

Mme. DE BIRMONT.

Non, pas pour monter à cheval; ce sont des chapeaux nouveaux, qui sont les plus commodes du monde.

LA COMTESSE.

Mais, ceux à la *Henri IV* étaient fort bien.

Mme. DE BIRMONT.

Oui, ils n'étaient pas mal. Ceux-ci sont encore mieux; ils sont ombragés de plumes; et puis il y a une draperie qui fait le meilleur effet du monde.

LA COMTESSE.

Oui, et qui s'accrochera dans les branches d'arbres.

Mme. DE BIRMONT.

Oh! que non.

LA COMTESSE.

C'est que vous avez tout perdu, en n'arrivant que ce soir.

Mme. DE RAVILLE.

Comment donc?

LA COMTESSE.

On a fait aujourd'hui la Saint-Hubert.

Mme. DE BIRMONT.

Cela n'est pas possible.

Mme. DE RAVILLE.

Aujourd'hui?

LA COMTESSE.

Oui ; ils y sont tous allés, et ils ne sont pas encore rentrés.

Mme. DE BIRMONT.

Cela est bien mal au Marquis ; il avait dit qu'il nous attendrait.

LA COMTESSE.

Il n'a pas eu de vos nouvelles.

Mme. DE RAVILLE.

C'est pour cela qu'il devait penser que nous ne manquerions pas de venir.

Mme. DE BIRMONT.

Et nous avons refusé trois Saint-Hubert pour la sienne !

Mme. DE RAVILLE.

Ah ! je lui en dirai bien mon avis.

Mme. DE BIRMONT.

Nous, qui n'étions occupées que de lui !

M. DE SAINT-AVESNES.

Oui, en faisant faire de nouveaux chapeaux.

Mme. DE RAVILLE.

Mais, sans doute.

M. DE SAINT-AVESNES.

Savez-vous ce qu'il faudra faire ? Chasser demain, pour vos nouveaux chapeaux, et sans lui.

L'ABBÉ.

Oui, cela est aisé à dire. Les chiens seront trop fatigués ; ils ne seront pas en état de chasser.

M. DE SAINT-AVESNES.

Ah ! je ne pensais pas à cela.

LA COMTESSE.

Il sait tout, l'Abbé.

L'ABBÉ.

C'est ce que l'on appelle l'*a*, *b*, *c* de la chasse ; sans chiens, on ne peut rien faire.

M. DE SAINT-AVESNES.

Pas même avec sa trompe.

L'ABBÉ

Allons, vous êtes un mauvais plaisant.

LA COMTESSE.

Mesdames, nous apportez-vous quelques nouvelles ?

Mme. DE BIRMONT.

Ah ! mon Dieu oui ; il y en a mille. Qu'est-ce qu'on nous a donc dit, en partant ?

M. DE SAINT-AVESNES.

Le docteur vous a dit : beaucoup de maladies.

Mme. DE RAVILLE.

Oui, et puis des voleurs ; il y en a partout, partout.

M. DE SAINT-AVESNES.

Cela est vrai : il n'est question que d'un solitaire, qui arrête tout le monde, et qui ne fait point de mal.

LA COMTESSE.

Il ne fait point de mal ?

M. DE SAINT-AVESNES.

Au contraire, madame : quand il vous arrête, si vous n'avez pas assez d'argent pour continuer votre route, il vous en donne.

LA COMTESSE.

Mais ce voleur-là est un très-honnête homme !

L'ABBÉ.

Il ne prend à ceux qui ont trop que pour donner à ceux qui n'ont pas assez.

LA COMTESSE.

Mais c'est, je crois, ce qu'on peut appeler un voleur bienfaisant !

M. DE SAINT-AVESNES.

Mon avis, à moi, était qu'il faudrait faire son éloge dans le *Journal de Paris*, à l'article *Bienfaisance.*

LA COMTESSE.

Voici la chasse, sans doute, qui revient.

L'ABBÉ.

Il n'y a qu'une voiture.

LA COMTESSE.

Vous le croyez ?

L'ABBÉ.

J'en réponds.

SCÈNE V.

LA MARQUISE, LA BARONNE, LA COMTESSE, Mme. DE RAVILLE, Mme. DE BIRMONT, LE PRÉSIDENT, LE CHEVALIER, M. DE SAINT-AVESNES, L'ABBÉ.

LA COMTESSE.

Eh bien, madame d'Andrevières ?

LA MARQUISE.

Maman ?

LA COMTESSE.

Voilà madame de Birmont et madame de Raville, qui viennent d'arriver. Elles croyaient que la Saint-Hubert n'était que pour demain.

LA MARQUISE.

Ah ! mesdames, le Marquis sera bien fâché.

Mme. DE RAVILLE.

Comme nous n'avions pas mandé que nous ne re-

viendrions pas, nous n'imaginions pas que ce serait pour aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Je ne conçois pas à quoi mon fils a pensé.

Mme. DE BIRMONT.

Ce n'est pas là un grand malheur. Mesdames, la chasse vous a donc menées loin ?

LA BARONNE.

Nous ne savons pas ce qu'elle est devenue ; nous avons vu lancer le daim.

L'ABBÉ.

Au bois de Comberly ?

LA MARQUISE.

Non, dans un autre endroit. Madame de Tourlis et madame d'Ingrand sont montées à cheval ; nous avons suivi le plus que nous avons pu, et nous nous sommes perdues. Les laquais et le cocher se sont disputés ; les premiers voulaient qu'on allât à droite, le cocher a voulu aller à gauche ; nous avons traversé cinq ou six petits bois, sans rien voir et sans rien entendre.

LA BARONNE.

Oui, et, de toute la chasse, nous n'avons retrouvé que le Chevalier et le Président, qui s'en revenaient fort tristement.

LE CHEVALIER.

Parce que nos chevaux n'en pouvaient plus.

LE PRÉSIDENT.

Et, sans ces dames, qui nous ont ramassés, je ne sais pas comment nous serions revenus jusqu'ici.

L'ABBÉ.

Ah ! si j'avais été là avec ma trompe, la chasse n'aurait pas été dispersée comme cela.

LA COMTESSE.

On n'a donc pas fait une belle chasse?

LE CHEVALIER.

Pardonnez-moi; mais on a rompu les chiens trois fois : d'abord, parce qu'ils avaient pris le change, et puis parce que le daim nous aurait menés trop loin.

L'ABBÉ.

Et, en a-t-on pris, de votre connaissance?

LE PRÉSIDENT.

Dès le commencement, on en a surpris deux.

L'ABBÉ.

Mais, surprendre n'est pas chasser.

LE PRÉSIDENT.

Je vous dis ce qui est arrivé.

L'ABBÉ.

Attendez, dites-moi un peu, entre nous :

(Ils parlent bas.)

Mme. DE BIRMONT.

Madame, savez-vous que les chapeaux de ces dames sont absolument comme les nôtres; il ne faudra pas monter à cheval pour ne les pas montrer, puisqu'ils ne seraient pas nouveaux.

Mme. DE RAVILLE.

C'est bien à quoi je pensais.

L'ABBÉ.

Ah! mais, voilà qui est expliqué, d'abord que le premier daim n'était pas bien reconnu. Je l'ai toujours dit au Marquis : pour bien chasser, il faut des principes, et ni fantaisies, ni complaisances, et ne jamais rompre les chiens quand ils suivent le premier daim lancé; sans quoi, il ne fera jamais de belles chasses, et il perdra son équipage.

LE CHEVALIER.

Ce sont ces dames qui ont voulu.....

L'ABBÉ.

Oh ! je suis bien le serviteur de ces dames ; mais, à la chasse.....

LA COMTESSE.

Ah ! voilà encore quelqu'un qui revient.

LA BARONNE.

Nous allons nous habiller, madame de Comberly.

LA COMTESSE.

Vous ferez très-bien.

LE CHEVALIER.

Et nous aussi, n'est-ce pas, Président ?

LE PRÉSIDENT.

Sûrement, nous en avons besoin ; et puis, si ce sont ces dames, il faut leur laisser le temps de se calmer.

LE CHEVALIER.

Oui, car je crois qu'elles nous feraient un beau train, de ne les avoir pas suivies.

LA COMTESSE.

Voulez-vous voir votre établissement, mesdames ?

Mme. DE RAVILLE.

Nous ne demandons pas mieux.

LA COMTESSE.

Eh bien, venez, venez avec moi.

L'ABBÉ

Restons ici, nous, Saint-Avesnes.

M. DE SAINT-AVESNES

Je le veux bien.

L'ABBÉ

Nous nous amuserons, laissez-moi faire.

M. DE SAINT-AVESNES.

Qu'est-ce qui peut revenir là, en femmes ?

L'ABBÉ.

Madame d'Ingrand et madame de Tourlis.

M. DE SAINT-AVESNES.

Tu as raison, les voilà ; ce sont elles-mêmes.

SCÈNE VI.

Mme. D'INGRAND, Mme. DE TOURLIS, M. DE SAINT-AVESNES, L'ABBÉ.

Mme. D'INGRAND.

Il n'y a personne ici ?

Mme. DE TOURLIS.

Ah ! voilà l'Abbé !

Mme. D'INGRAND.

Eh ! vraiment oui.

M. DE SAINT-AVESNE.

Nous vous attendions, mesdames.

Mme. DE TOURLIS.

Avec qui êtes-vous donc venus ?

L'ABBÉ.

Avec madame de Raville et madame de Birmont ?

Mme. D'INGRAND.

Quoi ! elles sont ici ?

M. DE SAINT-AVESNES.

Il y a déjà un peu de temps.

Mme. DE TOURLIS.

Le Chevalier et le Président ne savent sûrement pas leur arrivée ?

Mme. D'INGRAND.

Oui, eux qui les admirent sans cesse.

L'ABBÉ.

Je vous demande pardon, madame, ils la savent.

Mme. DE TOURLIS.

Et comment jugez-vous cela ? car vous, l'Abbé, vous croyez tout savoir.

L'ABBÉ.

Je sais encore des choses plus difficiles.

Mme. D'INGRAND.

Est-ce que ces dames leur avaient écrit !

L'ABBÉ.

Voilà, par exemple, ce que j'ignore.

Mme. DE TOURLIS.

Comme le reste.

L'ABBÉ.

Ah! celui-là est excellent! Comment ne voulez-vous pas croire que je suis sûr que le Chevalier et le Président savent que ces deux dames sont ici ?

Mme. D'INGRAND.

Et comment me le prouverez-vous ?

L'ABBÉ

En vous disant qu'ils les ont vues.

Mme. DE TOURLIS.

Sur le chemin ?

L'ABBÉ.

Non, madame.

Mme. DE TOURLIS.

Où donc ?

L'ABBÉ.

Ici.

Mme. D'INGRAND.

Ici ?

L'ABBÉ.

Oui, madame.

Mme. D'INGRAND.

Quoi ! le Chevalier et le Président sont revenus de la chasse ?

L'ABBÉ.

Oui, madame.

Mme. DE TOURLIS.

Tout seuls ?

L'ABBÉ.

Non, madame.

Mme. DE TOURLIS.

Avec qui donc ?

L'ABBÉ.

Avec la Marquise et la Baronne.

Mme. D'INGRAND.

Et madame de Raville, et madame de Birmont étaient déjà arrivées ?

L'ABBÉ.

Oui, madame.

Mme. DE TOURLIS.

Voilà pourquoi ils se sont séparés de nous à la chasse.

Mme. D'INGRAND.

Je n'en fais aucun doute à présent.

Mme. DE TOURLIS.

Ce qu'il y a de meilleur encore, c'est que la Marquise et la Baronne auront cru que c'était pour elles qu'ils revenaient.

L'ABBÉ.

J'ai bien des raisons de le penser.

Mme. D'INGRAND.

Le croiriez-vous réellement ?

L'ABBÉ.

D'abord la Baronne raffole du Chevalier.

Mme. DE TOURLIS.

Vrai !

L'ABBÉ.

Cela n'est pas difficile à voir.

M. DE SAINT-AVESNES.

Mais il me semble que le Chevalier vous est fort attaché, à vous, madame ?

Mme. DE TOURLIS.

Il m'a rendu des soins, pendant quelque temps.

M. DE SAINT-AVESNES.

C'est ce qu'on m'a dit.

Mme. DE TOURLIS.

Mais vous sentez bien qu'avec mes principes....

L'ABBÉ.

Ah ! si vous mettez des principes en avant, c'est une sorte de sévérité qui éloigne aisément les hommes.

Mme. D'INGRAND.

Comment ! que voulez-vous dire ? Est-ce qu'il faut jamais y renoncer ?

L'ABBÉ.

Je ne dis pas cela, mais je parle des hommes.

Mme. DE TOURLIS.

Il est vrai qu'ils saisissent jusqu'au moindre prétexte pour être inconstans.

L'ABBÉ.

Cela arrive quelquefois.

Mme. D'INGRAND.

Il me semble qu'il n'y a point de femme qui n'ait ses principes.

L'ABBÉ.

Ah ! ses principes, ou des principes, cela est fort différent ! Les uns peuvent rapprocher, quand les autres ne font qu'éloigner.

Mme. D'INGRAND.

Mais les principes qui vous rendent aimables dans la société....

L'ABBÉ.

Ah ! ceux-là sont les plus agréables ; ils vont à tout le monde.

Mme. D'INGRAND.

Eh bien, que voulez-vous donc dire ?

L'ABBÉ.

Moi ? je n'en connais point d'autres.

M. DE SAINT-AVESNES.

J'entends quelqu'un.

L'ABBÉ.

Ce sont justement ces dames.

Mme. DE TOURLIB.

Nous allons voir comme elles sont mises.

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, Mme. DE BIRMONT, Mme. DE RAVILLE, Mme. D'INGRAND, Mme. DE TOURLIS, L'ABBÉ, M. DE SAINT-AVESNES.

Mme. DE BIRMONT.

Eh ! bonjour, mesdames !

Mme. DE RAVILLE.

Pourquoi donc n'êtes-vous pas arrivées plus tôt ?

Mme. DE BIRMONT.

Cela est affreux à vous !

Mme. DE RAVILLE.

Nous ne croyions pas que vous viendriez.

Mme. DE TOURLIS.

Si vous saviez tout ce qui nous a arrêtées.

Mme. D'INGRAND.

Tout ce que nous avons été obligées de faire.

Mme. DE BIRMONT.

Enfin, vous voilà !

Mme. DE TOURLIS.

Vous êtes-vous amusées à la chasse ?

Mme. DE RAVILLE.

Comme cela ; nous aurions bien voulu y être avec vous.

Mme. DE BIRMONT.

Vous avez trouvé le Chevalier et le Président en arrivant ici ?

Mme. D'INGRAND.

Non ; ils n'étaient pas encore de retour.

Mme. DE TOURLIS.

Ils ne sont revenus qu'avec la Marquise et la Baronne.

Mme. DE RAVILLE.

Vous avez dû être bien aise de les voir ?

Mme. D'INGRAND.

Oui, car il y a plus de trois mois que nous ne les avons rencontrés nulle part.

Mme. DE BIRMONT.

Cela m'étonne !

L'ABBÉ.

Il y a des temps comme cela, où l'on ne sait pas ce que deviennent les hommes.

M. DE SAINT-AVESNES.

On dit ceux-ci fort occupés actuellement.

Mme. DE RAVILLE.

Ah ! cela peut être.

Mme. DE BIRMONT.

Vous êtes mises là, toutes les deux, à merveille !

Mme. DE TOURLIS.

Trouvez-vous ? J'ai cru que cela serait joli pour la campagne.

Mme. DE RAVILLE.

Cela est charmant !

LA COMTESSE.

Mesdames, voudriez-vous faire quelque chose, en attendant le concert?

Mme. DE BIRMONT.

Mais, non, je ne crois pas.

Mme. DE RAVILLE.

Non, nous n'avons pas d'hommes encore.

M. DE SAINT-AVESNES.

Oui, oui, il faut attendre le Chevalier et le Président.

L'ABBÉ.

Vous nous comptez pour rien, sans doute?

LA COMTESSE.

N'allez-vous pas chanter, l'Abbé?

L'ABBÉ.

Cela n'empêche pas de jouer, à présent.

Mme. DE RAVILLE.

Parce qu'il gagne toujours.

Mme. DE TOURLIS.

Ah ! ne jouons pas encore, mesdames.

Mme. DE BIRMONT.

Nous en aurons toujours assez le temps; il faut que tout le monde soit rassemblé, pour arranger les parties.

LA COMTESSE.

Comme vous le voudrez. Mon fils ne revient pas de la chasse. Qui est-ce qui est resté avec lui?

Mme. DE TOURLIS.

Mais le Baron, je crois.

M. DE SAINT-AVESNES.

J'entends un cor de chasse

LA COMTESSE.

Ah? ce sont eux.

L'ABBÉ.

Ah! si j'avais ma trompe, je répondrais.

Mme. DE BIRMONT.

Et, comme vous nous étourdiriez!

LA COMTESSE.

Les voilà.

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, Mme. DE BIRMONT, Mme. DE TOURLIS, Mme. DE RAVILLE, Mme. D'INGRAND, M. DE SAINT-AVESNES, L'ABBÉ, LE MARQUIS, LE BARON.

LE MARQUIS.

Mesdames, vons n'avez pas voulu rester, vous avez tout perdu; demandez au Baron.

Mme. DE TOURLIS.

Oui, monsieur, vous êtes tout-à-fait aimable! vous faites votre Saint-Hubert sans nous.

LE MARQUIS.

Parce que nous avons cru que vous ne reviendriez pas.

Mme. D'INGRAND.

Nous vous l'aurions mandé.

LE MARQUIS.

Je vous demande bien pardon; d'ailleurs, si j'avais été sûr que nous aurions encore un beau temps, comme celui d'aujourd'hui, nous aurions remis notre chasse.

Mme. DE TOURLIS.

Ah! cela est fort agréable!

LE MARQUIS.

Bonjour Saint-Avesnes. L'Abbé, je t'ai bien regretté. Je crois que tu aurais été content.

L'ABBÉ.

La chasse a donc été belle?

LE MARQUIS.

Mais, assez; et, quand tout le monde nous a eu quittés, nous deux, le Baron et moi, nous avons encore pris un daim.

L'ABBÉ.

Où avez-vous attaqué? au bois de Comberly?

LE MARQUIS.

Fi donc! cette bête de Landshutt voulait nous faire attaquer là.

M. DE SAINT-AVESNES.

Il entend bien la chasse, Landshutt.

LE MARQUIS.

Oui, comme le français. Nous avons attaqué au buisson de Langois.

L'ABBÉ.

On ne peut rien suivre là; les chiens perdent toujours la voie....

LE MARQUIS.

C'est ce que nous disait cet animal de Landshutt.

L'ABBÉ.

Ou il faut les rompre.

LE MARQUIS.

Oui, mais on les ramène.

L'ABBÉ.

Sur une autre voie, et ce n'est plus le daim de meute.

LE MARQUIS.

Bon! enfin, nous en avons pris cinq.

M. DE SAINT-AVESNES.

C'est beaucoup.

LE MARQUIS.

Le Baron a été très-content.

LE BARON.

Oui, pour une chasse comme on en fait ici.

L'ABBÉ.

Je voudrais entendre M. de Comberly sur ces chasses-là, lui qui a toujours été un des plus grands chasseurs.

LA COMTESSE.

Ah ! l'Abbé, je vous en prie, ne lui en parlez pas.

L'ABBÉ.

Non, non, madame, je ne lui en dirai rien.

LA COMTESSE

Ah ça, mon fils, vous allez vous habiller pour le concert ?

LE MARQUIS.

Sûrement ; mais on peut le commencer sans moi ; vous avez les pièces de clavecin.

LA COMTESSE.

Mais les symphonies ?

LE MARQUIS.

Eh bien, l'Abbé prendra la quinte.

L'ABBÉ.

Il y a long-temps que je n'en ai joué ; je ne sais pas trop comment je m'en tirerai.

LE MARQUIS.

En tout cas, on ne m'attendra pas long-temps. Allons, Baron, allons-nous-en.

LA COMTESSE.

Il faut que je sache si mademoiselle de Varinville est prête. Ah ! voilà sa mère.

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

LA COMTESSE, Mme. DE BIRMONT, Mme. DE RAVILLE, Mme. DE VARINVILLE, Mme. D'INGRAND, Mme. DE TOURLIS, M. DE SAINT-AVESNES, L'ABBÉ.

Mme. DE VARINVILLE.

Eh bien, mesdames, que faites-vous donc ici? Tout le monde est dans la salle du concert.

LA COMTESSE.

Va-t-on commencer?

Mme. DE VARINVILLE.

Sûrement, si vous voulez venir.

LA COMTESSE.

Allons, mesdames, voulez-vous passer?

Mme. DE TOURLIS.

Volontiers.

LA COMTESSE.

Oui, oui, sans cérémonies.

Mme. DE BIRMONT.

Mais ces dames arrivent.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que cela fait? passez toujours. Moi, je vais dire qu'on avertisse M. de Comberly.

FIN DE LA SAINT-HUBERT.

LE DÉPART
DE LA CAMPAGNE,
AVANCÉ ET RETARDÉ.

QUATORZIÈME JOURNÉE.

NOMS DES PERSONNAGES.

M. DE MORIVAL.
Mme. DE MORIVAL.
Mlle. DE MORIVAL.
LA BARONNE, veuve, fille de M. de Morival.
M. DE SAINT-ALIN, fils de M. de Morival.
L'ABBÉ DE CLAIRFIN, neveu de M. de Morival.
Mme. DE RANVILLE.
Mme. D'ORAMANT.
LE PRÉSIDENT, fils de Mme. d'Oramant.
LE COMTE.

La scène est dans un salon à la campagne.

LE DÉPART
DE LA CAMPAGNE,
AVANCÉ ET RETARDÉ.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE MORIVAL, Mme. DE MORIVAL.

M. DE MORIVAL.

Tenez, madame de Morival, il n'y a pas à hésiter; je crois que nos enfans doivent avoir envie d'aller à Paris; il ne faut pas les gêner. Partez tous, je ne m'ennuierai pas avec mes ouvriers.

Mme. DE MORIVAL.

Oui, dans le jour; mais, que ferez-vous tout seul les soirées? Elles sont bien longues à présent.

M. DE MORIVAL.

Je causerai avec mon curé: je lirai, et me coucherai de bonne heure; le temps passe toujours assez vite; et quand la nuit semblerait en vouloir ralentir la course, il n'y aurait pas grand mal.

Mme. DE MORIVAL.

Voilà un joli moyen de l'arrêter! Je vous jure que je ne vous quitterai pas.

M. DE MORIVAL.

Mais le mauvais temps qu'il fait actuellement est peu propre à amuser la jeunesse à la campagne, sur-

tout quand elle est active comme celle de nos enfans. On sait, d'ailleurs, que nous revenons dans ce temps-ci à Paris, et il ne nous viendra plus personne. Il ne faut pas exposer la tendresse de ses enfans à s'affaiblir, par une complaisance qui les contrarierait beaucoup.

Mme. DE MORIVAL.

Ne craignez donc pas cela, et rendez-leur plus de justice.

M. DE MORIVAL.

Je ne leur fais point de tort. A leur âge, ils ont des plaisirs différens de ceux du nôtre. Je sais bien que, lorsque j'étais jeune, Paris était tout pour moi.

Mme. DE MORIVAL.

Ils ont des goûts et des talens, qui les occupent ici très-agréablement.

M. DE MORIVAL.

La teinte obscure que l'ennui répand sur tous les objets détruit l'éclat et le charme des talens et des arts même les plus agréables.

Mme. DE MORIVAL.

Et si je trouve les moyens de les rendre heureux d'avoir cette ressource?

M. DE MORIVAL.

Vous serez bien habile!

Mme. DE MORIVAL.

Pourquoi donc?

M. DE MORIVAL.

Parce que ce sont ces mêmes arts, joints à leur goût pour la société, qui doivent leur faire désirer d'être témoins des succès de ceux qui les cultivent.

Mme. DE MORIVAL.

Je ne vous entends pas.

M. DE MORIVAL.

Croyez-vous qu'ils ignorent qu'on va donner un opéra nouveau ?

Mme. DE MORIVAL.

Non.

M. DE MORIVAL.

Qu'on répète une tragédie nouvelle dont on attend le plus grand succès ?

Mme. DE MORIVAL.

Non.

M. DE MORIVAL.

Qu'il y a un nouvel opéra comique dont ils connaissent même des ariettes, qu'ils trouvent charmantes, et qui sera donné dans peu de jours ?

Mme. DE MORIVAL.

Tout cela peut être.

M. DE MORIVAL.

Croyez-vous aussi qu'à l'âge des plaisirs, ceux du cœur ne les appellent pas, et que, dans notre solitude, il y ait rien qui puisse les en dédommager ?

Mme. DE MORIVAL.

J'aurai à vous parler sur tout cela, mais dans un autre moment. Occupez-vous, en attendant, de l'exécution de tous vos projets de jardin, et laissez-moi faire.

M. DE MORIVAL.

Je m'en rapporte bien à votre tendresse pour moi, et à celle que vous avez pour nos enfans, et j'approuverai toujours tout ce que vous jugerez convenable de faire pour leur bonheur.

Mme. DE MORIVAL.

Je ne ferai rien sans vous le communiquer.

M. DE MORIVAL.

J'entends bien; mais je n'en suis pas moins curieux de savoir comment vous pourrez réussir à leur

faire trouver bon de rester encore ici quelque temps, et j'y rêve en vain.

Mme. DE MORIVAL.

Eh bien, n'y rêvez pas.

M. DE MORIVAL.

Vous avez raison ; il vaut mieux vous laisser faire. Il y a encore un peu de jour, et je vais voir mes ouvriers ; à tantôt.

Mme. DE MORIVAL.

Quand vous serez rentré dans votre cabinet, j'irai vous y trouver.

M. DE MORIVAL.

A la bonne heure, je vous y attendrai.

SCÈNE II.

Mme. DE MORIVAL, Mlle. DE MORIVAL, M. DE SAINT-ALIN.

Mme. DE MORIVAL.

Eh, d'où venez-vous, comme cela, ma fille, avec votre frère ?

Mlle. DE MORIVAL.

Maman, nous avons voulu aller nous promener ; mais il fait un froid noir qui nous a fait rentrer.

M. DE SAINT-ALIN.

Je crains bien qu'il ne tombe beaucoup de neige, cette nuit.

Mme. DE MORIVAL.

Cela ne saurait être mauvais pour les biens de la terre.

M. DE SAINT-ALIN.

Oui, mais pour les hommes ! le froid entre dans les maisons, et il n'y a rien de si malsain, pour lors, que d'habiter la campagne.

Mme. DE MORIVAL.

Point du tout; quand une maison est bien échauffée, il n'y a rien à craindre; et, s'il vient un moment de soleil, on en profite pour prendre l'air.

Mlle. DE MORIVAL.

Avec la neige, maman?

Mme. DE MORIVAL.

Mais il n'est pas sûr qu'il en tombe pendant le temps qui nous reste à passer ici.

M. DE SAINT-ALIN.

C'est-à-dire que nous en partons donc bientôt?

Mme. DE MORIVAL.

Ce sera quand votre père aura fini ses travaux.

M. DE SAINT-ALIN.

Eh, il ne fait que de les commencer!

Mme. DE MORIVAL.

Que feriez-vous de mieux à Paris, que ce que vous faites ici? Votre sœur la Baronne restera avec nous, tant que nous le voudrons. Nous avons encore l'Abbé; tout cela fait une société sûre et agréable.

M. DE SAINT-ALIN.

Oui, elle est bonne quand on peut espérer de la voir augmenter par l'arrivée de quelqu'un, d'un moment à l'autre; mais personne ne s'attend que nous resterons plus tard ici.

Mme. DE MORIVAL.

Nous ne pouvons pas y laisser votre père tout seul, ainsi vous voyez bien qu'il faut y demeurer. Je vais donner des ordres au maître d'hôtel, et je reviens vous trouver.

SCÈNE III.

Mlle. DE MORIVAL, M. DE SAINT-ALIN.

M. DE SAINT-ALIN.

Ils seront jolis ces ordres!

Mlle. DE MORIVAL.

Est-ce que vous savez ce que c'est, mon frère?

M. DE SAINT-ALIN.

Je m'en doute par ce qu'il m'a dit.

Mlle. DE MORIVAL.

Vous lui avez parlé?

M. DE SAINT-ALIN.

Oui.

Mlle. DE MORIVAL.

Que vous a-t-il dit?

M. DE SAINT-ALIN.

Qu'il allait faire venir des provisions pour un mois.

Mlle. DE MORIVAL.

Ah! mon frère!

M. DE SAINT-ALIN.

Vous en êtes bien fâchée, et moi aussi.

Mlle. DE MORIVAL.

Pourvu que vous ne nous quittiez pas encore.

M. DE SAINT-ALIN.

Eh! le puis-je? Ah! ma sœur, je suis désespéré! je n'ai pas osé demander à madame de Ranville la permission de lui écrire; j'avais formé le projet de m'en faire aimer, et je crains, en ne la voyant pas, d'en être oublié; pendant que je serai ici, mille gens à Paris vont s'empresser à lui plaire.

Mlle. DE MORIVAL.

Elle n'est pas à Paris.

M. DE SAINT-ALIN.

A Paris, ou ailleurs, ce sera le vœu de tous ceux qui la verront; si j'étais libre, je trouverais sans doute les moyens de me rapprocher d'elle.

Mlle. DE MORIVAL.

Vous n'imaginez pas que votre ami revienne ici?

M. DE SAINT-ALIN.

Lequel?

Mlle. DE MORIVAL.

Le Pré......

M. DE SAINT-ALIN.

Le Président. Je sais votre secret à tous deux.

Mlle. DE MORIVAL.

Comment?

M. DE SAINT-ALIN.

Il vous aime.

Mlle. DE MORIVAL.

Vous croyez?

M. DE SAINT-ALIN.

Je fais plus; j'en suis sûr, il me l'a dit, et il vous l'a dit aussi.

Mlle. DE MORIVAL.

Ah! mon frère!

M. DE SAINT-ALIN.

Il ne sera jamais assez hardi pour oser revenir ici actuellement.

Mlle. DE MORIVAL.

Non; maman ne lui en ayant rien dit.

M. DE SAINT-ALIN.

Allons, nous ne pouvons pas rester ici davantage.

Mlle. DE MORIVAL.

Il faudrait lui faire parler par la Baronne.

M. DE SAINT-ALIN.

Elle est dans le même cas que nous, ma sœur.

Mlle. DE MORIVAL.

Aimerait-elle aussi ?

M. DE SAINT-ALIN.

Sûrement ; et, comme elle est veuve, elle pourra parler hardiment.

Mlle. DE MORIVAL.

Et, si au lieu de cela, elle partait toute seule.

M. DE SAINT-ALIN.

Elle est trop jeune pour cela, elle ne l'osera jamais.

Mlle. DE MORIVAL.

Et qui peut-elle aimer ?

M. DE SAINT-ALIN.

Vous ne vous êtes pas aperçue de l'empressement du Comte pour elle ?

Mlle. DE MORIVAL.

Ah ! cela est vrai ; il en était infiniment occupé.

M. DE SAINT-ALIN.

Oui ; ma mère s'en est bien aperçue ; et, comme c'est un très-honnête homme, qui a un régiment, je crois qu'elle ne serait pas fâchée s'il pouvait épouser la Baronne.

Mlle. DE MORIVAL.

Maman a eu une grande conversation avec le Comte, un soir dans le jardin.

M. DE SAINT-ALIN.

Vous le croyez ?

Mlle. DE MORIVAL.

Je les ai vus.

M. DE SAINT-ALIN.

Si le Président pouvait en avoir une pareille avec elle, cela ne vous déplairait pas, je crois.

Mlle. DE MORIVAL.

Mais vous, en avez-vous jamais eu une avec madame de Ranville ?

M. DE SAINT-ALIN.

Non, vraiment.

Mlle. DE MORIVAL.

Vous voilà bien avancé! il fallait lui faire parler par la mère du Président ; elle est son amie, et elle a grande confiance en elle.

M DE SAINT-ALIN.

Oui, cela serait fort convenable!

Mlle. DE MORIVAL.

Mais, cependant, quand on a envie d'épouser....

M. DE SAINT-ALIN.

Quand on a envie d'épouser, et qu'on se fait proposer par un autre, c'est qu'on regarde cela comme une espèce d'affaire. L'amour veut plus de délicatesse.

Mlle. DE MORIVAL.

Et vous croyez, si on me proposait d'épouser le Président, que, par délicatesse, je devrais le refuser?

M. DE SAINT-ALIN.

Cela est fort différent; une fille, à présent, ne doit penser qu'au mariage.

Mlle. DE MORIVAL.

Et, s'il y a de l'amour, n'est-ce pas un bonheur de plus?

M. DE SAINT-ALIN.

Sans doute.

Mlle. DE MORIVAL.

Comme on aime à se flatter!

M. DE SAINT-ALIN.

Si nous étions à Paris, nous pourrions au moins espérer que tout s'arrangerait comme nous le désirons.

Mlle. DE MORIVAL.

C'est encore un regret de plus de rester ici.

M. DE SAINT-ALIN.

J'entends, je crois, chanter l'Abbé.

M[lle]. DE MORIVAL.

Il est toujours gai, lui.

M. DE SAINT-ALIN.

Il est bienheureux !

SCÈNE IV.

M[lle]. DE MORIVAL, L'ABBÉ, M. DE SAINT-ALIN.

L'ABBÉ.

Eh bien, vous voilà donc tous les deux? Je cherche tout le monde : la Baronne est chez mon oncle, et renfermée avec lui ; je n'ai pas voulu les interrompre. J'imagine que vous faites de la musique dans la salle du concert ; j'y vais, je ne vous trouve pas, et je vous rejoins enfin ici. Mais pourquoi donc l'un et l'autre cette tristesse mortelle ! quelle en peut être la cause?

M[lle]. DE MORIVAL.

Un trop juste sujet.

L'ABBÉ.

Tenez, je parie que vous vous trompez. On s'exagère toujours ses maux. Ah ! si j'avais voulu m'attrister, après tout ce qui m'est arrivé, j'en aurais eu de belles occasions !

M[lle]. DE MORIVAL.

Vous?

L'ABBÉ.

Oui, moi, tout comme un autre. Jecrois ne vous avoir jamais conté cela.

M. DE SAINT-ALIN.

Écoute-donc, l'Abbé, je ne crois pas trop que tu doives en parler devant ma sœur.

L'ABBÉ.

Pourquoi donc?

M. DE SAINT-ALIN.

Parce qu'on m'a toujours dit que tu avais été une espèce de roué.

L'ABBÉ.

On m'a fait trop d'honneur, car il n'y a guère que ces gens-là qui soient fort aimables; mais j'ai changé de conduite, pour bien des raisons.

M. DE SAINT-ALIN.

Il faut que cela soit vrai; car sans cela mon père ne t'aurait pas retiré chez lui, comme il a fait.

L'ABBÉ.

Mon oncle a bien senti que je ferais encore pis, s'il m'abandonnait; et cela m'a fait croire qu'il en avait fait de bonnes dans sa jeunesse; car il m'a tout pardonné.

M. DE SAINT-ALIN.

Ah! mon père connaît bien les hommes.

L'ABBÉ.

Je t'en réponds! mais je lui ai les plus grandes obligations: il est vrai que je l'ai bien aidé.

M. DE SAINT-ALIN.

Qu'as-tu donc fait?

L'ABBÉ.

Je me suis corrigé.

M. DE SAINT-ALIN.

Et, comment?

L'ABBÉ.

Après avoir mangé mon bien, en cinq ans de temps, au service...

M. DE SAINT-ALIN.

En folies, c'est-à-dire.

L'ABBÉ.

Comme tu le voudras. Étant accablé de dettes, et le Major ne voulant plus répondre pour moi, j'ai pris un parti violent.

M. DE SAINT-ALIN.

Et quel parti?

L'ABBÉ.

Je me suis fait abbé, par économie; alors, mon oncle, touché de mon procédé, a tout payé.

M. DE SAINT-ALIN.

Oui; mais tu n'en es pas plus riche?

L'ABBÉ.

Je n'ai plus les mêmes besoins; je m'occupe de talens agréables; cela m'a répandu dans la meilleure compagnie, et je me flatte qu'un jour j'aurai une charge à la cour.

M. DE SAINT-ALIN.

Et qui la payera?

L'ABBÉ.

Mes talens.

M. DE SAINT-ALIN.

Tes talens?

L'ABBÉ.

Tu ne le crois pas, et moi, j'en suis sûr.

M. DE SAINT-ALIN.

Le fond de ta gaieté vient donc de tes espérances?

L'ABBÉ.

Si tu veux; mais, dans toutes mes adversités, je ne me suis jamais désespéré.

Mlle. DE MORIVAL.

Vous êtes bienheureux, l'Abbé!

L'ABBÉ.

Écoutez donc, vous êtes des nigauds, de vous affliger; c'est un malheur de plus de ne pas savoir supporter les événemens fâcheux.

Mlle. DE MORIVAL.

Mais, comment faire autrement?

L'ABBÉ.

Il n'y faut pas penser.

Mlle. DE MORIVAL.

Cela est fort aisé à dire.

L'ABBÉ.

Et à faire. Quand je crains d'être triste, je fais un ouvrage gai.

M. DE SAINT-ALIN.

Il est vrai que ta dernière fête était fort plaisante.

L'ABBÉ.

Eh bien, j'étais pourtant malheureux dans ce temps-là.

Mlle. DE MORIVAL.

Malheureux?

L'ABBÉ.

C'est-à-dire, comme vous l'êtes tous les deux.

Mlle. DE MORIVAL.

Ah! comme nous le sommes!

M. DE SAINT-ALIN.

Tu n'es pas fâché seulement de n'être pas à Paris.

L'ABBÉ.

J'y ai pourtant bien des affaires; mais le devoir, la reconnaissance et la tendresse me retiennent auprès de mon oncle, et sans me faire gémir.

M. DE SAINT-ALIN.

Ma sœur?

Mlle. DE MORIVAL.

Je vous entends, mon frère; je crains que nous n'ayons tort.

L'ABBÉ.

Écoutez-moi, pour vous distraire.

M. DE SAINT-ALIN.

Voyons, parle.

L'ABBÉ.

Je vais vous dire tous mes secrets. Apprenez qu'il peut m'arriver trois malheurs. Vous riez?

Mlle. DE MORIVAL.

C'est que je crois que vous ne les redoutez pas beaucoup.

L'ABBÉ.

Il est vrai: il y a des gens qui achètent des ouvra-

ges, et qui, comme le geai de la fable, se parent des plumes du paon; moi, j'ai acheté un geai pour lui fournir des plumes.

M. DE SAINT-ALIN.

De paon?

L'ABBÉ.

Oui, et voilà la difficulté. J'ai fait un opéra.

M. DE SAINT-ALIN.

Bon?

L'ABBÉ.

Non; parce que j'ai affaire à un musicien qui ne fait aucun cas des paroles; bonnes ou mauvaises, elles font fort peu de chose au succès; aussi ne m'y suis-je pas donné de peine.

M. DE SAINT-ALIN.

Le plan est donc excellent?

L'ABBÉ.

Il n'y en a point; mais j'espère qu'on croira voir des tableaux du plus grand effet.

Mlle. DE MORIVAL.

Il y aura donc de belles décorations?

L'ABBÉ.

Non, je n'ai pas voulu la moindre dépense; on ramassera toutes celles qui sont faites il y a long-temps. Il y aura du gothique, du grec, du chinois, des jardins un peu effacés, et puis des montagnes et des collines mal éclairés, pour faire monter et descendre les danseurs; parce que ce seront les danses qui feront tout le succès. Mon geai aura ses entrées, et moi tout le bénéfice. Cela peut produire beaucoup d'argent, parce qu'on n'en sentira le mérite qu'à la douzième représentation.

M. DE SAINT-ALIN.

Voilà qui est fort bien vu.

L'ABBÉ.

Mon geai, toujours, s'est chargé de faire mettre un opéra comique, de moi, en musique.

Mlle. DE MORIVAL.

Y a-t-il beaucoup d'intérêt?

L'ABBÉ.

Pas le moindre; je compte toujours sur la musique. Les scènes sont enfilées au hasard, peut-être les trouvera-t-on liées.

M. DE SAINT-ALIN.

Est-ce un sujet connu?

L'ABBÉ.

Oh! oui, celui d'un roman; parce que le public sait d'avance de quoi il est question; il n'a pas besoin de se fatiguer l'esprit pour suivre l'intrigue. Cela fait que je n'ai eu besoin que de m'appliquer à faire des couplets en vers inégaux, qui ont fait faire au musicien une musique tout-à-fait originale; et, avec deux ou trois finales, je suis sûr d'avoir au moins cent bonnes représentations; après quoi, je laisse au geai le reste du profit et ses entrées.

M. DE SAINT-ALIN.

A merveille!

L'ABBÉ.

Mais voici sur quoi je compte beaucoup, non pas pour le profit.

M. DE SAINT-ALIN.

Et pourquoi donc?

L'ABBÉ.

Pour la gloire; parce que j'espère en pouvoir un jour avouer le succès.

M. DE SAINT-ALIN.

C'est donc toujours ton geai qui est en avant?

L'ABBÉ.

Assurément. Si tu voyais comme les comédiens l'écoutent! ils n'osent pas seulement lui faire la moindre observation.

M. DE SAINT-ALIN.

Il a donc beaucoup d'esprit?

L'ABBÉ.

Point du tout ; mais ils sont émerveillés de mon ouvrage. Il est vrai qu'il est superbe, et du plus grand effet. Oh ! je m'y suis très-appliqué : il n'y a pas un vers qui ne soit à renverser d'admiration.

M. DE SAINT-ALIN.

Ils sont donc bien tournés ?

L'ABBÉ.

Non, ils sont incompréhensibles ; ils arrivent en foule, étonnent, font un fracas qui éblouit l'acteur et le spectateur. L'acteur pourra les dire sur tous les tons : on n'y parlera jamais, on y criera toujours. Je les ai notés d'après le diapason de la salle, ils seront de la plus grande harmonie. Joignez à cela une pompe éclatante, une mer sans vaisseaux, des coups de théâtre noirs ou brillans, et toujours inattendus.

M. DE SAINT.ALIN.

La réussite tournera la tête à ton geai ; on lui demandera une seconde tragédie.

L'ABBÉ.

Je la ferai, et j'en lirai des morceaux détachés aux gens de la cour ; d'après cela, ils me reconnaîtront pour l'auteur de la première et me voilà protégé ; je pourrai me présenter à l'Académie, et solliciter une charge à la cour : alors Dieu sait comme les bénéfices pleuvront ! et, malgré cela, je ne serai peut-être pas plus heureux qu'à présent.

M. DE SAINT-ALIN.

Voyez comme il se prépare une consolation, en cas qu'il ne réussisse pas !

Mlle. DE MORIVAL.

Il faut avouer qu'il est né bien heureusement !

L'ABBÉ.

C'est que je suis sûr que l'insouciance des richesses est, ma foi, au-dessus des richesses mêmes ; et, pour m'en convaincre, je regarde quel est le bonheur de ceux qui en possèdent le plus.

M. DE SAINT-ALIN.

L'Abbé, tu pourras rester avec nous ici, si nous y demeurons ?

L'ABBÉ.

N'en doutez pas.

M. DE SAINT-ALIN.

Et tous tes ouvrages de théâtre ?

L'ABBÉ.

Mon geai m'en rend compte tous les jours.

SCÈNE V.

LA BARONNE, Mlle. DE MORIVAL, M. DE SAINT-ALIN, L'ABBÉ.

Mlle. DE MORIVAL.

Ah ! voilà la Baronne.

M. DE SAINT-ALIN.

Eh bien, ma sœur, vous venez de chez mon père ?

LA BARONNE.

Oui, je l'ai déterminé à nous renvoyer tous à Paris.

Mlle. DE MORIVAL.

Et maman y a-t-elle consenti ?

LA BARONNE.

Je l'espère, je l'ai laissée avec lui; elle avait reçu des lettres qu'ils lisaient ensemble; j'ai couru toute la maison pour vous trouver, n'imaginant pas que vous seriez tous dans le salon.

M. DE SAINT-ALIN.

Il faut attendre ma mère, pour savoir si elle consentira à ce départ, et quand elle le fixera.

L'ABBÉ.

Ainsi, je vous vois tous les trois au moment d'être bien contens de retourner à Paris.

LA BARONNE.

Mais je crois que cela ne vous fera pas de peine à vous, l'Abbé.

Mlle. DE MORIVAL.

Bon! ma sœur, il est devenu insouciant, à ce qu'il dit.

L'ABBÉ.

Ah! pas sur tout; je serais fort aise, par exemple, de vous voir heureux tous les trois; ainsi, vous voyez bien que j'ai des désirs comme un autre.

LA BARONNE.

Et les plus obligeans du monde.

M. DE SAINT-ALIN.

Savez-vous, ma sœur, qu'il restera ici avec nous un mois entier, si nous ne partons pas?

L'ABBÉ.

Voilà un grand mérite!

LA BARONNE.

Mais sûrement, l'Abbé, pour un homme répandu, et fêté comme vous l'êtes.

L'ABBÉ.

Où est donc le sacrifice de quitter ce qu'on aime

pour aller vivre avec des indifférens, ou des gens à qui vous n'êtes agréable que parce que vous les amusez.

M. DE SAINT-ALIN.

Et la fortune que tu attends ?

L'ABBÉ.

Si le bonheur la guide, je ne puis pas être mieux posté qu'avec vous pour l'attendre.

Mlle. DE MORIVAL.

Ah ! voilà maman !

SCÈNE VI.

LA BARONNE, Mme. DE MORIVAL, Mlle. DE MORIVAL, L'ABBÉ, M. DE SAINT-ALIN.

Mme. DE MORIVAL.

Eh bien, mes enfans, vos désirs vont être satisfaits, nous partons tous demain ; j'ai obtenu de votre père qu'il reviendrait avec nous, et qu'il ne ferait ici que de petits voyages, pour voir où en seront ses travaux.

M. DE SAINT-ALIN.

Je vous assure que je craignais beaucoup pour lui les rigueurs de la saison, où vous l'auriez vu s'exposer tous les jours, sans pouvoir l'en empêcher.

Mme. DE MORIVAL.

Aussi suis-je bien aise qu'il ait cédé à mes instances : il fallait des raisons très-fortes pour lui faire faire ce que je voulais, et il les a très-bien senties. Vous ne vous ennuierez pas ce soir.

M. DE SAINT-ALIN.

Pourquoi donc ?

Mme. DE MORIVAL

C'est que vous aurez de l'occupation.

Mlle. DE MORIVAL.

Laquelle donc, maman ?

Mme. DE MORIVAL.

Eh ! celle de faire tous vos préparatifs pour le départ.

M. DE SAINT-ALIN.

Est-ce que nous irons demain dîner à Paris ?

Mme. DE MORIVAL.

Je ne crois pas que cela se puisse.

LA BARONNE.

En ce cas, nous avons du temps.

Mme. DE MORIVAL.

Quand on en a passé beaucoup à la campagne, on n'en a jamais trop pour rassembler tout ce qu'on y a apporté.

M. DE SAINT-ALIN.

C'est-à-dire que vous nous permettez d'aller nous préparer ?

Mme. DE MORIVAL.

Oui, oui ; je vais rester avec l'Abbé.

SCÈNE VII.

Mme. DE MORIVAL, L'ABBÉ.

Mme. DE MORIVAL.

Eh bien, les voilà bien aises d'aller à Paris ?

L'ABBÉ.

C'est tout ce qu'ils désiraient.

Mme. DE MORIVAL.

Il y a déjà quelques jours que votre oncle avait envie de nous faire tous partir ; mais, comme il voulait rester ici tout seul, je n'ai pas jugé à propos d'y consentir.

L'ABBÉ.

Vous devez être sûre que je serais resté avec lui.

Mme. DE MORIVAL.

Je n'en doute pas, l'Abbé; je sais bien ce qui les fait tant désirer d'aller à Paris.

L'ABBÉ.

Je m'en doute aussi un peu.

Mme. DE MORIVAL.

Madame Dorémant....

L'ABBÉ.

La mère du Président?....

Mme. DE MORIVAL.

Oui, elle n'y est pas, et son fils est à la campagne avec elle, ainsi que madame de Ranville.

L'ABBÉ.

Réellement?

Mme. DE MORIVAL.

J'ai reçu de leurs nouvelles, et j'avais imaginé qu'ils passeraient par ici à leur retour, et que je pourrais les engager à rester avec nous; voilà pourquoi je voulais retarder notre départ.

L'ABBÉ.

Par ce moyen, vous auriez été bien sûre que vos enfans ne vous auraient plus tourmentée pour aller à Paris.

Mme. DE MORIVAL.

Le Comte serait bientôt arrivé.

L'ABBÉ.

Je le crois.

Mme. DE MORIVAL.

Il faut que j'aille donner des ordres pour notre départ; si je retardais, nous ne pourrions peut-être pas partir demain.

L'ABBÉ.

Ils seraient tous bien fâchés, s'il y avait le moindre retard.

Mme. DE MORIVAL.

C'est à cause de cela que je n'y veux pas perdre un instant. Je vous reverrai, l'Abbé ?

L'ABBÉ.

Tant que vous le voudrez, ma tante ; mes paquets seront bientôt faits, à moi.

Mme. DE MORIVAL.

J'espère que vous ne serez pas toujours comme cela.

L'ABBÉ.

Continuez d'avoir les mêmes bontés pour moi, et je ne trouverai jamais qu'il manque rien à mon sort.

SCÈNE VIII.

Mlle. DE MORIVAL, L'ABBÉ, M. DE SAINT-ALIN.

M. DE SAINT-ALIN.

L'Abbé, dis-nous donc où va comme cela ma mère ?

L'ABBÉ.

Elle va donner des ordres pour que le départ ne puisse pas être retardé d'un instant.

Mlle. DE MORIVAL.

Nous sommes les plus malheureux du monde !

L'ABBÉ.

Que vous est-il donc arrivé ?

Mlle. DE MORIVAL.

L'Abbé, nous n'espérons qu'en vous.

L'ABBÉ.

Pourquoi, que puis-je faire ?

M. DE SAINT-ALIN.

Nous aider à faire retarder ce départ, dire qu'il obligera mon père à faire ici plusieurs voyages, qu'il

voudra peut-être enfin y rester seul, et que nous ne voulons pas avoir à nous reprocher d'en avoir été la cause.

L'ABBÉ.

Ceci m'a bien l'air de n'être qu'un prétexte ; parlez-moi vrai ?

M. DE SAINT-ALIN.

Eh bien, tiens, lis. Voici une lettre du Président, que je viens de recevoir à l'instant, et que je devais avoir avant-hier.

L'ABBÉ.

Voyons (*Il lit.*) Comment ! sa mère l'a chargé de t'écrire qu'elle viendrait, avec madame de Ranville et lui, habiter ici jusqu'au moment où nous irons à Paris, si cela convient à votre mère ?

M. DE SAINT-ALIN.

Oui, et comment me charger de lui dire cela, après tout ce que nous avons fait pour la déterminer à partir ?

L'ABBÉ.

Il est vrai qu'elle en pourrait deviner le motif. Cela devient embarrassant ! Tu ne peux pas lui montrer cette lettre à présent : une heure plus tôt, cela était bien différent.

M. DE SAINT-ALIN.

Sans doute.

L'ABBÉ.

Il faut la supprimer.

Mlle. DE MORIVAL.

Ensuite ?

L'ABBÉ.

N'est-ce pas la Baronne qui a obtenu de ton père qu'il partirait avec nous ?

Mlle. DE MORIVAL.

C'est elle-même.

L'ABBÉ.

Il faut à présent qu'elle le fasse changer d'avis, qu'il dise que, toutes réflexions faites, il veut absolument rester ici.

Mlle. DE MORIVAL.

La Baronne ne peut pas se charger de cela.

L'ABBÉ.

Vous le croyez ?

Mlle. DE MORIVAL.

J'en suis sûre ; et comment la désavouer après toutes les demarches qu'elle a faites, en notre nom et au sien, auprès de mon père pour nous faire partir ?

L'ABBÉ.

Vous n'avez pourtant que cette ressource.

M. DE SAINT-ALIN.

Si nous pouvions parler à mon père ?

L'ABBÉ.

Oui, inventer quelques moyens.

M. DE SAINT-ALIN.

Tu pourrais faire cela, toi, l'Abbé ; la Baronne n'osera pas t'en vouloir.

L'ABBÉ.

C'est-à-dire qu'elle ne me le dira pas ; mais, dans le fond de son âme, elle pestera contre moi.

Mlle. DE MORIVAL.

J'entends, je crois, mon père.

SCÈNE IX.

Mlle. DE MORIVAL, M. DE MORIVAL, M. DE SAINT-ALIN, L'ABBÉ.

M. DE MORIVAL, *avant de paraître.*

Peut-être qu'elle sera dáns le salon.

L'ABBÉ.

C'est lui-même.

M. DE MORIVAL.

Ah ! vous voilà tous ici ! Savez-vous où est votre mère ?

L'ABBÉ.

Mon oncle, elle est allée donner des ordres pour le départ de demain.

M. DE MORIVAL.

Pour le départ ? A la bonne heure.

M. DE SAINT-ALIN.

Mon père, s'il y a quelque chose de changé...

M. DE MORIVAL.

Non, non, rien. Je sais combien vous désirez tous d'aller à Paris, et je ne veux pas vous contrarier.

M. DE SAINT-ALIN.

Vous ne nous contrarierez pas, je vous le jure, en nous faisant rester ici, si vous voulez y demeurer encore.

M. DE MORIVAL.

Pourquoi ne pas me parler vrai ? ce n'est pas là ce que m'a dit la Baronne.

M. DE SAINT-ALIN.

Nous sentons bien que ce n'est que par complaisance et par bonté pour nous que vous vous êtes déterminé à partir, et je vous jure que rien ne nous peut faire désirer d'aller actuellement à Paris.

M. DE MORIVAL.

Si cela est, j'en suis fort aise, parce que je viens de recevoir une lettre de mon architecte, qui me mande qu'il ne peut pas venir ici avant cinq ou six jours, et je veux absolument l'y attendre.

M. DE SAINT-ALIN.

Eh bien, nous serons fort aises d'y demeurer

quinze jours, et davantage si cela vous fait plaisir ; et sûrement cela nous conviendra très-fort.

M. DE MORIVAL.

Je comptais y rester seul, malgré votre mere, qui ne voulait pas y consentir ; voilà pourquoi je la cherchais.

Mlle. DE MORIVAL.

Nous n'y aurions pas consenti non plus.

M. DE MORIVAL.

La Baronne croyait que cela vous aurait fait de la peine, elle me l'avait dit. Ah ! la voici.

SCÈNE X.

M. DE MORIVAL, Mlle. DE MORIVAL, LA BARONNE, M. DE SAINT-ALIN, L'ABBÉ.

M. DE MORIVAL, à la Baronne.

Ma fille, nous ne partons plus demain, et votre frère et votre sœur veulent bien rester avec moi ; je crois que vous n'aurez pas envie de les quitter.

LA BARONNE.

Nous ne partons pas ?

L'ABBÉ.

Non. Mon oncle veut rester ici, pour attendre son architecte.

LA BARONNE.

Et quand vient-il ?

L'ABBÉ.

Dans cinq ou six jours.

LA BARONNE, à M. de Saint-Alin.

Voilà un cruel contre-temps !

L'ABBÉ.

Mon oncle voulait rester seul ; mais nous ne pouvons pas l'abandonner.

LA BARONNE.

Sûrement ; mais il me semble, mon papa, que vous deviez faire ici quelques voyages ; vous auriez pu alors y donner rendez-vous à ceux avec qui vous y auriez affaire, au lieu de les y attendre.

M. DE MORIVAL.

Il est vrai ; mais puisque cela ne les contrarie pas, j'aime autant y rester. D'ailleurs, ce sera l'avis de votre mère.

LA BARONNE, à M. de Saint-Alin.

Vous n'avez donc pas pu parer ce coup-là ?

M. DE SAINT-ALIN.

Eh ! vraiment non.

M. DE MORIVAL.

Qu'est-ce qu'elle dit ?

LA BARONNE.

Que je crains que les arrangemens de ma mère ne souffrent quelques difficultés par ce retard.

M. DE MORIVAL.

Je l'entends ; vous allez voir qu'elle sera de notre avis.

SCÈNE XI.

Mme. DE MORIVAL, M. DE MORIVAL, Mlle DE MORIVAL, LA BARONNE, M. DE SAINT-ALIN, L'ABBÉ.

Mme. DE MORIVAL.

Ah ! je suis bien aise de vous trouver, Saint-Alin, pour vous dire que je suis très-mécontente de vous.

M. DE SAINT-ALIN.

Je ne comprends pas pourquoi.

Mme. DE MORIVAL.

C'est que vous ne m'avez rien dit d'une chose dont

il était très-essentiel que je fusse instruite ; mais votre désir d'aller tous à Paris vous a fait craindre sans doute d'être encore retenus ici ?

M. DE MORIVAL.

Vous êtes dans l'erreur, et nous venons à l'instant...

Mme. DE MORIVAL.

Non, monsieur, laissez-moi vous expliquer cela, et vous allez voir ce qui serait arrivé. Il aurait été cause que j'aurais manqué à des gens que j'aime beaucoup, et que je serai bien aise d'avoir ici.

M. DE MORIVAL.

Qui donc ?

Mme. DE MORIVAL.

Madame d'Oramant. Elle a chargé son fils, le Présisident, d'écrire au vôtre de me dire qu'elle vient ce soir ici, avec madame de Ranville et le Président, pour passer le reste du mois avec nous. Vous savez que cela me convient fort; et monsieur garde sa lettre sans m'en rien dire !

M. DE SAINT-ALIN.

Je vous jure que je viens de la recevoir à l'instant...

Mme. DE MORIVAL.

Je ne puis voir, dans tout cela, que le désir que vous avez d'aller à Paris.

M. DE MORIVAL.

Mais point du tout ! ils viennent de me dire qu'ils resteront ici tant que je voudrai.

Mme. DE MORIVAL.

Non, non ; il faut qu'ils partent demain matin, tous les trois, puisque cela leur fait tant de plaisir. Mes deux filles iront loger chez leur tante.

Mlle. DE MORIVAL.

Mais, maman...

LA BARONNE.

Si c'est là votre arrangement...

Mme. DE MORIVAL.

Oui, madame.

M. DE SAINT-ALIN.

Mais je resterai ici volontiers, moi.

Mme. DE MORIVAL.

Non, non, je n'ai que faire de vous trois, mon parti est pris. Avec la compagnie qui nous arrive, nous passerons ici fort bien notre temps. J'oubliais de vous dire que nous aurons aussi le Comte, qui est un homme que j'aime fort.

L'ABBÉ.

Ah! le Comte vient aussi?

Mme. DE MORIVAL.

Oui, je viens de recevoir sa lettre.

LA BARONNE.

Mais, maman, je vous réponds que nous ne vous quitterons pas.

Mme. DE MORIVAL.

Je ne veux pas vous contraindre; d'ailleurs je serai bien aise de pouvoir donner votre appartement à madame d'Oramant: elle sera plus près de moi.

LA BARONNE.

Mais vous pourriez m'en donner un autre, si cela vous convenait mieux.

Mme. DE MORIVAL.

Tout cela est fort bien; vous pouvez faire vos arrangemens; vous aurez demain des chevaux, à l'heure que vous le voudrez. Allons, venez, monsieur de Morival. L'Abbé, venez aussi, j'ai besoin de vous.

SCÈNE XII.

LA BARONNE, Mlle. DE MORIVAL, M. DE SAINT-ALIN.

LA BARONNE.

Eh bien, qu'allons-nous faire à présent? Comment rester encore ici?

Mlle. DE MORIVAL.

Nous nous sommes trop pressés de vouloir aller à Paris.

M. DE SAINT-ALIN.

Le Comte va arriver.

LA BARONNE.

Avec madame de Ranville.

M. DE SAINT-ALIN.

Et le Président.

LA BARONNE.

Quand ils seront ici...

M. DE SAINT-ALIN.

Pour moi, je ne partirai sûrement pas.

LA BARONNE.

Vous le pourrez; mais nous, comment faire changer les arrangemens de ma mère?

Mlle. DE MORIVAL.

Mais, ma sœur, vous pourriez parler plus hardiment que nous.

LA BARONNE.

Je sais bien que, si je pars, le Comte ne restera pas long-temps ici.

M. DE SAINT-ALIN.

Ce sera donc elle seule qui sera à plaindre.

LA BARONNE.

Pourquoi donc?

M. DE SAINT-ALIN.

Parce qu'elle aime le Président, et qu'elle en est aimée.

LA BARONNE.

Attendez, ce que vous me dites là...

M. DE SAINT-ALIN.

Eh bien?

LA BARONNE.

Ma mère le sait-elle?

Mlle. DE MORIVAL.

Non sûrement.

LA BARONNE.

Eh bien, il me vient une idée qui pourra nous faire rester ici tous les trois.

M. DE SAINT-ALIN.

Serait-il possible?

Mlle. DE MORIVAL.

Ah! dites promptement.

M. DE SAINT-ALIN.

Allons, Baronne, parlez donc!

LA BARONNE.

Un moment. Tenez, voici ce que je pense. Le Président est un parti convenable pour ma sœur.

Mlle. DE MORIVAL.

Ah! très-convenable!

M. DE SAINT-ALIN.

Eh bien?

LA BARONNE.

Pourquoi, puisque tout ce monde-là nous arrive aujourd'hui, n'en parlerais-je pas à mon père et à ma mère?

M. DE SAINT-ALIN.

A merveille!

LA BARONNE.

Cela ferait une négociation entamée, j'en parlerais ensuite à la mère du Président.

Mlle. DE MORIVAL.

Madame d'Oramant?

LA BARONNE.

Oui, et en négociant vis-à-vis des deux partis je leur deviendrais nécessaire; alors ma mère trouvera convenable que je reste ici, et l'on ne renverra sûrement pas ma sœur sans moi.

Mlle. DE MORIVAL.

Tout cela est imaginé au mieux!

M. DE SAINT-ALIN.

Oui; mais moi, qui aime madame de Ranville.

LA BARONNE.

Et en êtes-vous aimé?

M. DE SAINT-ALIN.

Je n'ai encore jamais osé...

LA BARONNE.

Laissez, laissez-moi faire; un mariage ne se fait jamais seul, il en amène toujours d'autres, et pendant qu'elle sera ici...

M. DE SAINT-ALIN.

Il pourra bien peut-être s'en faire trois.

LA BARONNE.

Comment!

M. DE SAINT-ALIN.

Vous dissimulez?

LA BARONNE.

Non.

M. DE SAINT-ALIN.

Vous rougissez!

LA BARONNE.

Je vous dirai une autre fois....

M. DE SAINT-ALIN.

Ce que nous savons déjà. Écoutez, je n'ai pas voulu vous interrompre, mais j'ai vu arriver une voiture.

LA BARONNE.

Il faut savoir qui c'est.

Mlle. DE MORIVAL.

J'entends quelqu'un.

M. DE SAINT-ALIN.

On entre. C'est madame de Ranville.

LA BARONNE.

Et le Président.

SCÈNE XIII.

Mme. DE RANVILLE, LA BARONNE, Mlle. DE MORIVAL, LE PRÉSIDENT, M. DE SAINT-ALIN.

Mme. DE RANVILLE.

Nous vous cherchions partout, mesdames; nous avons laissé madame d'Oramant avec monsieur et madame de Morival et l'Abbé.

LA BARONNE.

Nous ne vous avions pas entendu arriver, madame, il n'y a que mon frère; et cela n'est pas étonnant: il a l'oreille aussi bonne que les yeux.

Mme. DE RANVILLE.

Je le crois bien, à son âge.

LA BARONNE.

Et quand il est question de vous, ils servent toujours bien son cœur.

Mme. DE RANVILLE.

La plaisanterie est excellente, madame la Baronne.

M. DE SAINT-ALIN.

Quoi ! vous ne le croyez pas, madame ?

Mme. DE RANVILLE.

Le Président voulait nous mener chez mademoiselle de Morival.

Mlle. DE MORIVAL

Chez moi ?

LE PRÉSIDENT.

Oui, madame a cru que, parce que je lui ai montré votre porte, je voulais la faire entrer chez vous.

Mlle. DE MORIVAL.

J'aurais été très-aise d'avoir l'honneur de la recevoir.

Mme. DE RANVILLE.

Avec le Président ?

LA BARONNE.

Vous l'embarrassez, madame.

Mme. DE RANVILLE.

Elle a tort ; je sais leur secret, et je voudrais qu'elle eût un peu de confiance en moi.

LA BARONNE.

Il y a encore d'autres secrets que vous ne savez peut-être pas, madame.

Mme. DE RANVILLE.

J'en sais pourtant beaucoup.

LA BARONNE.

Demandez, demandez à mon frère.

Mme. DE RANVILLE.

Je ne veux savoir que les secrets que je devine.

M. DE SAINT-ALIN.

Et vous ne devinez pas le mien.

LA BARONNE.

Elle ne répond pas, mon frère, elle devine.

Mme. DE RANVILLE.

En vérité, madame la Baronne, je ne sais pas ce que je vous ai fait.....

LA BARONNE.

Le plus grand plaisir, madame, et il ne tiendra qu'à vous de m'en faire encore bien davantage.

Mme. DE RANVILLE.

Moi ?

Mlle. DE MORIVAL.

Il faudrait, pour cela, que madame pût obtenir de mon père et de ma mère, de ne pas nous renvoyer demain tous les trois à Paris.

Mme. DE RANVILLE.

Quoi, vous partiriez ?

Mme. DE SAINT-ALIN.

Pour moi, je réponds bien que rien ne pourra m'y forcer.

LE PRÉSIDENT.

Et vous, mademoiselle ?

Mlle. DE MORIVAL.

Je pars avec ma sœur.

LE PRÉSIDENT.

Cela est incroyable ? Quoi ! madame la Baronne, vous pourriez emmener mademoiselle ?

LA BARONNE.

Il faudra voir ; rien n'est encore désespéré.

Mme. DE RAINVILLE.

Ah ! voici monsieur et madame de Morival.

SCÈNE XIV.

Mme. D'ORAMANT, Mme. DE RANVILLE, Mme. DE MORIVAL, Mlle. DE MORIVAL, LA BARONNE, M. DE MORIVAL, M. DE SAINT-ALIN, LE PRÉSIDENT.

Mme. DE MORIVAL.

Madame, je vous demande bien pardon de n'être pas venue plus tôt vous trouver; mais nous avions affaire avec madame d'Oramant, et nous vous savions avec nos enfans.

Mme. DE RANVILLE.

J'aurais été au désespoir de vous déranger, madame. Hé bien, monsieur de Morival, comment vont vos travaux à présent?

M. DE MORIVRL.

Madame, ils vont aller à merveille, puisque vous passerez quelque temps avec nous.

Mme. D'ORAMANT.

Est-ce qu'elle vous donnera des conseils, madame de Ranville?

M. DE MORIVAL.

Mais, si elle voulait....

Mme. DE RANVILLE.

Oh! oui, je crois que je vous serais fort utile!

M. DE MORIVAL.

Pourquoi pas?

Mme. DE RANVILLE.

Madame de Morival, qu'est-ce que vient donc de me dire la Baronne, vous la renvoyez à Paris demain, avec mademoiselle sa sœur?

Mme. DE MORIVAL.

Oui, madame.

Mme. D'ORAMANT.

Je vous assure que nous ne le souffrirons pas.

Mme. DE MORIVAL.

Vous êtes en effet bien capable, madame, de déranger leurs projets.

Mme. DE RANVILLE.

Mais ils disent que ce sont les vôtres, madame.

M. DE SAINT-ALIN.

Il est certain que ce ne sont pas les miens toujours, et que nous serions tous les trois très-heureux de rester ici avec vous, mesdames.

Mme. DE MORIVAL.

Je n'ai point envie de m'opposer à votre bonheur, et j'espère vous le prouver dès ce soir. Ah! voilà le Comte.

SCÈNE XV.

Mme. D'ORAMANT, Mme. DE RANVILLE, Mme. DE MORIVAL, LA BARONNE, Mlle. DE MORIVAL, M. DE MORIVAL, M. DE SAINT-ALIN, LE COMTE LE PRÉSIDENT.

LE COMTE.

Oui, madame, me voilà; mais je ne viens pas seul.

Mme. DE MORIVAL.

Comment donc?

LE COMTE.

Je vous amène une troupe de Comédiens, que j'ai rencontrée près d'ici.

LA BARONNE.

Quelle folie!

LE COMTE.

Ce n'est point une folie, madame la Baronne; vous allez les voir tout à l'heure, si madame le permet.

Mme. DE MORIVAL.

Je le permets très-fort.

LE COMTE.

Vous verrez d'abord au moins le directeur.

LA BARONNE.

Quoi, cela est bien vrai ?

LE COMTE.

Puisque vous en doutez, je vais le faire entrer. Entrez, monsieur le directeur.

SCÈNE XVI.

Mme. D'ORAMANT, Mme. DE RANVILLE, Mme. DE MORIVAL, Mlle. DE MORIVAL, LA BARONNE, M. DE MORIVAL, LE PRÉSIDENT, M. DE SAINT-ALIN, LE COMTE, L'ABBÉ, déguisé en directeur.

L'ABBÉ.

Puisque j'ai la permission de présenter mes très-humbles respects à toute l'honorable compagnie, j'aurai l'honneur de lui offrir les marques les plus empressées du zèle de toute la troupe.

M. DE MORIVAL.

Cela est fort bien, monsieur le directeur ; mais, pourriez-vous rester ici quelques jours ?

L'ABBÉ.

Oui, monsieur, tant que vous le voudrez ; quand nous sommes une fois bien établis dans un beau et bon château comme celui-ci, notre usage est de n'en sortir jamais qu'on ne nous en chasse.

LA BARONNE.

Je connais cet homme-là, mon frère.

M. DE SAINT-ALIN.

Je le crois bien, c'est l'Abbé.

LE COMTE.

Paix donc !

Mme. DE MORIVAL.

Monsieur, avez-vous plusieurs pièces toutes prêtes ?

L'ABBÉ.

Oui, madame, toujours; et des pièces que vous ne connaissez sûrement pas.

Mme. DE MORIVAL.

Pourquoi donc cela ? Nous connaissons tous les théâtres.

L'ABBÉ.

Je le crois, excepté le mien, madame.

Mme. DE RANVILLE.

Vous avez un théâtre particulier ?

L'ABBÉ.

Oui, madame; toutes les pièces que nous jouons sont de moi.

LA BARONNE.

Et elles sont bonnes ?

L'ABBÉ.

C'est selon les différens spectateurs qui les voient représenter.

LE PRÉSIDENT.

Cela doit être curieux.

Mme. DE MORIVAL.

Et, quelle pièce pourriez-vous nous donner aujourd'hui ?

L'ABBÉ.

Une pièce, madame, qui n'a encore jamais été jouée nulle part, et qui, je crois, pourra convenir à toute l'honorable compagnie.

LA BARONNE.

Et comment la nommez-vous ?

L'ABBÉ.

Les *Trois Mariages*, madame.

LA BARONNE, à M. de Saint-Alin.

Qu'est-ce qu'il veut donc dire ?

M. DE SAINT-ALIN.

Nous verrons.

LE COMTE.

Eh bien, monsieur, je crois que ces dames ne seront pas fâchées de la voir.

L'ABBÉ.

Monsieur, je suis sûr qu'elle ne tombera pas ici.

LE PRÉSIDENT.

Le titre promet beaucoup.

Mme. DE RANVILLE.

Et, quelle en est l'intrigue ? Il faut savoir s'il y a de l'intérêt.

L'ABBÉ.

Pour vous en donner une idée, messieurs et dames, je vais faire entrer le dénoûment.

Mme. DE RANVILLE.

Le dénoûment ?

L'ABBÉ.

Oui, madame, il me suit toujours.

Mlle. DE MORIVAL, au Président.

Qu'est-ce que cela signifie ?

LE PRÉSIDENT.

Je ne le prévois pas.

Mme. DE MORIVAL.

Faites-le donc entrer, le dénoûment.

L'ABBÉ.

Avec la permission de la compagnie, entrez, monsieur le dénoûment.

SCÈNE XVII.

Mme. D'ORAMANT, Mme. DE RANVILLE, Mme. DE MORIVAL, Mlle. DE MORIVAL, LA BARONNE, M. DE MORIVAL, LE COMTE, M. DE SAINT-ALIN, L'ABBÉ, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

Je me rends à l'instant à vos ordres, monsieur.

Mme. DE RANVILLE.

C'est un Notaire !

L'ABBÉ.

Sans doute. Allons, monsieur, lisez, je vous prie, la fin de la pièce, pour qu'on en puisse bien juger.

LE NOTAIRE.

Contrat de mariage entre très-haut et très-puissant Seigneur.....

L'ABBÉ.

Abrégez les qualités, le public n'a que faire des sottises de l'orgueil.

LE NOTAIRE.

Contrat de mariage, entre M. le comte de Rouvel et madame la baronne de Pertrix.

LA BARONNE.

Comment, dans cette comédie, on nous marie ?

LE NOTAIRE.

Oui, madame, et il faut que vous signiez tous les deux.

LE COMTE, *signant.*

Puisque c'est une comédie.....

LA BARONNE, *signant.*

Oui ; mais, ne risquons-nous rien ?

LE NOTAIRE.

Non, madame, la pièce a passé par les censeurs, et elle a été approuvée.

LE COMTE.

Moi, je trouve la plaisanterie très-bonne.

L'ABBÉ.

Lisez encore.

LE NOTAIRE.

Contrat de mariage entre M. le président d'Oramant et mademoiselle de Morival.

Mlle. DE MORIVAL.

Ceci est-il encore une comédie ?

L'ABBÉ.

Signez toujours, on vous le dira après.

LE PRÉSIDENT.

Mademoiselle, signerez-vous ?

Mlle. DE MORIVAL.

Sûrement ; je vois l'approbation des censeurs.

LE PRÉSIDENT.

Ah ! fort bien.

(Ils signent.)

L'ABBÉ.

Continuez de lire.

LE NOTAIRE.

Contrat de mariage entre M. de Morival de Saint-Alin, et madame de Ranville.

Mme. DE RANVILLE.

Comment, je suis aussi de la comédie ?

M. DE SAINT-ALIN.

C'est un bonheur auquel je n'osais prétendre.

L'ABBÉ.

Allons, monsieur, signez donc ; vous retardez le dénoûment.

M. DE SAINT-ALIN.

Je ne demande pas mieux. (*Il signe*). Mais, madame?

Mme. DE RANVILLE.

Je ne veux pas faire manquer la comédie.

(Elle signe.)

L'ABBÉ.

Allons, Monsieur, emportez tous ces contrats. Eh bien, messieurs, mesdames, comment trouvez-vous ma pièce?

TOUS ENSEMBLE.

Charmante!

L'ABBÉ.

Je vous avais bien dit que vous l'approuveriez. Pour moi, je suis très-content des acteurs qui ont secondé mon dénoûment; et je ne crois pas qu'il y ait rien à changer à mon ouvrage.

SCÈNE XVIII ET DERNIÈRE.

Mme. D'ORAMANT, Mme. DE RANVILLE, Mme. DE MORIVAL, LA BARONNE, Mlle. DE MORIVAL, LE COMTE, LE PRÉSIDENT, M. DE MORIVAL, L'ABBÉ, M. DE SAINT-ALIN, LE MAITRE D'HOTEL.

LE MAITRE, D'HOTEL, annonçant.

On a servi.

LE COMTE.

Monsieur le Directeur, le souper est-il aussi de votre pièce?

L'ABBÉ.

Oui, monsieur, on ne saurait s'en passer. Il faut bien célébrer les trois mariages.

LE COMTE.

Allons donc commencer la fête.

L'ABBÉ.

Je souhaite que vous la trouviez assez heureuse pour vous en souvenir toute votre vie.

FIN DU DÉPART DE LA CAMPAGNE.

LE
RETOUR A PARIS,
QUINZIÈME JOURNÉE.

NOMS DES PERSONNAGES.

Mme. DE RENANT.
Mme. D'AVILLE.
Mme. DE VÉRINGA.
Mme. D'ORINTY.
LE CHEVALIER DE CLERBON.
LE BARON DE VALERCI.
LA PRESIDENTE DE CLOS-MONT.
LACROIX, valet de chambre de Mme. de Renant.

La scène est chez madame de Renant.

LE

RETOUR A PARIS,

QUINZIÈME JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme. DE RENANT, Mme. D'AVILLE.

Mme. D'AVILLE.

Enfin, madame, vous voilà donc de retour !

Mme. DE RENANT.

Oui, madame, et ce n'est pas sans peine ; j'en ai eu autant à quitter mes parens qu'ils en ont eu à me laisser partir, tout en me pressant pourtant de revenir à Paris.

Mme. D'AVILLE.

Je n'en suis pas surprise, ils sont si bons ! ils vous aiment pour vous ; peu de gens savent aimer comme cela. Ils savent que tout ce qui est jeune n'est plus à la campagne.

Mme. DE RENANT.

Et moi je sais que, l'hiver, ils sont presque seuls.

Mme. D'AVILLE.

La retraite ne déplaît pas aux vieillards autant qu'on le pense ; ils savent se faire des occupations, et le repos a de la douceur pour eux ; le moindre exercice leur fait plaisir, quand il ne les fatigue pas, et le peu de cas qu'ils font des choses après lesquelles nous courons, ne leur laisse rien à regretter.

Mme. DE RENANT.

Cela peut être ; mais il me semble que je ne peux trop leur rendre de soins.

Mme. D'AVILLE.

Quand on pense aussi bien que vous, le plaisir de remplir des devoirs rend lés sacrifices plus supportables ; je comprends cela.

Mme. DE RENANT.

Ce ne sont pas des sacrifices, c'est une dette que j'acquitte.

Mme. D'AVILLE.

Vous leur devrez encore davantage ; cela n'est pas difficile à penser, quand on les connaît. Dites-moi, depuis que je vous ai quittée, avez-vous eu le Baron à Rézeville ?

Mme. DE RENANT.

Non, vraiment, il est en course pour son métier. Je le crois en Lorraine, à faire des reconnaissances.

Mme. D'AVILLE.

Vous en avez au moins des nouvelles ?

Mme. DE RENANT.

Très-souvent.

Mme. D'AVILLE.

Écoutez-moi, je veux vous parler avant qu'il vous vienne du monde.

Mme. DE RENANT.

Qu'avez-vous à me dire? que sauriez-vous du Baron ?

Mme. D'AVILLE.

Rien du tout.

Mme. DE RENANT.

Vous me trompez, madame.

Mme. D'AVILLE.

Craignez-vous qu'il vous soit infidèle ?

Mme. DE RENANT.

Non ; mais je crains qu'il ne lui soit arrivé quelque accident.

Mme. D'AVILLE.

Rassurez-vous, je suis occupé de votre bonheur.

Mme. DE RENANT.

Et vous savez bien que, sans lui, il ne saurait m'en arriver.

Mme. D'AVILLE.

C'est parce que je le sais, que je veux vous le procurer.

Mme. DE RENANT.

Vous ! ah, madame !....

Mme. D'AVILLE.

Ne me remerciez pas encore ; vous ne savez pas ce que j'ai fait.

Mme. DE RENANT.

Comment donc ?

Mme. D'AVILLE.

J'ai osé trahir votre secret.

Mme. DE RENANT.

Vous en auriez été capable !

Mme. D'AVILLE.

Oui, vis-à-vis de vos parens.

Mme. DE RENANT.

Expliquez-vous donc.

Mme. D'AVILLE.

Je ne vous ai point demandé pour cela votre consentement, parce qu'en aimant, comme vous faites, on est souvent timide, et que vous auriez craint de risquer le bonheur de votre vie.

Mme. DE RENANT.

Eh bien ? achevez, je vous prie.

Mme. D'AVILLE.

Je me suis aperçue que les intentions, les soins, les complaisances du Baron, vis-à-vis de vos parens, leur plaisaient très-fort.

Mme. DE RENANT.

Et vous ne m'avez jamais rien dit de tout cela.

Mme. D'AVILLE.

Non ; parce qu'il m'a paru inutile de vous en entretenir, n'y ayant encore rien de bien intéressant à vous apprendre. Mais, à présent, je crois pouvoir vous dire leur façon de penser sur le Baron.

Mme. DE RENANT.

Je ne sais ce que je dois craindre ou espérer.

Mme. D'AVILLE.

Écoutez-moi. Vous savez l'éloignement qu'ils ont toujours eu pour les gens de qualité ?

Mme. DE RENANT.

Que trop ! je leur ai tant entendu blâmer les alliances des gens de finances avec eux, que je redoutais tout pour mon amour pour le Baron, et je suis bien sûre que, s'il n'avait été que leur voisin, sans être aussi honnête, aussi prévenant, et aussi aimable qu'il l'est, ils s'en seraient tenus aux politesses et aux égards les plus simples ; mais, pour cela, je n'en espérais pas davantage.

Mme. D'AVILLE.

Eh bien, ils viennent de me mander qu'ils avaient été très-fâchés qu'il n'ait pas pu rester chez eux avec vous plus long-temps, et que rien ne pourra changer leur façon de penser sur lui.

Mme. DE RENANT.

Leur façon de penser ?

Mme. D'AVILLE.

Oui, qu'ils l'avaient bien examiné, et ils disent qu'il leur a fait oublier sa qualité, pour ne leur montrer que l'homme qui pourra le mieux vous convenir.

Mme. DE RENANT.

O ciel! vous le croyez?

Mme. D'AVILLE.

Je n'en doutais pas; cette nouvelle assurance m'a fait le plus grand plaisir. Il est vrai que je leur ai dit plusieurs fois que je pensais que c'était le seul homme avec lequel vous pourriez consentir à vous remarier.

Mme. DE RENANT.

Ah! qu'il serait heureux, s'il était ici, et s'il pouvait vous entendre!

Mme. D'AVILLE.

Mais il ne doit pas tarder à revenir, sans doute.

Mme. DE RENANT.

Je l'attends tous les jours. Que je vous ai d'obligations!

Mme. D'AVILLE.

J'ai travaillé pour moi-même. Il est si doux de voir ses amis heureux!

SCÈNE II.

Mme. DE RENANT, Mme. D'AVILLE, Mme. D'ORINTY, Mme. DE VÉRINGA, LACROIX.

LACROIX, *annonçant.*

Madame de Véringa, madame d'Orinty.

Mme. D'AVILLE.

Je vais vous laisser, mais je reviendrai bientôt.

Mme. DE RENANT.

Vous me le promettez ?

Mme. D'AVILLE.

Sûrement.

SCÈNE III.

Mme. DE RENANT, Mme. DE VÉRINGA, Mme. D'ORINTY.

Mme. D'ORINTY.

Madame, nous venons d'apprendre votre retour à l'instant.

Mme. DE VÉRINGA.

Et nous nous sommes empressées de venir vous chercher.

Mme. DE RENANT.

Je suis très-sensible, mesdames, à cette marque d'amitié.

Mme. D'ORINTY.

Vous devez être accoutumée à en recevoir beaucoup ; quand on joint à la beauté, aux grâces, à l'esprit, la plus grande amabilité, on est sûr d'être aimé de tout le monde.

Mme. DE RENANT.

Mais les amis ne devraient-ils pas moins louer ?

Mme. DE VÉRINGA

Quand on dit ce qu'on éprouve, il me semble qu'il n'y a rien de trop.

Mme. DE RENANT.

Depuis quand êtes-vous de retour, mesdames ?

Mme. D'ORINTY.

D'avant-hier, seulement.

Mme. DE RENANT.

Vous êtes restées tard à la campagne.

Mme. DE VÉRINGA.

Oui ; mais nous nous sommes fort amusées.

Mme. D'ORINTY.

Et essentiellement.

Mme. DE RENANT.

Essentiellement ?

Mme. DE VÉRINGA.

Oui, vraiment. L'abbé de Latry nous a fait des expériences de physique ; le président Dorac faisait de la chimie, et le chevalier Bretoneck, qui est dans la marine, nous a expliqué toutes les planètes et toutes les étoiles.

Mme. DE RENANT.

Vous êtes donc bien savantes ?

Mme. D'ORINTY.

Pas absolument ; parce que pendant qu'on nous expliquait tout cela, nous faisions des fleurs artificielles, nous peignions en pastel, ou nous faisions de la musique.

Mme. DE RENANT.

Vous n'avez dû en rien retenir.

Mme. DE VÉRINGA.

Pardonnez-moi ; des mots extraordinaires, cela reste toujours dans la tête, et cela fait qu'on est à peu près au courant des sciences à la mode.

Mme. D'ORINTY.

Et puis nous avons monté à cheval.

Mme. DE VÉRINGA.

Nous avons joué la comédie, l'opéra comique ; enfin, nous n'avions pas un moment à nous.

Mme. DE RENANT.

Vous avez dû vous amuser beaucoup.

Mme. D'ORINTY.

Ah ! on ne peut pas davantage ! à peine avions-nous un instant pour lire nos lettres.

Mme. DE RENANT.

Pourquoi donc êtes-vous revenues ?

Mme. DE VÉRINGA.

Nous nous sommes fait une raison ; nous avons pensé qu'en un mois de temps il arrivait bien des choses à Paris, et qu'à la fin nous ne serions au fait de rien.

Mme. DE RENANT.

Je n'ai pas pensé à cela, moi qui suis restée trois mois à Rézeville.

Mme. D'ORINTY.

Trois mois ! c'est beaucoup trop. Vous allez trouver bien du changement.

Mme. DE RENANT.

Je ne suis ici que d'hier, cela fait que je ne sais rien encore.

Mme. DE VÉRINGA.

Il y a beaucoup de nouvelles coiffures ; nous avons passé toute une journée à les examiner, soit aux spectacles, soit chez les marchands.

Mme. DE RENANT.

Et vous les avez trouvées toutes charmantes ?

Mme. D'ORINTY.

Au point, que nous ne concevons pas à présent comment on pouvait être coiffée comme on l'était il y a trois mois.

Mme. DE VÉRINGA.

Il est vrai que cela était affreux, en comparaison de la mode d'aujourd'hui.

Mme. D'ORINTY.

Il y a aussi des étoffes d'hiver, toutes nouvelles.

Mme. DE RENANT.

Eh bien? qui vous ont paru délicieuses?

Mme. DE VÉRINGA.

Mais, oui. Nous n'en avons encore vu qu'une partie.

Mme. DE RENANT.

Sont-elles fort différentes de celles de l'année dernière?

Mme. D'ORINTY.

Oh! elles n'y ressemblent en rien; et puis elles ont des noms! des noms! En vérité, l'on a bien de l'esprit à présent! et il est surprenant comme tout se perfectionne!

Mme. DE RENANT.

Et tout cela est fort cher?

Mme. DE VÉRINGA.

Mais, pas mal.

Mme. DE RENANT.

Oui, et comment payer?

Mme. D'ORINTY.

Oh! quand on peut: les marchands sont très-raisonnables là-dessus.

Mme. DE RENANT.

Voilà les moyens de s'endetter facilement.

Mme. DE VÉRINGA.

Madame, vous devriez venir à l'Opéra; vous n'avez sûrement pas vu celui-ci?

Mme. DE RENANT.

Non, pas encore.

Mme. D'ORINTY.

Ah! venez-y, cela serait charmant à vous; nous causerions.

Mme. DE RENANT.

J'irais à l'Opéra pour causer?

Mme. DE VÉRINGA.

Sûrement, vous irez toujours assez pour l'entendre ; il faut songer aujourd'hui à vous remettre au courant du monde ; il y a mille choses à savoir, dont nous ne pouvons bien vous instruire que là.

Mme. DE RENANT.

Parlez-vous sérieusement ?

Mme. DE VÉRINGA.

Sans doute ?

SCÈNE IV.

Mme. DE VÉRINGA, Mme. D'ORINTY, Mme. DE RENANT, LE CHEVALIER, LACROIX.

LACROIX, annonçant.

Monsieur le chevalier de Clerbon.

Mme. DE VÉRINGA.

Ah ! le Chevalier ! il va vous déterminer, j'en suis sûre.

LE CHEVALIER.

Je ne viens d'apprendre votre retour que dans le moment, madame, par madame d'Aville.

Mme. D'ORINTY.

Oui, et, ne faisant que d'arriver, elle ne veut pas venir à l'Opéra, un jour comme aujourd'hui encore, que tout Paris y sera !

LE CHEVALIER, ironiquement.

Rien n'est plus vrai.

Mme. DE VÉRINGA.

Cela ne lui est-il pas très-nécessaire, pour se remettre au courant ?

LE CHEVALIER.

C'est une réflexion très-sensée ; on ne connaît le monde, et toutes ses vicissitudes, qu'à l'Opéra.

Mme. D'ORINTY.

Voilà une jolie plaisanterie !

LE CHEVALIER.

Je ne plaisante point; c'est là où l'on apprend, non-seulement les plus grandes nouvelles, mais encore ce qui arrive dans les différentes sociétés. Où voulez-vous qu'on puisse mieux s'instruire des nouvelles liaisons, des ruptures, et de tout ce qu'il est important de savoir quand on vit dans la bonne compagnie, pour ne pas faire, à chaque pas, des bévues à renverser ?

Mme. DE VÉRINGA.

Je vous assure qu'il a bien raison.

LE CHEVALIER.

Il ne s'agit pas souvent de faire des questions, il ne faut, presque toujours, que savoir bien écouter, pour être très-instruit.

Mme. D'ORINTY.

A mesure qu'on voit arriver quelqu'un, on apprend tout de suite son histoire.

LE CHEVALIER.

Dans les foyers, dans les corridors, comme dans les loges.

Mme. DE RENANT.

N'en fait-on pas aussi quelquefois des histoires ?

LE CHEVALIER.

Oh ! sûrement.

Mme. DE RENANT.

Cela est fort dangereux.

LE CHEVALIER.

Bon ! on s'amuse !

Mme. DE RENANT.

Aux dépens de la réputation d'autrui.

LE CHEVALIER.

Comment, eh! qu'est-ce qui parle de réputation à présent? Il n'y en a plus ni bonne, ni mauvaise; chacun fait ce qu'il veut; c'est le règne de la liberté : on croyait pourtant que nous n'y arriverions jamais.

Mme. DE RENANT.

Les mœurs n'ont donc plus de frein?

LE CHEVALIER.

Les mœurs! quel vieux mot, mesdames! je vous le dénonce.

Mme. DE RENANT.

Comment, les mœurs ne sont plus rien?

LE CHEVALIER.

Je ne dis pas cela : en a qui veut; mais on n'en parle plus.

Mme. DE RENANT.

Comment, vous croyez qu'il n'y a pas des gens respectables?

LE CHEVALIER.

Respectables ou non, cela ne fait rien à personne; ce n'est pas là de quoi l'on s'occupe. On aime, en général, ou pour mieux dire, on recherche les gens agréables, amusans, et ceux chez qui on les trouve.

Mme. DE VÉRINGA.

Cela est fort raisonnable, au moins.

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous qu'on fasse des autres? Il faut que la société soit guirlandée de fleurs, qu'elle fourmille de talens agréables, et qu'on ne se recherche que pour s'amuser.

Mme. D'ORINTY.

Sans cela, il vaudrait autant vivre dans le fond d'une province.

LE CHEVALIER.

Dans des bois, dans un désert.

Mme. DE RENANT.

Savez-vous, mesdames, que l'on croirait que le Chevalier approuve tout ce que l'on fait actuellement.

Mme. D'ORINTY.

Pourquoi non? Il vit en assez bonne compagnie pour cela.

LE CHEVALIER.

Comment trouvez-vous la plaisanterie de madame de Renant, mesdames?

Mme. DE VÉRINGA.

Moi, je la trouve fort gaie; cela prouve qu'elle ne s'est pas brouillée à Rézeville avec ses grands parens.

LE CHEVALIER.

Ce sont bien là, par exemple, ce qu'on appelle des gens respectables, des gens réellement vertueux!

Mme. D'ORINTY.

Ils sont donc bien tristes, bien contredisans, blâmant tous les usages nouveaux, et voyant en mal tout ce qu'ils ne peuvent plus faire.

Mme. DE RENANT.

Au contraire, madame.

Mme. D'ORINTY.

Ah! bien oui, je le crois fort; il y a des gens comme cela. Madame, vous ne voulez donc pas venir à l'Opéra, vous y êtes décidée?

Mme. DE RENANT.

J'en suis très-fâchée, madame; mais j'attends ici du monde, et pour affaire.

Mme. DE VÉRINGA.

En ce cas-là, nous allons vous laisser. Chevalier, nous vous y verrons à l'Opéra?

LE CHEVALIER.

Sûrement.

Mme. DE VÉRINGA.

Ne voulez-vous pas nous conduire, madame?

Mme. DE RENANT.

Mais....

Mme. D'ORINTY.

Allons, traitez-nous mieux que cela, laissez-nous aller.

Mme. DE RENANT.

Puisque vous le voulez....

Mme. D'ORINTY.

Rentrez donc, madame.

SCÈNE V.

Mme. DE RENANT, LE CHEVALIER.

Mme. DE RENANT.

Vous avez été délicieux avec elles, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Je les connaissais de réputation, j'ai pris tout de suite leur ton.

Mme. DE RENANT.

Je vous assure qu'elles en ont été la dupe.

LE CHEVALIER.

Je me suis diverti de l'idée qui m'est venue qu'elles pourraient bien parler de moi comme de l'homme le plus profond en raisonnement, et qu'elles citeront, pour le prouver, ce que j'ai dit d'absurde.

Mme. DE RENANT.

On se moquera d'elles.

LE CHEVALIER.

C'est sur quoi je compte; on a le droit de se mo-

quer de ceux qui sont ridicules, quand on ne peut pas les corriger.

Mme. DE RENANT.

Combien il y a de gens à Paris comme ces femmes-là !

LE CHEVALIER.

Quand on y rentre, dans le tourbillon de la société, après avoir passé quelque temps à la campagne, avec des gens sensés, sans airs, sans manières, et dont l'esprit est toujours conséquent, on est un peu étonné de tout ce qu'on entend, et de tout ce qu'on voit.

Mme. DE RENANT.

Ce sont ces inconséquences en paroles et en actions, auxquelles j'ai le plus de peine à me faire.

LE CHEVALIER.

Moi, je ne m'y fais jamais.

Mme. DE RENANT.

Je n'en suis pas surprise.

LE CHEVALIER.

On voit blâmer hautement dans les autres ce que l'on fait tous les jours; chacun croit avoir raison, et cela me surprend; mais, me répond-on, vous ne prenez pas garde qu'on peut faire les mêmes choses que cette femme; mais, on ne fera jamais un pareil choix, on n'a point son ton, ses manières, et l'on se conduit autrement dans de pareilles circonstances, et ce sont celles qui se conduisent encore plus mal qui tiennent de tels propos.

Mme. DE RENANT.

Aussi, je crois la vertu et la décence plus dans les propos que dans les actions.

LE CHEVALIER.

On ne prononce jamais ces deux mots-là. On ne blâme même ni le vice ni ses apparences; c'est le ri-

dicule dont on s'amuse, on n'en a jamais su trouver autant les uns chez les autres qu'à présent ; il est vrai qu'il se rend promptement. L'art de le distribuer, surtout aux gens avec qui on vit le plus, s'accroît chaque jour ; c'est la philosophie du moment, elle rend chacun content de soi, et l'on dit hautement : Je serais bien fâché d'être comme telle ou telle personne.

Mme. DE RENANT.

Et l'on est encore cent fois pis, n'est-ce pas ?

LE CHEVALIER.

Ma foi, le plus sage est celui qui ne se compare pas, et qui a des principes sûrs dont il ne s'écarte jamais, comme le baron de Valercy, par exemple.

Mme. DE RENANT.

Vous croyez que le Baron...

LE CHEVALIER..

Est un homme charmant à connaître. Il a des mœurs simples ; c'est un homme d'honneur, et toujours occupé des choses les plus essentielles.

Mme. DE RENANT.

Vous le croyez?

LE CHEVALIER.

J'en suis sûr ; et puis il ne croit pas aux méchans, lui.

Mme. DE RENANT.

C'est que, sans doute, il ne l'est pas.

LE CHEVALIER.

Il est à mille lieues de cela ; toutes les femmes sont pour lui des femmes vertueuses.

Mme. DE RENANT.

Cela vaut mieux que de les croire toutes pétries de défauts.

LE CHEVALIER.

Sans contredit. On peut être trompé quelquefois, mais, jusqu'à l'instant où l'on s'en aperçoit, on a toujours passé de doux momens.

Mme. DE RENANT.

Il est vrai que la défiance est un tourment continuel!

LE CHEVALIER.

C'est ce que je vous dis, elle est quelquefois le malheureux fruit de l'expérience, et il est bien difficile alors de ne pas être tenté de tromper à son tour; l'exemple est souvent pernicieux, et pour le peu que l'amour-propre s'en mêle, ma foi, on ne peut répondre de rien.

Mme. DE RENANT.

Mais quand on est honnête homme?

LE CHEVALIER.

Quand on est honnête homme, on l'est toujours.

Mme. DE RENANT.

Même en amour?

LE CHEVALIER.

En amour comme en tout.

Mme. DE RENANT.

Vous n'avez pas l'air de le croire.

LE CHEVALIER.

Je ris de la question que vous me faites.

Mme. DE RENANT.

Vous voulez m'embarrasser.

LE CHEVALIER.

Ce n'est pas mon dessein, je vous le jure.

LACROIX, *annonçant.*

Madame la présidente de Clos-Mont.

LE CHEVALIER.

Je m'enfuis.

Mme. DE RENANT.

Je vous reverrai, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Sûrement.

Mme. DE RENANT.

Bientôt ?

SCÈNE VI.

LA PRÉSIDENTE, Mme. DE RENANT.

Mme. DE RENANT.

Madame, vous me paraissez de la meilleure santé du monde ?

LA PRÉSIDENTE.

Oui, madame, je suis très-bien, vous avez bien de la bonté.

Mme. DE RENANT.

Vous n'étiez pas comme cela ce printemps.

LA PRÉSIDENTE.

Non vraiment ; ce sont les eaux qui m'ont entièrement rétablie. Vous êtes, vous, madame, toujours plus belle que jamais.

Mme. DE RENANT.

Belle, non ; mais je me porte assez bien. Et monsieur le Président ?

LA PRÉSIDENTE.

Vous lui faites bien de l'honneur, madame ; il est accablé d'affaires.

Mme. DE RENANT.

Cela n'est pas étonnant, quand on a sa réputation !

LA PRÉSIDENTE.

Sans doute ; mais c'est qu'il est mort deux présidens qui ne sont pas encore remplacés, et qu'il se

trouve chargé des affaires qu'ils devaient juger, et qui sont très-épineuses.

Mme. DE RENANT.

Je ne suis au fait de rien ; je ne suis arrivée que d'hier, je ne sais pas la moindre nouvelle.

LA PRÉSIDENTE.

Il n'y en a point, madame.

Mme. DE RENANT.

S'il n'y a point de guerre tant mieux !

LA PRÉSIDENTE.

On n'en sait rien, madame ; un jour on parle de paix, et le lendemain on parle de guerre.

Mme. DE RENANT.

Cela doit tenir les militaires fort en l'air.

LA PRÉSIDENTE.

Vous le jugez bien. A propos de militaires, madame, il faut que je vous dise une chose qui vient de m'étonner beaucoup.

Mme. DE RENANT.

Qu'est-ce que c'est donc, madame ?

LA PRÉSIDENTE.

C'est l'intimité qu'il m'a paru qu'il y avait entre vous et le chevalier de Clerbon.

Mme. DE RENANT.

Il n'y a point d'intimité, madame ; j'aime beaucoup à causer avec lui, parce qu'il a de l'esprit.

LA PRÉSIDENTE.

Il a de l'esprit, mais c'est un esprit très-méchant.

Mme. DE RENANT.

Je n'ai point vu cela, je vous l'avoue.

LA PRÉSIDENTE.

C'est que vous ne vous défiez de personne ; quand

on a une âme pure et honnète comme la vôtre, on ne croit pas à la méchanceté des autres.

Mme. DE RENANT.

Je ne crois pas à celle du Chevalier.

LA PRÉSIDENTE.

Vous ignorez sans doute aussi à quel point il est persifleur?

Mme. DE RENANT.

Je ne m'en suis jamais aperçüe ; il a l'esprit du monde, une gaieté aimable ; il plaisante sur tous les ridicules, et il blâme ceux qui se font un jeu de ridiculiser leurs amis.

LA PRÉSIDENTE.

Voilà comme il est ; il prend le ton des personnes avec qui il se trouve.

Mme. DE RENANT.

Cela se peut bien.

LA PRÉSIDENTE.

Et surtout celui de celles à qui il veut plaire.

Mme. DE RENANT.

Il me semble que c'est un des meilleurs moyens pour réussir.

LA PRÉSIDENTE.

Oui, s'il ne se contrefaisait pas ; mais il s'amuse tous les jours à ne faire que des dupes.

Mme. DE RENANT.

Il me semble, madame, que vous lui en voulez beaucoup.

LA PRÉSIDENTE.

J'ai des raisons assez fortes pour cela.

Mme. DE RENANT.

J'espère que vous me les direz.

LA PRÉSIDENTE.

Cela est très-nécessaire, pour vous prouver que je n'ai rien avancé que de très-vrai.

Mme. DE RENANT.

Voyons, madame, je vous écoute.

LA PRÉSIDENTE.

Vous connaissez la candeur du Président; il n'imagine pas le mal; mais il est révolté quand on le lui fait apercevoir, et il entre dans la plus vive colère quand il croit son amour-propre offensé.

Mme. DE RENANT.

Je ne l'aurais jamais cru colère.

LA PRÉSIDENTE.

Le Chevalier le savait sans doute. Il arrive à Saint-Gérant, où nous étions chez madame de Grandport. Il prend le Président à part, feignant d'ignorer qu'il est mon mari, et il lui dit que j'ai une passion très-vive pour un jeune homme de la société, qu'il l'en convaincra quand il voudra.

Mme. DE RENANT.

Quoi! le Président ne lui dit pas que vous étiez sa femme?

LA PRÉSIDENTE.

Non; il le quitte précipitamment pour me venir trouver, il entre chez moi; et, dans la plus vive colère, il m'annonce qu'il faut nous séparer, m'accable d'injures, et il me dit qu'il ne me reverra jamais.

Mme. DE RENANT.

Mais le Président avait tort de vous croire si facilement coupable.

LA PRÉSIDENTE.

Sûrement; en me quittant, il va chercher le Chevalier, il parcourt le parc comme un fou, et il le

trouve. Après avoir essuyé mes larmes, j'étais descendue dans le jardin, et j'étais entrée dans un bosquet où mon fils était à faire des vers. Le Chevalier y mène le Président, qui, en nous voyant, s'écrie : « Eh ! monsieur, c'est mon fils ! » — Je vous en fais compliment, dit le Chevalier, il est de très-bon goût. » — « Eh ! monsieur, s'écrie encore le Président, c'est ma femme ! »

Mme. DE RENANT.

Eh bien, le Chevalier fut bien confus ?

LA PRÉSIDENTE.

Point du tout. Il répondit : Je savais tout cela ; et il courut conter cette histoire à toute la compagnie.

Mme. DE RENANT.

On dut blâmer le Président de ne s'être pas fait connaître au premier mot du Chevalier.

LA PRÉSIDENTE.

Il n'en a pas moins été cause du mauvais traitement que j'ai éprouvé de la part du Président.

Mme. DE RENANT.

Mais, comment le Chevalier a-t-il pu forger cette histoire, votre fils n'ayant que dix ou onze ans ?

LA PRÉSIDENTE.

Il en a davantage, madame ; il est avocat du roi.

Mme. DE RENANT.

Déjà, madame ! Je ne vous aurais pas donné trente ans.

LA PRÉSIDENTE.

Mais, je n'en ai guère plus.

Mme. DE RENANT.

Vous le marierez donc bientôt ?

LA PRÉSIDENTE.

Mais, j'y pense, et je sors de chez mon notaire

dans l'instant, pour y prendre des renseignemens ; mais il était en affaires avec le baron de Valercy; vous le connaissez ?

Mme. DE RENANT.

Le Baron est à Paris ?

LA PRÉSIDENTE.

Je viens de le voir.

Mme. DE RENANT.

Est-il bien possible ?

LA PRÉSIDENTE.

Sûrement, et je crois qu'il y est revenu pour se marier ; au moins le notaire m'a dit qu'il était occupé à dresser son contrat, qui doit être signé ce soir.

Mme. DE RENANT.

Ce soir ?

LA PRÉSIDENTE.

Cela est très-vrai. Le voici, ne lui parlez de rien, car le notaire m'a dit que c'était un secret.

Mme. DE RENANT.

Il se marie ?

LA PRÉSIDENTE.

Je ne vous trompe pas.

SCÈNE VII.

Mme. DE RENANT, LA PRÉSIDENTE, LE BARON, LACROIX.

LACROIX, annonçant.

Monsieur le baron de Valercy.

LE BARON.

Madame, je suis désespéré de n'avoir pas pu avoir l'honneur de vous voir plus tôt.

LA PRÉSIDENTE.

Vous pensez comme moi, monsieur le Baron ; dès

que j'ai su madame de Renant arrivée, je suis accourue tout de suite.

LE BARON.

Il serait difficile....

LA PRÉSIDENTE.

Je vous savais à Paris.

LE BARON.

Moi?

LA PRÉSIDENTE.

Oui, je vous ai vu ce matin.

LE BARON.

Cela peut bien être. Mais, madame.....

LA PRÉSIDENTE.

Il n'y a pas long-temps que vous êtes arrivé?

LE BARON.

Il était midi.

LA PRÉSIDENTE.

Ce sont les affaires, sûrement, qui vous ont fait revenir?

LE BARON.

Oui, madame.

LA PRÉSIDENTE.

Je m'en doute; dans ce temps-ci, cela arrive assez ordinairement.

LE BARON.

Madame, vous m'inquiétez, seriez-vous malade?

Mme. DE RENANT.

Je ne me porte pas bien.

LA PRÉSIDENTE.

Elle plaisante, car elle vient de me dire qu'elle se portait à merveille. C'est peut-être de l'estomac que vous souffrez, ou bien plutôt les nerfs. Sûrement, ce sont les nerfs. Êtes-vous sujette aux maux de nerfs, madame?

Mme. DE RENANT.

Je ne le crois pas, madame.

LA PRÉSIDENTE.

Si vous ne le croyez pas, cela est clair, ce n'est pas cela.

LE BARON.

Mais, vous m'alarmez, madame.

Mme. DE RENANT.

Monsieur, vous êtes bien bon.

LE BARON.

Que dites-vous donc? Quoi, madame?...

Mme. DE RENANT.

Resterez-vous à Paris, monsieur?

LE BARON.

Je n'en sais rien encore, madame; c'est selon que mes affaires....

Mme. DE RENANT.

Vos affaires? Elles seront sans doute les plus heureuses du monde.

LE BARON.

Le croyez-vous, madame?

Mme. DE RENANT.

Mais, vous devez le savoir mieux que moi.

LE BARON.

Je crois pourtant......

Mme. DE RENANT.

Je ne me mêle des affaires de personne.

LA PRÉSIDENTE.

Vous avez bien raison, madame: on a toujours assez des siennes.

Mme. DE RENANT.

Oui, l'on n'a que faire d'augmenter les embarras et les chagrins de sa vie.

LA PRÉSIDENTE.

Vous n'êtes pas faite pour en avoir, madame.

Mme. DE RENANT.

J'ai pu le croire; mais, malheureusement, je ne me suis que trop abusée!

LA PRÉSIDENTE.

Ah! mon Dieu, madame, que je suis fâchée! Je vous avais crue heureuse jusqu'à ce moment-ci. Je ne comprends pas cela. Voilà ce qui arrive quand on est trop sensible : on partage les maux de ses amis, et puis.....

Mme. DE RENANT.

Ou quelquefois on les cause.

LA PRÉSIDENTE.

Voilà ce que font souvent les hommes, n'est-il pas vrai, monsieur le Baron?

LE BARON.

Je ne conviens pas de cela, madame.

LA PRÉSIDENTE.

Allons, allons, je m'enfuis. Le Baron prend de l'humeur contre moi; je ne veux pas l'irriter.

Mme. DE RENANT.

Où voulez-vous donc aller, madame?

LA PRÉSIDENTE.

J'ai réellement affaire.

Mme. DE RENANT.

Cela est bien mal fait à vous, de me laisser comme cela.

LA PRÉSIDENTE.

Je viendrai vous revoir.

Mme. DE RENANT.

Vous ne me retrouverez pas; je pars demain pour la campagne.

LA PRÉSIDENTE.

Déjà? Allons, je ne saurais croire cela. Adieu, madame, je vous prie de rester.

Mme. DE RENANT.

Je vous laisse aller.

SCÈNE VIII.

Mme. DE RENANT, LE BARON.

LE BARON.

Quoi, madame, quand j'arrive vous voulez me fuir!

Mme. DE RENANT.

Vous fuir, moi, monsieur? Pourquoi vous craindrais-je? Non, monsieur, j'ai des raisons pour m'éloigner de Paris dans ce moment-ci; cela n'a nul rapport à vous.

LE BARON.

Quoi! vous pourriez partir sans moi?

Mme. DE RENANT.

Sans vous! Ah! très-certainement.

LE BARON.

Madame, cette froideur et ces dédains me désespèrent.

Mme. DE RENANT.

Je ne sais ce que c'est que de tromper: ceux à qui cela ne coûte rien sont étonnés de la franchise avec laquelle on leur parle, mais...

LE BARON.

Ni vous ni moi nous ne nous sommes jamais servis de ces moyens.

Mme. DE RENANT.

Il est certain que vous devez me connaître, et vous devez être persuadé que, si je pouvais vous voir davan-

tage, j'y consentirais, mais, dans ce moment, vous me ferez plaisir de me laisser.

LE BARON.

Est-ce bien vous, madame, qui pouvez me traiter avec cette cruauté ?

Mme. DE RENANT.

A quoi bon tous ces propos ?

LE BARON.

Ah ! madame, par pitié, au moins.

Mme. DE RENANT.

Non, monsieur, non, je n'écoute rien.

LE BARON.

O dieux ! est-il bien possible ?...

SCÈNE IX.

Mme. DE RENANT, Mme. D'AVILLE, LE BARON.

LE BARON.

Ah ! madame d'Aville !...

Mme. D'AVILLE.

Dans quel état je vous trouve, monsieur le Baron !

LE BARON.

Madame de Renant me bannit de sa présence.

Mme. D'AVILLE.

Qu'est-il donc arrivé ?

Mme. DE RENANT.

Madame, obtenez de lui, je vous prie, qu'il nous laisse.

LE BARON.

Moi ! c'est à moi...

Mme. DE RENANT.

Oui, monsieur.

Mme. D'AVILLE.

Croyez-moi, Baron, ne l'irritez pas. Je vais savoir ce qui se passe dans son âme ; allez m'attendre là-bas, dans votre voiture ; vous aurez bientôt de mes nouvelles.

LE BARON.

Allons. (*A part.*) Je me meurs !

SCÈNE X.

Mme. DE RENANT, Mme. D'AVILLE.

Mme. DE RENANT.

Ah ! madame, que j'ai besoin des secours de votre amitié !

Mme. D'AVILLE.

Vous m'alarmez.

Mme. DE RENANT.

L'ingrat ! Quand je n'étais occupée que de lui, que de son bonheur...

Mme. D'AVILLE.

Eh bien ?

Mme. DE RENANT.

Il me trompait, madame ! Oui, je sais tout.

Mme. D'AVILLE.

Lui, vous tromper ? c'est impossible.

Mme. DE RENANT.

Avec quelle impatience j'attendais son retour !

Mme. D'AVILLE.

Il le désirait aussi vivement que vous.

Mme. DE RENANT.

Je le crois aisément.

Mme. D'AVILLE.

Et qui peut donc vous alarmer ?

Mme. DE RENANT.

C'est un mystère affreux ! Ah ! madame, la présidente de Clos-Mont m'a instruite de tout. Il est arrivé à midi.

Mme. D'AVILLE.

Oui, chez moi.

Mme. DE RENANT.

Vous l'aviez vu quand vous êtes venue ici ?

Mme. D'AVILLE.

Sûrement.

Mme. DE RENANT.

Et vous me l'avez caché ?

Mme. D'AVILLE.

J'avais des raisons pour cela.

Mme. DE RENANT.

Vous approuvez sans doute ce qui cause son retour?

Mme. D'AVILLE.

Très-certainement. Tantôt je ne pouvais pas vous le dire ; mais je puis à présent vous en instruire.

Mme. DE RENANT.

Ah ! je ne le sais que trop.

Mme. D'AVILLE.

Comment ! Votre cœur serait-il changé ?

Mme. DE RENANT.

Ah ! je serais trop heureuse qu'il le fût déjà.

Mme. D'AVILLE.

Quoi ! lorsque rien ne s'oppose à votre bonheur...

Mme. DE RENANT.

Vous le croyez ! quand il se marie ? Je le sais, madame.

Mme. D'AVILLE.

Pourquoi voudrait-on vous le cacher ?

Mme. DE RENANT.

Je ne vous comprends pas !

Mme. D'AVILLE.

Ignoreriez-vous qui il épouse ?

Mme. DE RENANT.

Eh ! que m'importe ?

Mme. D'AVILLE.

Cela vous importe beaucoup ; croyez-moi, séchez vos larmes ; je vois avec plaisir que vous êtes dans l'erreur.

Mme. DE RENANT.

Eh ! comment ?

Mme. D'AVILLE.

C'est vous qu'il épouse.

Mme. DE RENANT.

Moi ?

Mme. D'AVILLE.

Rien n'est plus vrai. Est-il bien posssible que vous ayez imaginé qu'il pût jamais en épouser une autre que vous ?

Mme. DE RENANT.

Dieu ! que j'étais injuste ! C'est la Présidente qui m'a dit qu'on faisait un secret de ce mariage.

Mme. D'AVILLE.

Jusqu'au moment où vous l'apprendriez par le Baron lui-même.

Mme. DE RENANT.

Ah ! comment supporter l'excès de ma joie ! Mais le Baron, quelle doit être sa douleur ? Qu'est-il devenu ? où est-il ?

Mme. D'AVILLE, sonnant.

Vous allez le voir paraître.

SCÈNE XI.

Mme. DE RENANT, Mme. D'AVILLE, LACROIX.

Mme. DAVILLE.

Lacroix, dites au Baron, qui est là-bas dans sa voiture, de monter promptement.

LACROIX.

Oui, madame.

Mme. DE RENANT.

Je n'oserai jamais le revoir.

Mme. D'AVILLE.

Pourquoi donc, si vous l'aimez toujours?

Mme. DE RENANT.

Ah! si je l'aime!

Mme. D'AVILLE.

Eh bien?

Mme. DE RENANT.

J'ai pu douter de son cœur, moi! je l'ai accablé de mépris.

SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

Mme. DE RENANT, Mme. D'AVILLE, LE BARON.

Mme. DE RENANT.

Baron, me pardonnerez-vous?

LE BARON.

Que dites-vous, madame? Ah! je suis trop heureux! Je reconnais ce cœur que je croyais avoir perdu. Mais que dis-je? Non, je n'ai jamais pu croire que vous m'abandonneriez.

Mme. DE RENANT.

Comment ai-je pu vous traiter avec autant de dureté?

Mme. D'AVILLE.

Elle croyait que vous en épousiez une autre.

Mme. DE RENANT.

On m'avait dit que votre mariage était un mystère.

LE BARON.

Je n'ai rien fait que par les ordres de vos parens, qui voulaient vous surprendre.

Mme. DE RENANT.

Quoi! ils consentent à notre mariage?

LE BARON.

Ce sont eux qui en ont formé le plan, dès qu'ils ont su le moment où je pourrais être de retour.

Mme. D'AVILLE.

Voilà pourquoi ils vous ont fait partir hier de Rézeville, et eux, ils en sont arrivés ce matin.

Mme. DE RENANT.

Ils sont ici?

Mme. D'AVILLE.

Je venais de les quitter, ainsi que le Baron, quand je vous ai vue. Leur projet était de venir ici vous surprendre ce soir, et d'y faire apporter le contrat.

Mme. DE RENANT.

Ah! je veux aller les prévenir.

Mme. D'AVILLE.

Si vous feigniez plutôt de ne rien savoir.

Mme. DE RENANT.

Après ce qui vient de m'arriver, je redoute jusqu'à la moindre feinte, et je ne saurais assez tôt les aller remercier. N'est-ce pas, Baron? Pourquoi retarderions-nous encore?

LE BARON.

Ah! jugez du désir que j'en ai, après tout ce qu'ils ont fait pour assurer mon bonheur.

Mme. DE RENANT.

Eh bien, partons promptement.

Mme. D'AVILLE.

Vous leur direz donc que ce n'est pas moi qui ai trahi leur secret.

Mme. DE RENANT.

Ah! toute ma vie je ne serai occupée que de vous prouver à tous la reconnaissance que j'ai du bien que vous me procurez.

FIN DU RETOUR A PARIS.

CONVERSATIONS
DES SOIRÉES
DU
JARDIN DU PALAIS-ROYAL,
EN 1787.

SEIZIÈME JOURNÉE.

NOMS DES PERSONNAGES.

M. BOURTIBOURG.
M. DU MAIL.
M. DU SENTIER.
M. DE CLÉRY.
M. DE MONTORGUEIL.
M. DU PONCEAU.
Mlle. ZOÉ DU CROISSANT.
LA BONNE JUSSIENNE.
Mlle. TIQUETONNE.
Mlle. DU PETIT-LION.
LE CHEVALIER DU GROS-CHENET.
M. THÉVENOT.
LE CHEV. JOQUELET.
LE MARQUIS DE VARENNES.
LE COMTE DE VAUGIRARD.
LE PRÉSIDENT DE NAZARETH.
L'ABBÉ DES SEPT-VOIES.
LE CHEV. COQ-HÉRON.
L'ABBÉ DES NOYERS.
Mme. DES PROUVAIRES.
Mme. DU ROULE.
M. DES BOURDONNAIS.
M. TIRECHAPE.
LA COMTESSE.
LA BARONNE.
M. QUINCAMPOIX.
Mlle. VIDE-GOUSSET.
M. THIBAUTODÉ.
M. VILDOT.
M. DU BOULOI.
Mlle. DU CHAMP-FLEURI.
Mlle. FROMENTEAU.
LA MARQUISE DE GRENELLE.
LA COMTESSE DES ROSIERS.
LA VICOMTESSE DU REGARD.
LE CHEVALIER DU BAC.
LE BARON DE SAINT-DOMINIQUE.
LE COMTE DE LA PLANCHE.
L'ABBÉ CASSETTE.

CONVERSATIONS
DES SOIRÉES
DU
JARDIN DU PALAIS-ROYAL,
EN 1787.

SEIZIÈME JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. BOURTIBOURG, M. DU MAIL.

M. BOURTIBOURG.

VOULEZ-VOUS que nous nous asseyons ici, monsieur Du Mail ?

M. DU MAIL.

Volontiers, monsieur Bourtibourg.

M. BOURTIBOURG.

Est-ce que vous n'êtes pas content de votre santé aujourd'hui ?

M. DU MAIL.

Pardonnez-moi.

M. BOURTIBOURG.

J'ai cru que j'allais avoir quelques souvenirs de mon rhumatisme ; mais j'en ai été quitte pour la peur.

M. DU MAIL.

Moi, je me moque de cela ; j'ai toujours bon pied, bon œil, et grand appétit.

M. BOURTIBOURG.

Écoutez donc, il n'y a que cela dans la vie; avec cette façon de penser, on se console de tout.

M. DU MAIL.

Voilà ce que je dis; quand j'aurais un carrosse, posons le cas, cela me gênerait; je dépendrais de mon cocher, de mes chevaux, de mes laquais; cela me donnerait de l'humeur, et je me porterais moins bien.

M. BOURTIBOURG.

Vous avez raison. Les contrariétés sont pernicieuses pour la santé; et puis, à quoi n'est-on pas exposé quand on est fort riche?

M. DU MAIL.

A essuyer des banqueroutes, par exemple.

M. BOURTIBOURG.

Et à en faire soi-même, peut-être.

M. DU MAIL.

Cela n'arrive que trop souvent.

M. BOURTIBOURG.

Et que devenir après cela?

M. DU MAIL.

Même en emportant de quoi vivre, où aller, quand on n'a plus d'honneur?

M. BOURTIBOURG.

Il vaut mieux avoir un honnête nécessaire et ne dépendre de personne.

M. DU MAIL.

Comme vous. N'êtes-vous pas veuf?

M. BOURTIBOURG.

Oui, et sans enfans, Dieu merci.

M. DU MAIL.

Votre femme était bien jolie; vous avez dû la regretter.

M. BOURTIBOURG.

Après sa première couche, elle n'était plus rien.

M. DU MAIL.

Cela arrive quelquefois, et par conséquent plus d'amour de votre part.

M. BOURTIBOURG.

Je vous le demande? Elle était devenue d'une humeur! d'une humeur! Ah!....

M. DU MAIL.

Cela doit être. Écoutez donc; une femme sans beauté est bientôt sans nul agrément, et puis, qu'est-ce que c'est?

M. BOURTIBOURG.

Le diable. Vous avez bien raison.

M. DU MAIL.

Voilà pourtant ce que deviennent souvent les grandes passions.

M. BOURTIBOURG.

Ah! ne m'en parlez pas.

M. DU MAIL.

Surtout quand on se marie avec ce qu'on aime.

M. BOURTIBOURG.

C'est ce que je vous dis.

M. DU MAIL.

Vous me consolez d'être resté garçon.

M. BOURTIBOURG.

Si vous eussiez eu une femme parfaite, je le suppose, eh bien, vous eussiez pu la perdre par une maladie.

M. DU MAIL.

Il est vrai. J'aurais pourtant, je crois, assez aimé une poitrinaire.

M. BOURTIBOURG.

Mais, vous n'avez pas tout-à-fait tort ; ces femmes-là sont très-agréables et très-intéressantes à avoir : plus elles sont malades, moins elles en conviennent, et plus elles ont le regard tendre.

M. DU MAIL.

Oui, c'est dommage qu'elles finissent par mourir !

M. BOURTIBOURG.

Ah ! dame, on ne peut pas les en empêcher.

M. DU MAIL.

C'est toujours un inconvénient.

M. BOURTIBOURG.

Oui, cela vous jette dans des embarras.... En deuil d'abord, et des affaires !... Tout compté, tout rabattu, il vaut mieux rester garçon.

M. DU MAIL.

Oui, on vit sur le commun, n'est-ce pas ? On a des amis, ce n'est pas pour rien.

M. BOURTIBOURG.

On leur rend service en les débarrassant de leurs femmes, n'est-ce pas compère ?

M. DU MAIL.

Mais, je le crois moi ; car ils sont si aises de vous voir arriver, qu'ils prennent leur chapeau et qu'ils s'en vont tout de suite.

M. BOURTIBOURG.

On voit bien que vous en parlez par expérience.

M. DU MAIL.

Que trop !

M. BOURTIBOURG.

Pourquoi donc ?

M. DU MAIL.

C'est que j'ai toujours de la passion, même avec ces femmes dont vous me parlez là.

M. BOURTIBOURG.

Eh bien, n'étaient-ce pas d'honnêtes femmes ?

M. DU MAIL.

Dans les commencemens.

M. BOURTIBOURG.

Et après ?

M. DU MAIL.

Elles étaient avec moi, comme avec leurs maris.

M. BOURTIBOURG.

Il faut excuser l'habitude.

M. DU MAIL.

Oui, comme vous dites ; c'est une seconde nature.

M. BOURTIBOURG.

Et après, comment avez-vous donc fait ?

M. DU MAIL.

J'avais imaginé de prendre une gouvernante.

M. BOURTIBOURG.

Ah ! comme un chanoine. Cela est fort commode.

M. DU MAIL.

Oui ; mais elle buvait mon vin avec tous les domestiques ses amis, et elle en avait beaucoup. Je l'ai chassée.

M. BOURTIBOURG.

Il y a long-temps de cela ?

M. DU MAIL.

Non ; c'est d'avant-hier.

M. BOURTIBOURG.

Comment ferez-vous donc à présent ?

M. DU MAIL.

Ma foi, je n'en sais trop rien. (*Il se lève.*) Je m'en vais y rêver.

M. BOURTIBOURG.

Ou cela ?

M. DU MAIL.

Au Champs-Élysées. Voulez-vous y venir ?

M. BOURTIBOURG.

Je ne puis pas ; j'attends ici quelqu'un que voilà.

M. DU MAIL.

Ah ! monsieur Du Sentier ? je vous laisse avec lui. A demain.

SCÈNE II.

M. DU SENTIER, M. BOURTIBOURG.

M. DU SENTIER.

Qui est-ce qui vous quitte là ?

M. BOURTIBOURG.

C'est monsieur Du Mail.

M. DU SENTIER.

Ah! je le connais, il est amoureux de toutes les femmes de son quartier.

M. BOURTIBOURG.

Il m'a dit qu'il n'avait plus de passions.

M. DU SENTIER.

Bon ! il aime toujours les femmes.

M. BOURTIBOURG.

Est-ce que vous ne les aimez plus, vous ?

M. DU SENTIER.

Non ; car elles m'ont ruiné.

M. BOURTIBOURG.

Et vous vous êtes corrigé de ce goût-là ?

M. DU SENTIER.

Je n'aime plus qu'à les voir de loin.

M. BOURTIBOURG.

Et c'est pour cela que vous allez tous les jours au spectacle ?

M. DU SENTIER.

A peu près.

M. BOURTIBOURG.

Vous en avez eu de toutes les espèces, à ce qu'on m'a dit.

M. DU SENTIER.

C'est ce qui fait que je les connais bien.

M. BOURTIBOURG.

Est-ce que vous avez eu des marchandes ?

M. DU SENTIER.

Ah ! je vous en réponds ! et de très-jolies !

M. BOURTIBOURG.

Et comment faisiez-vous pour faire connaissance avec elles ?

M. DU SENTIER.

Je commençais d'abord par passer souvent devant leur porte, et je les saluais une douzaine de fois par jour pour les préparer.

M. BOURTIBOURG.

Et elles vous rendaient votre révérence ?

M. DU SENTIER.

Toujours ; d'abord sérieusement, ensuite elles riaient.

M. BOURTIBOURG.

C'était bon signe ?

M. DU SENTIER.

Sûrement.

M. BOURTIBOURG.

Vous alliez acheter de leurs marchandises ?

M. DU SENTIER.

Pas toujours. Je commençais quelquefois par aller allumer ma bougie chez elles, surtout quand il faisait du vent, parce qu'il l'éteignait; cela les faisait rire, et j'entrais en conversation.

M. BOURTIBOURG.

Que pouviez-vous leur dire?

M. DU SENTIER.

Qu'elles étaient fort jolies, que depuis long-temps elles me tournaient la tête; elles faisaient semblant de n'en rien croire; mais elles se redressaient avec un air de contentement qui décelait le plaisir que je leur faisais. Je leur donnais des chansons nouvelles, et quelquefois je leur disais que je les avais faites pour elles.

M. BOURTIBOURG.

Et elles le croyaient.

M. DU SENTIER.

Sans doute, puisqu'elles le disaient à leurs camarades et à leurs amies. Je leur donnais des billets de spectacle; j'y allais avec elles; je les reconduisais, et l'on me priait à souper.

M. BOURTIBOURG.

A merveille.

M. DU SENTIER.

Mais je n'y soupais guère que lorsqu'il n'y avait que le mari, parce qu'il s'endormait dès que le souper était fini, et nous l'envoyions coucher.

M. BOURTIBOURG.

Cela était fort commode. Enfin, tout cela allait le mieux du monde.

M. DU SENTIER.

Je le comprenais à peine, lorsqu'il m'arriva une aventure.... que je vous conterai une autre fois.

M. BOURTIBOURG.

Allons, comme vous voudrez.

M. DU SENTIER.

Comment donc êtes-vous de si bonne heure dans notre quartier?

M. BOURTIBOURG.

C'est que j'ai affaire à M. de Cléry.

M. DU SENTIER.

Il est mon voisin.

M. BOURTIBOURG.

Je ne l'ai pas trouvé chez lui, et j'ai imaginé que je pourrais le voir ici.

M. DU SENTIER.

Il y vient tous les jours.

M. BOURTIBOURG.

Ah! le voilà!

M. DU SENTIER.

Eh bien, je vous laisse.

M. BOURTIBOURG.

J'irai vous voir demain.

M. DU SENTIER.

Venez manger la soupe avec nous.

M. BOURTIBOURG.

Cela se pourra bien.

SCÈNE III.

M. DE CLÉRY, M. BOURTIBOURG.

M. DE CLÉRY.

Ah! vous voilà! c'est justement vous que je cherchais.

M. BOURTIBOURG.

Monsieur, on a dû vous dire.....

M. DE CLÉRY.

Que vous étiez venu chez moi. Eh bien! la maison en question?

M. BOURTIBOURG.

Je ne crois pas qu'elle vous convienne.

M. DE CLÉRY.

Si Montorgueil vous entendait, il serait bien content, car il ne veut pas que j'aie de maison de campagne.

M. BOURTIBOURG.

Pourquoi donc cela?

M. DE CLÉRY.

Il n'en sait rien; au moins je le parierais.

M. BOURTIBOURG.

Y a-t-il là de quoi vous arrêter?

M. DE CLÉRY.

Oui, parce que je voudrais bien le corriger de son humeur; mais je ne voudrais pas lui déplaire.

M. BOURTIBOURG.

Vous avez sûrement vos raisons?

M. DE CLÉRY.

Mes raisons sont que je ne connais pas de plus honnête homme, et que je l'aime beaucoup. Cependant, si vous trouviez quelque chose qui pût me convenir.....

M. BOURTIBOURG.

Vous le prendriez?

M. DE CLÉRY.

Pourvu que Montorgueil ne pût pas s'en douter.

M. BOURTIBOURG.

Eh bien, laissez-moi faire; il n'en saura rien que lorsque le marché sera conclu.

M. DE CLÉRY.

C'est là ce que je veux.

M. BOURTIBOURG.

Je le vois venir, laissez-moi faire.

SCÈNE IV.

M. DE MONTORGUEIL, M. DE CLÉRY.

M. DE MONTORGUEIL.

Ah! je vous cherchais, monsieur de Cléry, je viens de chez vous.

M. DE CLÉRY.

Si j'avais su que vous dussiez y venir, je vous y aurais attendu.

M. DE MONTORGUEIL.

Oui, pour me gêner si je vous avais donné parole.

M. DE CLÉRY.

Je ne vous aurais attendu que jusqu'à une certaine heure.

M. DE MONTORGUEIL.

Tout cela est inutile.

M. DE CLÉRY.

Vous me paraissez avoir de l'humeur aujourd'hui.

M. DE MONTORGUEIL.

Vous trouvez toujours que j'ai tort.

M. DE CLÉRY.

Je suis fâché de vous voir quelquefois....

M. DE MONTORGUEIL.

Quelquefois? c'est toujours.

M. DE CLÉRY.

De quoi croyez-vous avoir à vous plaindre aujourd'hui?

M. DE MONTORGUEIL.

Je me plains de tout.

M. DE CLÉRY.

Tout ! c'est beaucoup dire !

M. DE MONTORGUEIL.

Vous trouvez peut-être qu'il n'y a pas de fous dans le monde.

M. DE CLÉRY.

Je vous demande pardon : on ne voit que cela.

M. DE MONTORGUEIL.

Et voilà ce que je ne voudrais pas voir.

M. DE CLÉRY.

Que voudriez-vous donc qu'on en fît ?

M. DE MONTORGUEIL.

Je voudrais.... qu'on les renfermât.

M. DE CLÉRY.

Ils sont aussi renfermés.

M. DE MONTORGUEIL.

Quand ?

M. DE CLÉRY.

La nuit, quand tout le monde est couché.

M. DE MONTORGUEIL.

Ah ! c'est-à-dire que vous trouvez tout le monde fou.

M. DE CLÉRY.

Ma foi, oui.

M. DE MONTORGUEIL.

Et vous n'en exceptez personne ?

M. DE CLÉRY.

Non.

M. DE MONTORGUEIL.

Quoi ! vous me trouvez fou ?

M. DE CLÉRY.

Comme moi.

M. DE MONTORGUEIL.

Voulez-vous me fâcher ?

M. DE CLÉRY.

Vous en êtes le maître.

M. DE MONTORGUEIL.

Comment! Qu'est-ce à dire ?

M. DE CLÉRY.

Que si vous vous fâchez, vous serez encore plus fou que vous ne l'êtes ?

M. DE MONTORGUEIL.

Et vous me trouvez réellement fou ?

M. DE CLÉRY.

Chacun n'a-t-il pas sa folie ?

M. DE MONTORGUEIL.

Et, quelle est donc la mienne, je vous prie ?

M. DE CLÉRY.

Celle de tout blâmer.

M. DE MONTORGUEIL.

Vous êtes bien heureux, vous, si tout vous paraît bien.

M. DE CLÉRY.

Mais, examinons quel mal nous font les autres ?

M. DE MONTORGUEIL.

Ils me choquent toute la journée.

M. DE CLÉRY.

Vous voyez bien que le mal est en vous.

M. DE MONTORGUEIL.

En moi ?

M. DE CLÉRY.

Oui, votre imagination vous grossit tous les objets, et vous met continuellement dans la presse.

M. DE MONTORGUEIL.

Ah ! vous voulez dire que je m'exagère tout ?

M. DE CLÉRY.

Mais, à peu près.

M. DE MONTORGUEIL.

Il n'y a donc pas de sots à Paris?

M. DE CLÉRY.

Pardonnez-moi.

M. DE MONTORGUEIL.

Pas de fripons?

M. DE CLÉRY.

Il y en a beaucoup.

M. DE MONTORGUEIL.

Eh bien, ôtez-moi ces deux espèces de gens, que restera-t-il?

M. DE CLÉRY.

Des sages.

M. DE MONTORGUEIL.

Et quand je les trouverai, je ne serai sûrement pas dans la presse, et je n'aurai rien à reprocher à mon imagination.

M. DE CLÉRY.

Je ne crois pas qu'elle s'occupe de les chercher.

M. DE MONTORGUEIL.

Pourquoi cela?

M. DE CLÉRY.

Parce qu'il faudrait qu'elle pût les connaître.

M. DE MONTORGUEIL.

Vous croyez que je ne les connaîtrais pas?

M. DE CLÉRY.

Au moins bien difficilement.

M. DE MONTORGUEIL.

Parce que?

M. DE CLÉRY.

Avec de la prévention on ne voit rien au vrai. Il faudrait que quelqu'un vous apprît à les distinguer.

M. DE MONTORGUEIL.

Voilà ce que vous pensez.

M. DE CLÉRY.

Et je crois avoir raison. Par exemple, vous connaissez-vous en peinture ?

M. DE MONTORGUEIL.

Ma foi, non.

M. DE CLÉRY.

En musique ?

M. DE MONTORGUEIL.

Pas le moins du monde.

M. DE CLÉRY.

En poésie ?

M. DE MONTORGUEIL.

Non plus.

M. DE CLÉRY.

En pierres précieuses, en minéraux ?

M. DE MONTORGUEIL.

Que diable voulez-vous que je fasse de toutes ces connaissances-là ?

M. DE CLÉRY.

Ce qu'en font les gens instruits, qui profitent de tout ce qui est bien, et qui ne trouvent jamais le temps de rien blâmer, que ceux tout au plus qui les détournent de leurs occupations et de leurs plaisirs.

M. DE MONTORGUEIL.

Savez-vous que vous m'effrayez ?

M. DE CLÉRY.

Comment donc ! pourquoi cela ?

M. DE MONTORGUEIL.

C'est que j'ai peur que vous ne vous croyiez un de ces sages dont vous venez de me parler.

M. DE CLÉRY.

Je suis bien éloigné de le penser ; je serais dominé par l'amour-propre si je pouvais l'imaginer.

M. DE MONTORGUEIL.

Et vous estimeriez fort peu les autres.

M. DE CLÉRY.

Comme font bien des gens qui croient que leurs jugemens sont les seuls raisonnables.

M. DE MONTORGUEIL.

Je vous entends ; mais, que je sois sage ou fou, je veux marier ma fille.

M. DE CLÉRY.

On vous offre toujours des partis ?

M. DE MONTORGUEIL.

Oui, mais qui ne me conviennent pas.

M. DE CLÉRY.

Parce que vous les jugez peut-être sans les bien connaître. Voilà M. du Ponceau, qui voit beaucoup de monde, et qui pourra vous en indiquer. Je vous laisse avec lui.

SCÈNE V.

M. DE MONTORGUEIL, M. DU PONCEAU.

M. DU PONCEAU.

Cléry vous quitte. Où va-t-il donc ?

M. DE MONTORGUEIL.

Je ne sais pas ; il a de l'humeur aujourd'hui.

M. DU PONCEAU.

Je ne le reconnais pas là.

M. DE MONTORGUEIL.

Je l'ai prié de me chercher un mari pour ma fille ; il m'a dit de m'adresser à vous.

M. DU PONCEAU.

Il ne sait pas, sans doute, que je vous en ai proposé plusieurs. Voudriez-vous de Mauconseil, par exemple ; il me paraît un excellent sujet, très-appliqué à son métier.

M. DE MONTORGUEIL.

Vous croyez qu'il s'occupe des procès qu'il a à rapporter ?

M. DU PONCEAU.

Mais, oui.

M. DE MONTORGUEIL.

Ce n'est pas là son vrai talent.

M. DU PONCEAU.

Quel est-il donc ?

M. DE MONTORGUEIL.

C'est celui du plus parfait sellier. Je l'ai trouvé, l'autre jour, dans son cabinet, calculant toutes les pièces d'une voiture à l'anglaise ; il m'a même proposé de m'en faire faire une délicieuse, et très-bien conditionnée.

M. DU PONCEAU.

Et Saint-Apolline ? Il est extrêmement riche.

M. DE MONTORGUEIL.

Il se croit le plus grand architecte du monde ; il a fait bâtir, sur ses dessins, dix maisons que personne ne peut habiter, parce qu'il y a, à ce qu'il dit, des commodités à l'infini. Il est vrai qu'elles resserrent et étranglent tous les appartemens, et que dans peu il sera ruiné.

M. DU PONCEAU.

Et Saint-Martin ? Il a beaucoup d'esprit.

M. DE MONTORGUEIL.

Et il ne songe point à ses affaires ; il tranche du généreux, tous ses gens le pillent, le volent, et le

font emprunter à l'intérêt qu'ils veulent. Jugez de ce qu'il deviendra avant peu.

M. DU PONCEAU.

Et Xaintonge?

M. DE MONTORGUEIL.

Ah! c'est un ambitieux qui croit posséder les seuls moyens de réussir, et qui a déjà mangé deux fois plus qu'il ne peut obtenir en donnant à ceux dont il se croit le protégé.

M. DU PONCEAU.

Et Grand-Chantier?

M. DE MONTORGUEIL.

Ce sont ses tableaux, ses sculptures, ses livres et ses meubles qui sont bien logés. Pour lui et ses amis, ils ne font que passer de pièce en pièce, et l'on arrive à son carrosse, sans s'être seulement aperçu qu'il y eût une cheminée dans sa maison. Le feu est, dit-il, contraire à ses tableaux.

M. DU PONCEAU.

Et la Ville-l'Évèque?

M. DE MONTORGUEIL.

Il est dans tous les projets, les entreprises et les accaparemens imaginables; il ne peut pas manquer d'être bientôt ruiné.

M. DU PONCEAU.

Je ne croyais pas qu'il fût si difficile de trouver un mari pour sa fille.

M. DE MONTORGUEIL.

Et puis, qui diable voulez-vous qui se charge d'une femme à présent? Voilà, par exemple, la seule chose en quoi je trouve que les hommes peuvent avoir raison.

M. DU PONCEAU.

Oui, les hommes de Paris.

M. DE MONTORGUEIL.

Et quelles sont les filles qui veulent aller en province ? En connaissez-vous ? La mienne est comme les autres.

M. DU PONCEAU.

Il est vrai que la plupart croient ordinairement qu'en quittant Paris, elles ne trouveraient ailleurs, ni connaissances, ni esprit, ni goût.

M. DE MONTORGUEIL.

On dit pourtant qu'à présent la manie de la dépense règne assez dans la province pour y ruiner une infinités de personnes.

M. DU PONCEAU.

Voilà les effets du luxe : on n'y veut pas paraître pauvre, ni même modéré.

M. DE MONTORGUEIL.

Savez-vous ce qu'il faudrait faire pour détruire le luxe ?

M. DU PONCEAU.

Non.

M. DE MONTORGUEIL.

Il faudrait que chacun allât vivre dans ses terres.

M. DU PONCEAU.

On dit cela, mais personne n'y va.

M. DE MONTORGUEIL.

Réfléchissez-y.

M. DU PONCEAU.

On y dépenserait tout de même.

M. DE MONTORGUEIL.

Je n'y laisserais pas venir un marchand de Paris.

M. DU PONCEAU.

Et vous auriez raison; l'argent qu'on y dépenserait resterait dans la province.

M. DE MONTORGUEIL.

Les manufactures tomberaient, me direz-vous; eh! qu'est-ce qui y perdrait? ce seraient ces affamés d'entrepreneurs qui s'engraissent des biens que leur produisent les travaux du pauvre, des sots et des insolens, qui s'enorgueillissent d'une fortune qu'ils doivent toujours au génie des malheureux qu'ils méprisent.

M. DU PONCEAU.

Ah! ne parlons pas de cela.

M. DE MONTORGUEIL.

Non; car j'entrerais dans une véritable colère.

M. DU PONCEAU.

Ah! voilà une jolie petite fille avec sa bonne.

M. DE MONTORGUEIL.

Elles vont s'asseoir à côté de vous; je parie que vous allez leur parler.

M. DU PONCEAU.

Pourquoi pas?

M. DE MONTORGUEIL.

Je veux voir ce que vous leur direz.

SCÈNE VI.

M. DE MONTORGUEIL, M. DU PONCEAU, ZOÉ DU CROISSANT, LA BONNE JUSSIENNE.

LA BONNE.

Mademoiselle, ou allez-vous donc?

ZOÉ.

Ma bonne, allez-vous vous asseoir là?

LA BONNE.

Oui, mademoiselle: est-ce que vous n'avez pas en-

tendu que nous attendrions ici votre cousine, pour aller avec elle aux Tuileries?

ZOÉ.

Ah! cela est vrai, ma bonne, je l'avais oublié.

LA BONNE.

Voilà comme vous n'avez jamais d'attention à rien.

ZOÉ.

Ma bonne, je voudrais bien aller voir les images qui sont auprès du bassin.

LA BONNE.

Je vous ai déjà dit, mademoiselle, que cela s'appelle des estampes.

ZOÉ.

Eh bien, je voudrais voir les estampes?

LA BONNE.

Une autr efois.

ZOÉ.

Oui, et puis vous direz peut-être encore que non.

LA BONNE.

Peut-être bien; c'est selon.

ZOÉ.

Je vais regarder les estampes du petit livre de fables qu'on m'a donné.

LA BONNE.

A la bonne heure, vous ferez bien.

M. DU PONCEAU.

Elle me paraît fort jolie, mademoiselle, cette petite demoiselle-là.

LA BONNE.

Vous ne diriez pas cela, monsieur, si vous la voyiez ce soir quand elle reviendra des Tuileries, où elle se sera toute décoiffée.

M. DU PONCEAU.

Elle me paraît fort vive.

LA BONNE.

C'est un vrai lutin, je ne peux pas la tenir un seul moment.

M. DU PONCEAU.

Quel âge a-t-elle donc?

LA BONNE.

Cinq ans et demi.

M. DU PONCEAU.

Elle est fort grande pour son âge.

LA BONNE.

Et elle grandit chaque jour : tous les six mois, il faut renouveler tous ses habits, rien ne peut plus lui servir.

M. DU PONCEAU.

Ses parens sont sans doute fort riches?

LA BONNE.

Mais, oui, monsieur; la maison est assez bonne.

M. DU PONCEAU.

Et comment se nomme son père?

LA BONNE.

Monsieur Du Croissant; monsieur le connaît sûrement?

M. DU PONCEAU.

Je vous en réponds; et madame Du Croissant est-elle toujours jolie?

LA BONNE.

Elle le croit, au moins, et elle fait tout comme.

M. DU PONCEAU.

Elle voit beaucoup de monde?

LA BONNE.

Cela ne finit pas, et toujours de nouveaux visages.

M. DU PONCEAU.

En femmes ?

LA BONNE.

En femmes, en hommes. Elle mène des wiskis, à présent.

M. DU PONCEAU.

Elle se cassera le cou.

LA BONNE.

Elle est déjà tombée deux fois, elle s'est fait mal, et elle est même menacée d'un cancer de sa dernière chute.

M. DU PONCEAU.

Eh bien, cela ne l'arrête pas ?

LA BONNE.

Bon ! rien ne l'arrête, il faut qu'elle fasse toujours tout ce qu'elle veut.

ZOÉ.

Ma bonne, ma bonne, voilà ma cousine.

LA BONNE.

Où cela ?

ZOÉ.

Auprès du bassin.

LA BONNE.

Messieurs, je suis bien votre servante. Allons, mademoiselle, faites-donc la révérence à ces messieurs.

M. DU PONCEAU.

Adieu, mademoiselle.

SCÈNE VII.

M. DE MONTORGUEIL, M. DU PONCEAU.

M DU PONCEAU.

Vous ne connaissez peut-être pas madame Ducroissant ?

M. DE MONTORGUEIL.

Que dites-vous là ?

M. DU PONCEAU.

Comment ?

M. DE MONTORGUEIL.

J'ai été un des premiers hommes qu'elle a connus après son mariage.

M. DU PONCEAU.

Nous ne vous avons donc rien appris ? Nous serons plus heureux une autre fois.

M. DE MONTORGUEIL.

Restez-vous là ?

M. DU PONCEAU.

Oui, j'attends mon neveu.

M. DE MONTORGUEIL.

Moi, tout bien réfléchi, je vais aller à l'Opéra. N'est-il pas dans l'infanterie, votre neveu ?

M. DU PONCEAU.

Oui, il est assez près d'être capitaine.

M. DE MONTORGUEIL.

Ce n'est pas un métier où l'on fasse une grande fortune.

M. DU PONCEAU.

Il est vrai ; mais avec une centaine de pistoles par an, je m'en suis débarrassé.

M. DE MONTORGUEIL.

Et vous le laissez venir à Paris ?

M. DU PONCEAU.

Il ne fait qu'y passer.

M. DE MONTORGUEIL.

Ah ! bon comme cela.

M. DU PONCEAU.

Je vous rejoindrai à l'Opéra.

M. DE MONTORGUEIL.

Je veux voir s'il y aura des nouvelles.

M. DU PONCEAU.

On nous y dira sûrement quelque chose.

M. DE MONTORGUEIL.

Ah, ah ! qu'est-ce que c'est que cela qui vient de ce côté-ci ?

M. DU PONCEAU.

C'est mademoiselle Tiquetonne et mademoiselle du Petit-Lion.

M. DE MONTORGUEIL.

Elles vont sans doute aux Beaujolais.

M. DU PONCEAU.

Non, elles vont s'asseoir ici ; vous devriez rester.

M. DE MONTORGUEIL.

Vous allez causer avec elles ?

M. DU PONCEAU.

Non ; mais je serai bien aise d'entendre leur conversation.

M. DE MONTORGUEIL.

Je crois que cela sera joli !

M. DU PONCEAU.

Ce sera sans doute bête ; mais ce sera tant mieux.

M. DE MONTORGUEIL.

Fi donc !

M. DU PONCEAU.

Pour s'amuser, il ne faut pas être si dédaigneux.

M. DE MONTORGUEIL.

Adieu, adieu.

SCÈNE VIII.

M. DU PONCEAU, Mlle. TIQUETONNE, Mlle. DU PETIT-LION.

Mlle. DU PETIT-LION.

Tiquetonne, irons-nous aux Variétés aujourd'hui ?

Mlle. TIQUETONNE.

Non, il faut aller aux Beaujolais.

Mlle. DU PETIT-LION.

Voilà trois jours de suite que j'y vais.

Mlle. TIQUETONNE.

Eh bien, tu y as toujours trouvé quelqu'un ?

Mlle. DU PETIT-LION.

Oui, mais pas un étranger; et voilà ce que je cherche.

Mlle. TIQUETONNE.

Parce que tu voudrais être entretenue ?

Mlle. DU PETIT-LION.

Oui, je voudrais bien trouver un Anglais.

Mlle. TIQUETONNE.

Ils ne sont pas aisés à attraper à présent; pour moi, je me contenterais bien d'un Hollandais.

Mlle. DU PETIT-LION.

Et moi aussi. Tu espérais d'avoir un jeune homme de Paris.

Mlle. TIQUETONNE.

Ils n'ont pas toujours beaucoup d'argent.

Mlle. DU PETIT-LION.

S'ils n'en ont pas, ils empruntent. N'y a-t-il pas des usuriers?

Mlle. TIQUETONNE.

Oui; mais les parens vont se plaindre à la police.

Mlle. DU PETIT-LION.

Ah ! oui ; voilà ce qu'il y a à craindre. Moi, je m'étais déguisée l'autre jour en bourgeoise pour attraper un père de famille qui va souvent aux secondes loges, aux Beaujolais.

Mlle. TIQUETONNE.

Ah ! je le connais.

Mlle. DU PETIT-LION.

Et nous étions déjà convenus qu'il m'entretiendraït dans un appartement qu'il a dans l'île Saint-Louis ; mais la Champ-Fleuri, qui le connaît, lui a dit qui j'étais ; et, au lieu de m'emmener avec lui, il m'a souhaité le bonsoir, en me disant : « Allez chercher vos dupes ailleurs. »

Mlle. TIQUETONNE.

C'est bien mal fait à la Champ-Fleuri !

Mlle. DU PETIT-LION.

J'ai bien, à présent, le chevalier du Gros-Chenet.

M. DU PONCEAU, *à part.*

Ah ! ah ! mon neveu.

Mlle. DU PETIT-LION.

Il y a deux mois qu'il est à Paris. Il ne me gêne pas, mais il ne me donne rien.

Mlle. TIQUETONNE.

Je parie que tu t'es amourachée de lui ?

Mlle. DU PETIT-LION.

Il est vrai ; mais je croyais qu'il avait du bien.

Mlle. TIQUETONNE.

N'a-t-il pas un oncle fort riche ?

Mlle. DU PETIT-LION.

Oui, il m'a dit qu'il s'appelait M. du Ponceau, et que tout le monde le connaissait.

Mlle. TIQUETONNE.

Eh bien, il faut que l'oncle paie pour lui.

Mlle. DU PETIT-LION.

Il dit toujours qu'il attend qu'il lui donne de l'argent.

M. DU PONCEAU.

Il attendra long-temps.

Mlle. DU PETIT-LION.

Comment, monsieur, est-ce que vous connaissez cet oncle là ?

M. DU PONCEAU.

Je ne l'ai jamais vu.

Mlle. DU PETIT-LION.

Mais vous savez qui il est ?

M. DU PONCEAU.

Oui, je sais qu'il ne sera pas la dupe de son neveu.

Mlle. DU PETIT-LION.

Ne dites pas à cet oncle ce que vous avez entendu dire.

M. DU PONCEAU.

Je vous en réponds.

Mlle. DU PETIT-LION.

Allons, Tiquetonne, veux-tu que nous allions voir aux Variétés s'il y a bien du monde ?

Mlle. TIQUETONNE.

Je ne demande pas mieux.

Mlle. DU PETIT-LION.

Nous reviendrons toujours bien aux Beaujolais.

Mlle. TIQUETONNE.

Monsieur, je suis votre servante.

M. DU PONCEAU.

Mesdemoiselles, je vous souhaite bonne chance.

SCÈNE IX.

M. DU PONCEAU, LE CHEVALIER DU GROS-CHENET.

M. DU PONCEAU.

Ah ! voici mon neveu. Je sais ce que vous cherchez, monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

C'est vous, mon oncle.

M. DU PONCEAU.

Non, non, ce n'est pas moi, c'est mademoiselle du Petit-Lion.

LE CHEVALIER.

Je ne sais ce que vous voulez dire.

M. DU PONCEAU.

Vous me faites croire qu'il n'y a que deux jours que vous êtes à Paris, pendant qu'il y a deux mois que vous y vivez avec une créature que je viens de vous nommer.

LE CHEVALIER.

En vérité.....

M. DU PONCEAU.

Vous imaginez sans doute que je vais vous payer votre pension de mille francs pour la manger en pareille compagnie ; non, monsieur ; demain, vous partirez pour votre régiment.

LE CHEVALIER.

Je ne demande pas mieux, mon oncle ; rien ne peut me retenir ici que vos ordres.

M. DU PONCEAU.

Eh bien, les voici mes ordres. J'envoie, demain matin, à cinq heures, chercher des chevaux de poste, et je veux vous voir partir.

LE CHEVALIER.

Je ferai ce que vous voudrez.

M. DU PONCEAU.

C'est bien comme je l'entends. Dix louis suffiront pour payer votre voyage, et je ferai toucher le reste de votre pension à votre major, s'il me mande que vous êtes arrivé le surlendemain.

LE CHEVALIER.

Il vous le mandera, mon oncle.

M. DU PONCEAU.

Je vous avertis que je ne demande plus de congé pour vous. Je paierai les dettes que vous aurez faites ici sur le fond de votre pension qui en sera diminuée d'autant.

LE CHEVALIER.

Je vous prie, mon oncle....

M. DU PONCEAU.

Voilà le parti que je suis résolu de prendre, et que je tiendrai. Du reste, vous vous arrangerez tout comme il vous plaira. Faites bien vos réflexions. Divertissez-vous bien ce soir. A demain, à cinq heures.

LE CHEVALIER.

Je n'y manquerai pas, vous en pouvez être très-sûr.

M. DU PONCEAU.

Je vous souhaite bien du plaisir.

SCÈNE X.

M. THÉVENOT, LE CHEVALIER DU GROS-CHENET.

M THÉVENOT.

Oh ! te voilà, Chevalier !

LE CHEVALIER.

Oui, et de bien mauvaise humeur.

M. THÉVENOT.

Pourquoi donc cela ?

LE CHEVALIER.

C'est qu'on a dit à mon oncle que je vivais avec la du Petit-Lion, et qu'il m'a fait une scène du diable. Il veut absolument que je parte demain, à cinq heures du matin.

M. THÉVENOT.

Eh bien, tu le lui promettras.

LE CHEVALIER.

Il veut me faire partir demain matin devant lui, et il se charge d'envoyer chercher les chevaux de poste.

M THÉVENOT.

Eh bien, quand tu seras au Bourget tu n'auras qu'à revenir, il te croira bien loin de Paris.

LE CHEVALIER.

Il me retirera ma pension, si le Major ne lui mande pas que je suis arrivé, et il ne me donne que dix louis pour mon voyage.

M. THÉVENOT.

Et as-tu là tes dix louis ?

LE CHEVALIER.

Non vraiment.

M. THÉVENOT

Morbleu, tant pis.

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc ?

. M. THÉVENOT.

C'est qu'avec cela nous aurions pu gagner ce soir beaucoup d'argent dans une maison que je sais, et nous nous serions moqués de l'oncle.

LE CHEVALIER.

Voilà ce que je ne ferai jamais : je suis son héritier.

M. THÉVENOT.

Ah ! cela fait une différence et devient fort embarrassant ! Je suis bien fâché de ne pouvoir pas aller au régiment avec toi ; mais je n'ai pas le sou, et ma mère est à la campagne.

LE CHEVALIER.

Bien loin ?

M. THÉVENOT.

A plus de trente lieues.

LE CHEVALIER.

N'a-t-elle pas un homme d'affaires à Paris ?

M. THÉVENOT.

Ah ! c'est un vilain coquin qui ne m'avancerait pas un denier.

LE CHEVALIER.

Il a donc la confiance de ta mère.

M. THÉVENOT.

Entièrement.

LE CHEVALIER.

Il faut lui écrire à elle pour qu'elle lui donne des ordres.

M. THÉVENOT.

C'est que je me suis déjà servi de bien des moyens pour lui tirer de l'argent ; mais il faut que je lui parle pour la persuader ; en écrivant, je n'obtiendrais rien.

LE CHEVALIER.

Tu attendras donc son retour ?

M. THÉVENOT.

Il le faudra bien. Viens souper avec nous.

LE CHEVALIER.

Mais....

M. THEVENOT.

Ton oncle n'en saura rien, et ce n'est pas la peine de se coucher pour partir à cinq heures.

LE CHEVALIER.

Oui, tu as raison.

M. THÉVENOT.

Nous rirons.

LE CHEVALIER.

Allons, à ce soir donc, mais....

M. THÉVENOT.

Ah ! voilà le vieux chevalier Joquelet; il me vient une idée pour avoir de l'argent, laisse-moi avec lui, je te dirai ce soir ce que j'aurai fait.

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER JOQUELET, M. THÉVENOT.

M. THÉVENOT.

Bonsoir, monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Ah ! ah ! qui me parle là ?

M. THÉVENOT.

C'est moi.

LE CHEVALIER.

Je crois que je ne me trompe pas; c'est vous, mon cher Thevenot?

M. THÉVENOT.

Oui, sûrement.

LE CHEVALIER.

Je vous ai vu bien petit; vous voilà homme à présent. Êtes-vous en pied ?

M. THÉVENOT.

Depuis trois mois.

LE CHEVALIER.

Allons, vous parviendrez. Il faut entrer dans l'état-major ; voilà ce que j'ai fait ; et l'on fait son chemin comme cela.

M. THÉVENOT.

J'en ai bien envie. Ne voulez-vous pas vous asseoir ?

LE CHEVALIER

Mais, oui, car ma jambe me fait un peu de mal aujourd'hui.

M. THÉVENOT.

Cela vient sans doute de vos blessures ?

LE CHEVALIER.

Oui, vous dites fort bien, de mes blessures : car j'en ai reçu onze.

M. THÉVENOT.

Le même jour ?

LE CHEVALIER.

Non, en différens temps, en attaquant des postes, à des retraites, à des siéges, à des batailles ; vous n'avez encore rien vu de tout cela, vous ?

M. THÉVENOT.

Non vraiment ; je ne sais que ce que je vous en ai entendu dire.

LE CHEVALIER.

Et vous vousen ressouviendrez ?

M. THÉVENOT.

Ah ! je vous en réponds.

LE CHEVALIER.

Je vous ai parlé d'Égra ?

M. THÉVENOT.

Oui, d'Égra.

LE CHEVALIER.

De Bramazoff ?

M. THÉVENOT.

Sûrement.

LE CHEVALIER.

De Stiegna?

M. THÉVENOT.

Souvent.

LE CHEVALIER.

De la retraite de Prague?

M. THÉVENOT.

Où tant de gens furent gelés.

LE CHEVALIER.

Oui, c'est cela.

M. THÉVENOT.

Et puis d'Ettingen.

LE CHEVALIER.

Fort bien!

M. THÉVENOT.

De Fontenoy.

LE CHEVALIER.

A merveille.

M. THÉVENOT.

De Raucoux.

LE CHEVALIER.

Diable!

M. THÉVENOT.

De, de....

LE CHEVALIER.

De....., attendez, je sais ce que vous voulez dire : De.... de....

M. THÉVENOT.

En Flandre....

LE CHEVALIER.

Lawfelt.

M. THÉVENOT.

Oui, c'est cela.

LE CHEVALIER.

Ah! j'ai été encore dans bien d'autres affaires que je vous dirai.

M. THÉVENOT.

Moi, j'aimerais fort à marcher à l'ennemi avec des soldats dont je serais sûr.

LE CHEVALIER.

Ah ! le soldat français va toujours bien, quand il est bien mené, s'entend.

M. THÉVENOT.

Je voudrais avoir toute une compagnie composée de soldats de mes terres.

LE CHEVALIER.

Oh ! toute une compagnie ! cela ne serait pas possible.

M. THÉVENOT.

Mais, au moins, en avoir le plus que je pourrais.

LE CHEVALIER.

Cela serait agréable à mener à la guerre.

M. THÉVENOT.

Cette idée-là me cause aujourd'hui un vrai chagrin.

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc cela ?

M. THÉVENOT.

Parce qu'il m'est venu ce matin six beaux hommes de chez moi, pour s'engager.....

LE CHEVALIER.

Ce matin ?

M. THÉVENOT.

Oui, vraiment.

LE CHEVALIER.

Eh bien, il fallait les prendre.

M. THÉVENOT.

Je n'avais pas d'argent; si j'avais eu seulement vingt-cinq louis....

LE CHEVALIER.

Eh, mon ami, courez après, je vais vous les prêter.

M. THÉVENOT.

Si ma mère avait été ici, je n'aurais pas été embarrassé.

LE CHEVALIER.

Où est-elle donc allée, la baronne Thévenot?

M. THÉVENOT.

Chez une de ses amies, fort loin d'ici.

LE CHEVALIER.

Tenez, prenez cette bourse-là, sans perdre de temps.

M. THÉVENOT.

Il est impossible.

LE CHEVALIER.

Allez, allez donc.

M. THÉVENOT.

Vous direz à ma mère, en ce cas-là....

LE CHEVALIER.

Oui, oui, ne vous embarrassez pas, et allez-vous-en.

M. THÉVENOT.

Vous ne sauriez imaginer le plaisir que vous venez de me faire.

LE CHEVALIER.

Point de remercîmens; partez promptement et tâchez de ravoir vos hommes.

SCÈNE XII.

LE MARQUIS DE VARENNES, LE CHEVALIER JOQUELET.

LE MARQUIS.

Eh! voilà le chevalier Joquelet!

LE CHEVALIER.

Ah! c'est vous, mon général?

LE MARQUIS.

Oui vraiment. Vous allez sûrement me dire des nouvelles.

LE CHEVALIER.

Ma foi non, je ne sais rien du tout.

LE MARQUIS.

N'est-ce pas Thévenot qui vous quitte là ?

LE CHEVALIER.

C'est lui-même ; c'est un très-joli sujet.

LE MARQUIS.

Dites plutôt que c'est le plus grand libertin qu'il y ait au monde.

LE CHEVALIER.

Cela n'est pas possible !

LE MARQUIS.

Je le connais bien ; il est dans le régiment que j'avais avant d'être fait maréchal de camp.

LE CHEVALIER.

Il aime fort son métier.

LE MARQUIS.

Il aime encore plus les filles, et puis il est joueur, et il doit à tout le monde.

LE CHEVALIER.

Que me dites-vous là ?

LE MARQUIS.

Vous êtes bien heureux s'il ne vous a pas emprunté de l'argent.

LE CHEVALIER.

Voilà précisément ce qu'il vient de faire.

LE MARQUIS.

Vous lui avez prêté ?

LE CHEVALIER.

Vingt-cinq louis.

LE MARQUIS.

Vous êtes bien dupe !

LE CHEVALIER.

Il m'a dit qu'il était sans le sou.

LE MARQUIS.

Je le crois bien.

LE CHEVALIER.

Et qu'il ferait une recrue de six beaux hommes s'il avait cet argent-là.

LE MARQUIS.

Il aura plutôt six filles. Comment vous laissez-vous attraper comme cela, vous, Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Sa mère me rendra mon argent.

LE MARQUIS.

La baronne Thévenot ?

LE CHEVALIER.

Oui, est-ce que vous la connaissez ?

LE MARQUIS.

Si je la connais ! Son fils chasse bien de race.

LE CHEVALIER.

Comment donc ?

LE MARQUIS.

Elle est veuve, comme vous savez.

LE CHEVALIER.

C'était une femme bien respectable du vivant de son mari.

LE MARQUIS.

En ce cas, elle est bien changée.

LE CHEVALIER.

Elle n'est plus jolie ?

LE MARQUIS.

Il n'est pas question de sa beauté.

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous donc dire!

LE MARQUIS.

Qu'elle vit à présent avec un officier de dragons, qui lui mange tout ce qu'elle a, et qui lui fait croire qu'il l'épousera.

LE CHEVALIER.

Je ne l'aurais jamais crue capable de cela!

LE MARQUIS.

Vous plaisantez, Chevalier?

LE CHEVALIER.

Non, en honneur. J'ai connu son mari; il l'avait épousée par amour.

LE MARQUIS.

Je le sais bien. Ne s'était-elle pas fait enlever?

LE CHEVALIER.

Je crois que oui.

LE MARQUIS.

Eh bien, voilà ce que c'est.

LE CHEVALIER.

Mais, elle doit avoir cinquante ans.

LE MARQUIS.

Cela ne fait rien; l'amour est de tout âge, comme vous savez, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Ma foi, monsieur le Marquis, vous m'apprenez là des choses....

LE MARQUIS.

Qui ne vous rendront pas vos vingt-cinq louis.

LE CHEVALIER.

Non, je vois trop qu'ils sont perdus.

LE MARQUIS.

Ah! voilà le comte de Vaugirard, il faut que je lui parle.

LE CHEVALIER.

En ce cas, je vous laisse, monsieur le Marquis.

LE MARQUIS

Chevalier, vous nous abandonnez depuis quelque temps; venez donc dîner avec nous.

LE CHEVALIER.

J'aurai sûrement cet honneur-là un de ces jours.

SCÈNE XIII.

LE COMTE DE VAUGIRARD, LE MARQUIS DE VARENNES.

LE COMTE.

Ah! te voilà, Marquis! Pourquoi n'es-tu donc pas à l'Opéra aujourd'hui?

LE MARQUIS.

C'est que je viens attendre ici quelqu'un.

LE COMTE.

La présidente de Nazareth?

LE MARQUIS.

Non, nous sommes brouillés.

LE COMTE.

Il fallait donc me dire cela.

LE MARQUIS.

Pourquoi?

LE COMTE.

Tu sais bien que j'en ai eu envie.

LE MARQUIS.

Je te croyais engagé ailleurs.

LE COMTE.

Avec qui ?

LE MARQUIS.

La comtesse de La Perle.

LE COMTE.

Quelle idée !

LE MARQUIS.

Pourquoi pas ?

LE COMTE.

Ce n'a été que l'affaire de quinze jours. Et a-t-elle quelqu'un à présent, la Présidente ?

LE MARQUIS.

Je n'en sais rien, mais je me suis aperçu qu'elle me faisait des cachotteries ; et, comme je n'aime pas les explications, j'ai fini par ne la plus revoir, sans lui faire aucunes plaintes.

LE COMTE.

C'est le meilleur parti, et les femmes ne doivent pas le trouver mauvais.

LE MARQUIS.

Oui : cela les met à leur aise, pour changer.

LE COMTE.

Je voudrais savoir qui elle peut avoir à présent ?

LE MARQUIS.

Ce pourrait bien être un grand jeune homme assez blond.

LE COMTE.

Ah ! que j'ai vu avec elle depuis peu de temps.

LE MARQUIS.

Oui, assez souvent.

LE COMTE.

Qui est toujours chez les marchands de chevaux ?

LE MARQUIS

C'est cela ; il y passe sa vie, et il ne parle pas d'au-

tre chose. Je crois l'avoir vu autrefois dans la gendarmerie.

LE COMTE.

Bon! il est maître des requêtes.

LE MARQUIS.

Ah! oui, je confondais; je sais à présent qui c'est; il se nomme Beautreillis.

LE COMTE.

Oui, le voilà. Il me semble que tu avais envie de la comtesse Boucherat?

LE MARQUIS.

Oh! je ne m'en soucie plus. Toutes ces honnêtes femmes-là m'ennuient.

LE COMTE.

Ma foi, je pense assez comme toi.

LE MARQUIS.

Quand elles ont des gens de la cour, dans les commencemens elles en paraissent flattées.

LE COMTE.

Oui, elles vous affichent vis-à-vis de toutes leurs connaissances.

LE MARQUIS.

L'envie fait qu'on les ridiculise davantage, et l'on finit par partager leurs ridicules.

LE COMTE.

Car il faut se montrer partout avec elles.

LE MARQUIS.

Quelquefois jusques chez leurs marchandes de modes.

LE COMTE.

Et toujours dans leurs loges.

LE MARQUIS.

Pour n'y pas entendre le spectacle.

LE COMTE.

Oui, mais on y entend parler chapeaux, bonnets, rubans, plumes....

LE MARQUIS.

Et le rouge donc ? Toutes les nouvelles des marchandes qui ont toujours le plus beau.

LE COMTE.

Et les complaisances qu'il faut avoir pour les maris.

LE MARQUIS.

Qui contrarient sans cesse.

LE COMTE.

Qui sont gourmands.

LE MARQUIS.

Vaporeux.

LE COMTE.

Et avares de leurs chevaux.

LE MARQUIS.

Et de leur argent.

LE COMTE.

Oui, qui n'aiment qu'eux.

LE MARQUIS.

Tout cela n'est bon qu'à persiffler.

LE COMTE.

C'est en honneur vrai.

LE MARQUIS.

Sans compter les complaisances, les exigeances même. Cela ne va point à des hommes qui ne sont plus des enfans.

LE COMTE.

C'est ce que j'ai pensé.

LE MARQUIS.

Réellement ?

LE COMTE.

Oui, et je viens de prendre la baronne des Victoires.

LE MARQUIS.

Émilie ?

LE COMTE.

Elle-même.

LE MARQUIS.

Qui a dansé à la Comédie italienne.

LE COMTE.

Étant enfant.

LE MARQUIS.

N'a-t-elle pas une mère ?

LE COMTE.

Non ; elle a renvoyé tout cela en se faisant Baronne.

LE MARQUIS.

Connais-tu la comtesse de Beaurepaire ?

LE COMTE.

Oui, c'est la plus grande amie de la Baronne ; elle est charmante.

LE MARQUIS.

On m'a dit qu'elle avait été chez Nicolet.

LE COMTE.

Cela se peut bien. Elle a un assez joli ton !

LE MARQUIS.

C'est qu'on me la propose. Qui a-t-elle à présent ?

LE COMTE.

Quelque Russe, je crois.

LE MARQUIS.

Je n'aime pas trop cela.

LE COMTE.

Je n'en suis pas bien sûr ; viens souper avec nous, tu la verras.

LE MARQUIS.

J'en ai assez d'envie ; mais c'est que j'ai promis au chevalier de Verneuil d'aller souper avec lui chez la marquise de Grenelle.

LE COMTE.

Que veux-tu aller faire là ?

LE MARQUIS.

Je voudrais avoir une inspection.

LE COMTE.

Ah! j'entends, par le moyen de la Marquise ! tu as raison. Il ne faut pas manquer d'y aller.

LE MARQUIS.

La seule chose que je crains, c'est que le Chevalier ne veuille pas se charger de ma reconnaissance.

LE COMTE.

Ah ! oui ; et que tu ne te trouves lié avec la Marquise de manière à ne pouvoir pas reculer.

LE MARQUIS.

Oui, parce que je suis convaincu qu'il ne sait comment se détacher d'elle, et qu'il a d'autres desseins.

LE COMTE.

Écoute donc, c'est une femme à sentiment, la Marquise.

LE MARQUIS.

On me l'a dit.

LE COMTE.

Eh bien, tu afficheras le plus grand respect pour elle, tu vanteras sa constance et sa fidélité pour le Marquis ; cette espèce de vénération embarrasse toujours une femme, et pour prouver l'intérêt qu'elle prendra à toi, et combien elle est contente de la bonne opinion que tu as de son mérite, elle te servira avec ardeur. L'inspection obtenue, tu lui feras dire par quelqu'un, que tu as pris la comtesse de Beaurepaire.

LE MARQUIS.

A merveille ! son sentiment sera indigné de cette préférence.

LE COMTE.

Elle te plaindra de ton aveuglement, et tu resteras son ami.

LE MARQUIS.

Tout cela est délicieusement imaginé.

LE COMTE.

Voilà le meilleur conseil que je te puisse donner.

LE MARQUIS.

Et je te réponds bien que je le suivrai, puisque par ce moyen, je puis mener de front mes affaires et mon plaisir.

LE COMTE.

Ah ! voilà le président de Nazareth, je m'enfuis.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc ?

LE COMTE.

C'est qu'il va nous ennuyer.

LE MARQUIS.

Je voudrais le connaître.

LE COMTE.

Il ne faudra pas beaucoup de temps pour cela.

LE MARQUIS.

Allons, reste un moment, nous le ferons causer.

LE COMTE.

Cela ne sera pas difficile. Il aime assez à parler.

SCÈNE XIV.

LE MARQUIS DE VARENNES, LE COMTE DE VAUGIRARD, LE PRÉSIDENT DE NAZARETH.

LE MARQUIS.

Ah ! bonsoir, Président. Vous ne me voyez pas ; car vous avez, je crois, la vue basse.

LE PRÉSIDENT.

Non ; pas trop le soir.

LE MARQUIS.

Tenez, voilà le comte de Vaugirard, qui a le plus grand désir de faire connaissance avec vous.

LE PRÉSIDENT.

Il me fait bien de l'honneur.

LE COMTE.

Votre réputation vous devance toujours, monsieur le Président.

LE PRÉSIDENT.

Je serais fort aise que vous eussiez bonne opinion de moi, monsieur le Comte. Ce n'est pas sans peine et sans soins que nous réussissons dans le monde, nous autres.

LE COMTE.

Vous n'y plaignez pas vos veilles toujours, voilà ce que je sais très-bien.

LE PRÉSIDENT.

Vous me paraissez fort instruit, Monsieur; mais voilà quel est mon principe : tout ce qu'on fait, il faut le faire de son mieux.

LE COMTE.

Et voilà, comme à force d'application, vous avez réussi ; c'est un de mes voisins dont vous êtes le rapporteur, qui me l'a dit.

LE MARQUIS.

A quoi réussit-il donc si bien ?

LE COMTE.

A donner du cor et supérieurement !

LE MARQUIS.

Bon ! je croyais....

LE COMTE.

Je te réponds que c'est le premier talent !....

LE PRÉSIDENT.

Oh ! le premier, non.

LE COMTE

As-tu entendu ses points d'orgue ? C'est la chose du monde la plus surprenante, et la plus admirable à entendre ; on y passerait la nuit.

LE PRÉSIDENT.

Ce goût-là m'est venu à la chasse.

LE COMTE.

Vous chassez donc la grande bête ?

LE PRÉSIDENT.

Le plus que je peux ; c'est-à-dire, que je suis la chasse quand elle vient de mon côté ; ma terre n'est pas loin de Chantilly.

LE COMTE.

Et vous avez des chevaux pour cela ?

LE PRÉSIDENT.

C'est à quoi je me suis toujours appliqué ; je les dresse moi-même.

LE MARQUIS.

Oh ! cela, je l'ai vu ; dans un clin d'œil, il a quitté sa robe, et le voilà à cheval.

LE PRÉSIDENT.

C'est ce que vous ne voyez pas trop à présent, Mar-

quis : depuis quelque temps, vous nous avez furieusement abandonnés.

LE COMTE.

Je vous dirais bien la cause, moi, monsieur le Président, et je crois que vous en ririez.

LE PRÉSIDENT.

Qu'est-ce que c'est donc ?

LE COMTE.

Il a craint que vous ne fussiez jaloux de lui.

LE PRÉSIDENT.

Voilà une bonne plaisanterie, et à moi, surtout, qui n'ai jamais gêné ma femme.

LE COMTE.

C'est ce que je lui ai dit.

LE MARQUIS.

Allons, je m'en vais.

LE COMTE.

Voyez-vous? Cela l'embarrasse réellement.

LE PRÉSIDENT.

Monsieur le Marquis, venez souper aujourd'hui avec nous, avec monsieur le comte de Vaugirard.

LE MARQUIS.

Je ne le puis pas, en honneur.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien, je croirai ce que monsieur le Comte vient de dire. Ah ! voilà l'abbé des Sept-Voies.

LE COMTE.

En ce cas-là, nous allons vous laisser avec lui.

LE PRÉSIDENT.

Messieurs, je vous souhaite bien le bonsoir.

SCÈNE XV.

LE PRÉSIDENT DE NAZARETH, M. L'ABBÉ DES SEPT-VOIES.

LE PRÉSIDENT.

D'où venez-vous comme cela, l'abbé des Sept-Voies?

L'ABBÉ.

De chez la baronne des Victoires; la connaissez-vous?

LE PRÉSIDENT.

Non, vraiment.

L'ABBÉ.

Vous y perdez; c'est une femme fort aimable!

LE PRÉSIDENT.

Je n'en ai jamais entendu parler.

L'ABBÉ.

Son mari servait dans la marine, il est mort.

LE PRÉSIDENT.

Quand cela?

L'ABBÉ.

Je n'en sais rien.

LE PRÉSIDENT.

Je chercherai ce nom-là dans l'almanach militaire.

L'ABBÉ.

Elle a un cousin évêque.

LE PRÉSIDENT.

Évêque?

L'ABBÉ.

Oui, il la voit beaucoup; il m'a même promis un bénéfice, parce qu'elle s'intéresse fort à moi.

LE PRÉSIDENT.

C'est une bonne protection que vous avez là.

L'ABBÉ.

Et, tenez, M. le marquis de Varennes la connaît, il passe sa vie chez elle.

LE PRÉSIDENT.

Voilà donc pourquoi nous ne le voyons plus.

L'ABBÉ.

On a même cru qu'il l'épouserait.

LE PRÉSIDENT.

Le Marquis ! il est marié.

L'ABBÉ.

Elle ne le savait pas sans doute.

LE PRÉSIDENT.

Comment donc pourrait-elle l'ignorer ? Le Marquis est un homme de la cour, et très-connu. Quelles sont donc les femmes qu'elle voit ? Des bourgeoises, sûrement.

L'ABBÉ.

Point du tout. Elle voit beaucoup la comtese de Beaurepaire, par exemple.

LE PRÉSIDENT.

La comtesse de Beaurepaire ? C'est une fille.

L'ABBÉ.

Une fille ?

LE PRÉSIDENT.

Oui, Monsieur. Elle figurait autrefois dans les ballets de Nicolet, et c'est moi qui l'en ai tiré pour la faire entrer à l'Opéra, où l'on n'en a jamais voulu.

L'ABBÉ

Vous me direz peut-être aussi que la baronne des Victoires est une fille.

LE PRÉSIDENT.

Nous allons le savoir, voilà le chevalier Coq-Héron, qui les connaît toutes, et qui nous le dira.

L'ABBÉ.

Je suis bien sûr que vous vous trompez.

LE PRÉSIDENT.

Un moment, un moment, l'Abbé.

SCÈNE XVI.

LE CHEVALIER COQ-HÉRON, LE PRÉSIDENT DE NAZARETH, L'ABBÉ DES SEPT-VOIES.

LE PRÉSIDENT.

Chevalier, dites un peu à l'abbé des Sept-Voies, ce que c'est que la baronne des Victoires ?

LE CHEVALIER.

C'est une fille qui était autrefois figurante dans les ballets de la comédie italienne.

L'ABBÉ.

Ah ! bien, je ne le comprendrai jamais.

LE CHEVALIER.

Croyez-moi, monsieur l'Abbé, ne soyez pas la dupe de ces femmes-là.

L'ABBE.

La dupe ?

LE CHEVALIER.

Oui, monsieur ; je sais ce que c'est par expérience, j'ai mangé toute ma fortune avec elles.

LE PRÉSIDENT.

Bon ! il en attend un bénéfice.

LE CHEVALIER.

Il sera tout au plus desservant.

LE PRÉSIDENT.

Il est tout stupéfait de ce que nous lui disons-là, Chevalier.

LE CHEVALIER.

C'est pourtant la vérité.

L'ABBÉ.

La vérité ?

LE CHEVALIER.

Tenez, faites comme je fais à présent, attachez-vous aux honnêtes femmes : vous êtes jeune, et vous réussirez encore mieux que moi.

LE PRÉSIDENT.

Il est de bon conseil, le Chevalier. Faites ce qu'il vous dit.

L'ABBÉ.

Cela est de son état; messieurs les militaires étendent leurs domaines partout.

LE CHEVALIER.

On voit bien qu'il n'y a pas long-temps que vous habitez ce quartier-ci, monsieur l'Abbé ; n'est-ce pas Président ?

LE PRÉSIDENT.

Il s'y fera bientôt, l'Abbé; je le crois plus rusé qu'il ne le paraît.

L'ABBÉ.

Je crois pourtant, messieurs, que j'aurais grand besoin de vos leçons.

LE CHEVALIER.

Les dames vous en donneront. Vous faites des vers, sans doute ?

L'ABBÉ.

Un peu.

LE CHEVALIER.

Et vous chantez ?

L'ABBÉ.

Je sais la musique.

LE CHEVALIER.

Allons, allons; vous n'avez pas besoin de nos leçons. Président, venez-vous chez la Baronne ce soir ?

LE PRÉSIDENT.

J'en ai assez d'envie.

LE CHEVALIER.

Je crois que la Comtesse y sera. Je vais la voir un moment.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien, je vais vous y mener. Adieu, l'Abbé.

LE CHEVALIER.

Monsieur l'Abbé, je vous souhaite tout ce que vous méritez.

SCÈNE XVII.

L'ABBÉ DES SEPT-VOIES, L'ABBÉ DES NOYERS, en soutane.

L'ABBÉ DES SEPT-VOIES.

Ah ! te voilà, des Noyers ?

L'ABBÉ DES NOYERS.

Oui ; j'étais avec l'abbé Férou et l'abbé Pot-de-Fer.

L'ABBÉ DES SEPT-VOIES.

Comment viennent-ils ici, eux qui sont au séminaire !

L'ABBÉ DES NOYERS.

Je les ai perdus ; je crois qu'ils auront eu peur du monde, et qu'ils n'auront fait que passer.

L'ABBÉ DES SEPT-VOIES.

Eh bien, comment vont nos amis de la montagne Sainte-Geneviève ? vous amusez-vous ?

L'ABBÉ DES NOYERS.

Fort bien ! Nous rions tous les soirs, en jouant au trictrac.

L'ABBÉ DES SEPT-VOIES.

Oui ; mais, le jour ?

L'ABBÉ DES NOYERS.

Nous allons au Luxembourg.

L'ABBÉ DES SEPT-VOIES.

Et la petite Hyacinthe, qui blanchissait nos rabats?

L'ABBÉ DES NOYERS.

Elle est morte en trois jours de temps.

L'ABBÉ DES SEPT-VOIES.

C'est bien dommage : car elle était fort jolie !

L'ABBÉ DES NOYERS.

Et fort douce.

L'ABBÉ DES SEPT-VOIES.

Cela est vrai. Et, qui avez-vous donc à sa place?

L'ABBÉ DES NOYERS.

Une fille charmante.

L'ABBÉ DES SEPT-VOIES.

Et qui s'appelle?

L'ABBÉ DES NOYERS.

L'Estrapade.

L'ABBÉ DES SEPT-VOIES.

Il y a long-temps que je la connais. Elle blanchissait toute la Sorbonne quand j'y étais.

L'ABBÉ DES NOYERS.

Elle ne nous a pas dit cela.

L'ABBÉ DES SEPT-VOIES.

C'est qu'à la longue, nous n'en avons pas été contens, parce qu'elle avait un grand cousin nommé Moufetard, qui était brasseur, et qui la distrayait fort de son métier.

L'ABBÉ DES NOYERS.

A présent, elle est fort sage; elle n'a que nous. Que faites-vous dans ce quartier-ci, vous, l'Abbé?

L'ABBÉ DES SEPT-VOIES.

Je m'amuse assez ; j'ai fait connaissance au spectacle, avec des femmes de qualité, qui ont une fort bonne maison.

L'ABBÉ DES NOYERS.

Diantre !

L'ABBÉ DES SEPT-VOIES.

Oui ; mais on vient de me dire que ce sont des filles.

L'ABBÉ DES NOYERS.

Des filles ?

L'ABBÉ DES SEPT-VOIES.

Oui, et qu'elles avaient été danseuses.

L'ABBÉ DES NOYERS.

Ah ! ah ! je voudrais bien les voir.

L'ABBÉ DES SEPT-VOIES.

Elles viendront sûrement ce soir ici.

L'ABBÉ DES NOYERS.

Mais, je ne peux pas les attendre.

L'ABBÉ DES SEPT-VOIES.

Pourquoi cela ?

L'ABBÉ DES NOYERS.

C'est que je ne trouverais plus à souper au collége.

L'ABBÉ DES SEPT-VOIES.

Bon ! dans le monde on ne soupe plus.

L'ABBÉ DES NOYERS.

C'est qu'on y fait meilleure chère à dîner que chez nous.

L'ABBÉ DES SEPT-VOIES.

Cela est un peu vrai.

L'ABBÉ DES NOYERS.

Est-ce que vous ne soupez pas, vous, l'Abbé ?

L'ABBÉ DES SEPT-VOIES.

Parbleu ! si fait, et très-bien ; je me dédommage un peu du collége.

L'ABBÉ DES NOYERS.

Ah ! n'est-ce pas là vos dames de qualité ?

L'ABBÉ DES SEPT-VOIES.

Non, c'est madame du Roule et madame des Prouvaires.

L'ABBÉ DES NOYERS.

Et, qui sont-elles ?

L'ABBÉ DES SEPT-VOIES.

L'une est marchande de drap, et l'autre marchande de galon. Elles viennent sans doute des Variétés.

L'ABBÉ DES NOYERS.

Vous les connaissez donc ?

L'ABBÉ DES SEPT-VOIES.

Sûrement, il ne faut pas négliger la bourgeoisie : on y soupe aussi fort bien.

L'ABBÉ DES NOYERS.

Quels sont les deux hommes ?

L'ABBÉ DES SEPT-VOIES.

L'un est M. Tirechape, procureur ; et l'autre, M. des Bourdonnais, avocat.

L'ABBÉ DES NOYERS.

Puisque vous les connaissez, vous allez les voir.

L'ABBÉ DES SEPT-VOIES.

Sans contredit.

L'ABBÉ DES NOYERS.

Eh bien, je m'en vais retourner dans mon quartier.

L'ABBÉ DES SEPT-VOIES.

Votre licence avance-t-elle ?

L'ABBÉ DES NOYERS.

J'en ai encore pour un an.

L'ABBÉ DES SEPT-VOIES.

Allons, je vous souhaite de la patience.

L'ABBÉ DES NOYERS.

Je vous réponds que j'envie bien votre sort.

L'ABBÉ DES SEPT-VOIES.

Bonsoir, bonsoir, l'Abbé.

SCÈNE XVIII.

Mme. DES PROUVAIRES, Mme. DU ROULE, M. DES BOURDONNNAIS, M. TIRECHAPE, L'ABBÉ DES SEPT-VOIES.

Mme. DU ROULE.

Ah ! voilà l'abbé des Sept-Voies !

Mme. DES PROUVAIRES.

Où cela donc ?

Mme. DU ROULE.

Eh ! devant vous.

Mme. DES PROUVAIRES.

Cela est vrai.

M. TIRECHAPE.

Bonjour, monsieur l'Abbé.

L'ABBÉ.

Monsieur Tirechape, je suis bien votre serviteur.

Mme. DU ROULE.

Madame, asseyons-nous ici.

L'ABBÉ.

Mesdames, vous venez sûrement des Variétes ?

Mme. DES PROUVAIRES.

Oui, vraiment, et nous vous avons bien regretté.

L'ABBÉ.

Je connais ce spectacle-là.

M. DES BOURDONNAIS.

Monsieur l'Abbé n'aime peut-être que ceux où l'on chante.

L'ABBÉ.

Je les aime tous, monsieur.

M. DES BOURDONNAIS.

Oui ; mais je dis, quand on aime la musique, et que l'on chante comme vous chantez.....

L'ABBÉ.

Je suis bien enrhumé, ce soir.

Mme. DU ROULE.

C'est le serein.

L'ABBÉ.

Je le crois.

Mme. DES PROUVAIRES.

Cela ne fait rien : vous n'en souperez pas moins avec nous.

L'ABBÉ.

Je ne pourrai pas avoir cet honneur-là.

Mme. DU ROULE.

Pourquoi donc ?

L'ABBÉ.

C'est que je suis engagé chez madame la baronne des Victoires.

Mme. DES PROUVAIRES.

Oh ! mais, si vous vous jetez comme cela dans les gens de qualité, on ne pourra plus vous avoir.

L'ABBÉ.

Je me flatte que vous ne croyez pas que je puisse vous oublier jamais.

Mme. DU ROULE.

Madame des Prouvaires, la Baronne vous l'enlèvera, je vous en avertis.

Mme. DES PROUVAIRES.

Que voulez-vous dire, madame du Roule ?

Mme. DU ROULE.

Comment ! vous ne voyez pas que je plaisante ?

Mme. DES PROUVAIRES.

Je ne vous plaisante pas, moi, sur ce monsieur qui fait tous les jours des vers pour vous.

Mme. DU ROULE.

Est-ce qu'il n'en fait pas pour tout le monde ?

Mme. DES PROUVAIRES.

Non : car il se plaint toujours qu'on ne veut jamais mettre les siens dans le *Mercure*.

Mme. DU ROULE.

Parce qu'on est jaloux de son talent.

Mme. DES PROUVAIRES.

C'est lui qui le dit.

Mme. DU ROULE.

Il a fait une tragédie.

L'ABBÉ.

Comment se nomme-t-il donc, mesdames ?

Mme. DU ROULE.

M. de La Mortellerie.

M. DES BOURDONNAIS.

Vous avez soupé avec lui.

Mme. DES PROUVAIRES.

Il est petit, pâle et maigre.

L'ABBÉ.

Ah ! oui, je m'en souviens.

M. TIRECHAPE.

C'est une mauvaise connaissance que vous avez-là, madame du Roule.

Mme. DU ROULE.

Pourquoi donc cela, monsieur Tirechape ?

M. TIRECHAPE.

Demandez à des Bourdonnais.

M. DES BOURDONNAIS.

Je ne veux pas me mêler de cela. Ces dames savent bien ce qu'elles font, et mieux que nous.

M. TIRECHAPE.

Ce n'est pas là non plus de quoi je parle. Monsieur l'Abbé, on ne vous disait pas de ces choses-là en Sorbonne.

L'ABBÉ.

Monsieur, tout ce qu'on y disait pouvait se répéter.

M. DES BOURDONNAIS.

Ah ! ah ! celui-là est malin, Tirechape.

Mme. DES PROUVAIRES.

Qu'est-ce que cette dame-là, qui vient de s'asseoir vis-à-vis de nous ?

L'ABBÉ.

C'est madame la comtesse de Beaurepaire.

M. TIRECHAPE.

Oui, c'est cela même ; elle est venue me consulter il n'y a pas long-temps, pour plaider en séparation contre son mari, qui est un pauvre officier.

M. DES BOURDONNAIS.

Ah ! ah ! je l'ai conseillé, cet officier ; il aurait gagné son procès.

M. TIRECHAPE.

Aussi, nous l'avons fait passer aux Iles, et elle en est débarrassée.

L'ABBÉ.

C'est-il bien vrai, ce que vous dites là, messieurs?

M. TIRECHAPE.

Certainement.

L'ABBÉ.

C'est que je la connais beaucoup, cette comtesse-là.

Mme. DES PROUVAIRES.

Oui, l'Abbé?

L'ABBÉ.

Elle est la plus grande amie de la baronne des Victoires.

M. TIRECHAPE,

Et moi, je connais beaucoup la Baronne. Son mari avait été autrefois écrivain public dans la place des Victoires, et il en avait pris le nom avec le titre de Baron, après avoir gagné infiniment d'argent à contrefaire les écritures.

L'ABBÉ.

La Baronne n'a donc jamais su cela?

M. TIRECHAPE.

Elle l'a su par moi, parce que ce prétendu baron s'est trouvé impliqué dans une affaire criminelle; et comme je la connaissais de longue main, elle, je l'en ai avertie, et elle l'a fait sauver dans les Iles, où il est mort.

Mme. DU ROULE.

Voilà de jolies femmes de qualité!

Mme. DES PROUVAIRES.

Allons, l'Abbé, laissez-les là, et venez souper avec nous.

L'ABBÉ.

Je réponds qu'elles ne sont pas tout ce que disent ces messieurs. Elles ont trop bonne compagnie chez elles pour cela.

M. DES BOURDONNAIS.

En hommes ?

L'ABBÉ.

Et en femmes.

Mme. DU ROULE.

Pareilles à elles.

L'ABBÉ.

Ah ! voilà la Baronne des Victoires qui vient de ce côté-ci.

M. TIRECHAPE.

Oui, c'est elle-même : c'est la femme de mon écrivain.

Mme. DES PROUVAIRES.

Eh bien, l'Abbé, vous allez nous quitter pour aller souper avec elles.

L'ABBÉ.

Oui, madame, parce que je suis bien sûr que ces messieurs ont voulu s'amuser à mes dépens, en en disant du mal.

M TIRECHAPE.

Non, rien n'est plus véritable.

Mme. DES PROUVAIRES.

Je ne vois pas M. des Prouvaires. Il sera peut-être rentré. Allons-nous-en, madame.

Mme. DU ROULE.

Je ne demande pas mieux.

Mme. DES PROUVAIRES.

Adieu, l'Abbé. Quand vous verra-t-on ?

L'ABBÉ.

J'aurai cet honneur-là demain, madame.

SCÈNE XIX.

LA COMTESSE DE BEAUREPAIRE, LA BARONNE DES VICTOIRES, M. QUINCAMPOIX, L'ABBÉ.

LA BARONNE.

L'Abbé, avez-vous vu la Comtesse?

L'ABBÉ.

La voilà qui vient vous trouver, madame.

LA BARONNE.

Eh bien, monsieur Quincampoix, vous disiez qu'elle ne serait sûrement pas ici.

M. QUINCAMPOIX.

C'est que je croyais l'avoir vue aux boulevards.

LA BARONNE.

Vous croyez toujours voir autrement que moi, et il n'y a rien de si bête que de me contrarier comme vous le faites.

LA COMTESSE.

Je vous attendais depuis une heure, madame.

LA BARONNE.

M. Quincampoix me soutenait qu'il vous avait vue aux boulevards.

LA COMTESSE.

J'y ai passé en revenant de l'Opéra.

M. QUINCAMPOIX.

Vous voyez bien, madame, que j'avais raison.

LA BARONNE.

Si vous allez vous vanter de cela, vous serez ennuyeux à mourir.

LA COMTESSE.

Madame, vous aurez, un de ces jours, à souper, le comte de Vaugirard; j'ai rencontré le marquis de

Varennes à l'Opéra, qui m'a dit qu'il vous l'amènerait.

LA BARONNE.

Ah! j'en serai fort aise, parce qu'il est très-aimable.

M. QUINCAMPOIX.

Vous trouvez toujours ces gens-là charmans!

LA BARONNE.

Parce qu'ils le sont.

M. QUINCAMPOIX.

Oui, je les crois fort essentiels.

LA BARONNE.

Ceux qui s'imaginent être essentiels sont tristes et ennuyeux.

M. QUINCAMPOIX.

S'il n'y avait que de vos gens charmans, que deviendraient les femmes?

LA BARONNE.

Elles seraient toujours gaies et jamais contrariées.

LA COMTESSE.

Allons, allez-vous vous quereller comme vous avez fait hier au soir?

LA BARONNE.

J'espère que notre souper d'aujourd'hui sera plus gai. Monsieur a des affaires qui l'empêcheront d'être des nôtres.

M. QUINCAMPOIX.

Non, madame, mes affaires sont remises à un autre jour.

LA COMTESSE.

L'Abbé soupe-t-il avec nous, madame?

LA BARONNE.

Sûrement, madame; je compte bien qu'il y soupera tous les jours, quand même M. Quincampoix ne le voudrait pas.

M. QUINCAMPOIX.

Moi, j'aime fort l'Abbé, parce que c'est un honnête homme.

L'ABBÉ.

Monsieur....

M. QUINCAMPOIX.

Vous n'avez que faire de me remercier, l'Abbé : je dis ce que je pense.

LA BARONNE.

Il va faire des complimens à présent.

LA COMTESSE.

Cela vaut mieux que d'être grondeur.

LA BARONNE.

Et jaloux.

M. QUINCAMPOIX.

Quand je gronde, madame, c'est que j'ai raison.

LA BARONNE.

Il ne me parle jamais que de sa raison.

LA COMTESSE.

Fi donc, monsieur Quincampoix! Les gens de qualité, par exemple, n'en parlent jamais.

M. QUINCAMPOIX.

Je ne suis pas de qualité, moi, madame.

LA BARONNE.

On le voit bien. A propos, monsieur, vous ne m'apportez pas ces actions que je vous ai demandées.

LA COMTESSE.

Est-ce qu'il vous donne des actions, madame?

LA BARONNE.

C'est-à-dire, que je veux bien les prendre.

LA COMTESSE.

Cela est fort honnête à vous! Il devrait bien vous

donner une jolie maison de campagne que j'ai vue hier à Pantin, qui est à vendre.

M. QUINCAMPOIX.

Celle qu'on lui bâtit à présent sera de ville et de campagne.

LA BARONNE.

Et elle ne finit pas. Je veux absolument avoir celle que la Comtesse vient de dire.

M. QUINCAMPOIX.

Nous verrons cela.

LA BARONNE.

Tout est vu et décidé.

M. QUINCAMPOIX.

Je ne sais pas où il faut s'adresser.

LA COMTESSE.

Elle est dans les *Petites Affiches* : c'est chez un notaire.

LA BARONNE.

Vous avez sûrement les *Affiches*. Allons, allez-y tout à l'heure.

M. QUINCAMPOIX.

Mais....

LA BARONNE.

Moi, je ne veux pas que vous perdiez un instant, et ne venez pas me dire qu'elle est vendue.

M. QUINCAMPOIX.

Où vous trouverai-je? ici?

LA BARONNE.

Non, chez moi ; il commence à se faire tard, et ces messieurs s'en iraient peut-être s'ils ne me trouvaient pas.

M. QUINCAMPOIX.

Allons, puisque vous le voulez absolument.

LA BARONNE.

Sans doute ; vous ne soupez pas, ainsi vous aurez tout le temps qu'il vous faudra.

SCÈNE XX.

LA BARONNE, LA COMTESSE, L'ABBÉ.

LA COMTESSE.

Je crois que vous aurez la maison, madame.

LA BARONNE.

J'en suis sûre ; je l'ai amené à me quereller depuis quelques jours, afin d'en tirer quelque chose ; il ne m'a rien donné depuis un mois.

LA COMTESSE.

Je ne savais pas cela.

LA BARONNE.

Voilà comme il faut s'y prendre pour lui faire faire ce que l'on veut.

L'ABBÉ.

C'est un grand bonheur d'avoir un parent si généreux, madame.

LA BARONNE.

Ah ! l'Abbé est excellent !

LA COMTESSE.

Vous croyez qu'il est son parent?

L'ABBÉ.

Sans doute ; sans cela....

LA BARONNE.

Apprenez, l'Abbé, qu'il n'est point du tout mon parent ; j'en ai fait mon ami, parce que c'est un banquier fort riche.

LA COMTESSE.

A propos, madame, on m'a dit qu'il allait faire banqueroute.

LA BARONNE.

On me l'a dit aussi ; voilà pourquoi, avant que cela arrive, j'en veux tirer le plus qu'il me sera possible.

L'ABBÉ.

Comment ?

LA BARONNE.

Je suis bien fâchée qu'il fasse nuit; je voudrais voir la mine de l'Abbé.

L'ABBÉ.

Et vous aurez un ami ruiné ?

LA BARONNE.

Oui, l'Abbé ; mais, j'en ferai un autre.

L'ABBÉ.

Je commence à comprendre : on me l'avait bien dit.

LA BARONNE.

Quoi donc, l'Abbé ?

L'ABBÉ.

Oh ! ce n'est rien.

LA COMTESSE.

Madame, il faut faire faire connaissance à l'Abbé avec la petite Vide-Gousset.

LA BARONNE.

Aujourd'hui même ; elle soupe chez moi.

LA COMTESSE.

Elle chante fort bien ; ils chanteront ensemble ; cela sera à merveille !

LA BARONNE.

Je lui ai dit de se rendre ici, que je l'emmènerais.

LA COMTESSE.

Avec qui vit-elle à présent ?

LA BARONNE.

Je ne sais pas. Cela change souvent.

LA COMTESSE.

Elle a de de l'esprit.

LA BARONNE.

Ah ! elle m'a parlé d'un M. Thibautodé.

LA COMTESSE.

Un homme de robe ?

LA BARONNE.

Je crois que oui.

LA COMTESSE.

Je le connais ; c'est bien la plus grande bête ! et qui, malgré cela, est difficile à ruiner.

LA BARONNE.

Il est donc bien riche ?

LA COMTESSE.

Et encore plus avare.

LA BARONNE.

Elle en viendra à bout.

LA COMTESSE.

Il faudra l'aider.

LA BARONNE.

Sûrement ; c'est bien ce que je compte faire.

LA COMTESSE.

Tenez, je crois que je l'entends. Oui, c'est elle-même.

LA BARONNE.

Vous avez raison. Par ici, mademoiselle.

SCÈNE XXI.

LA BARONNE, LA COMTESSE, Mlle. VIDE-GOUSSET, L'ABBÉ, M. THIBAUTODÉ.

Mlle. VIDE-GOUSSET.

Ah ! je vous cherchais, madame la Baronne.

LA BARONNE.

Mademoiselle Vide-Gousset, avec qui êtes-vous là ?

Mlle. VIDE-GOUSSET.

Avec M. Thibautodé, qui a bien voulu m'amener ici de chez Nicolet, où il m'avait trouvée.

LA BARONNE.

Où il avait dit qu'il irait vous prendre sans doute ?

M. THIBAUTODÉ.

Cela est encore vrai, madame la Baronne.

LA BARONNE.

C'est une très-jolie personne que mademoiselle Vide-Gousset, monsieur Thibautodé !

M. THIBAUTODÉ.

Oui, madame, et qui a une façon de penser peu commune.

LA BARONNE.

Une personne enfin qui mériterait la plus grande fortune.

M. THIBAUTODÉ.

Elle ne sera jamais plus heureuse avec personne qu'avec moi.

LA BARONNE.

Avec tout autre, elle aurait au moins un carrosse.

M. THIBAUTODÉ.

N'a-t-elle pas le mien, dont elle peut disposer ?

LA BARONNE.

Cela est bien différent !

M. THIBAUTODÉ, bas.

Ah ! ne lui dites pas cela, madame, je vous prie.

LA BARONNE.

Vous voyez bien qu'il faut toujours que quelqu'un la reconduise les soirs, et....

M. THIBAUTODÉ.

Et cela doit l'embarrasser ?

LA BARONNE.

Justement.

M. THIBAUTODÉ.

Je la connais assez, pour savoir qu'elle n'aime pas à être exposée....

LA BARONNE.

A vous devenir infidèle.

M. THIBAUTODÉ.

Infidèle ?

LA BARONNE.

Mais, sûrement ; il faut bien être reconnaissante d'un service que l'on vous rend.

M. THIBAUTODÉ.

J'y penserai.

LA BARONNE.

Allons, madame, allons-nous-en.

LA COMTESSE.

Je le veux bien.

LA BARONNE.

J'irai avec vous dans votre voiture.

LA COMTESSE.

Eh bien, oui.

LA BARONNE.

Et mademoiselle Vide-Gousset viendra dans la mienne avec l'abbé des Sept-Voies.

M. THIBAUTODÉ.

Mais, madame, attendez. Je pourrais mener mademoiselle.

LA BARONNE.

Non, non. Adieu, monsieur Thibautodé.

M. THIBAUTODÉ.

Mesdames, je suis bien votre serviteur.

Mlle. VIDE-GOUSSET.

Bonsoir, bonsoir, mon petit cœur.

M. THIBAUTODÉ.

Adieu, je serai chez vous demain matin de bonne heure.

SCÈNE XXII.

M. THIBAUTODÉ, M. VILDOT.

M. VILDOT.

Ah! c'est vous, monsieur Thibautodé?

M. THIBAUTODÉ.

Oui, c'est moi-même.

M. VILDOT.

Que faites-vous donc ici, sans mademoiselle Vide-Gousset?

M. THIBAUTODÉ.

Elle est allée souper chez la baronne des Victoires.

M. VILDOT.

Il y a bien du monde là.

M. THIBAUTODÉ.

C'est ce qui m'inquiète.

M. VILDOT.

On vous l'enlèvera.

M. THIBAUTODÉ.

Vous le croyez?

M. VILDOT.

J'en suis sûr; prenez-y garde.

M. THIBAUTODÉ.

Comment donc faire?

M. VILDOT.

Il faut lui donner tout ce qu'elle vous demandera.

M. THIBAUTODÉ.

La Baronne veut que je lui donne une voiture.

M. VILDOT.

Elle a raison.

M. THIBAUTODÉ.

Elle voudra, après, avoir une maison à elle.

M. VILDOT.

Elle aura raison.

M. THIBAUTODÉ

Ensuite, elle voudra faire la même dépense que la Baronne.

M. VILDOT.

Et elle aura encore raison.

M. THIBAUTODÉ.

Et quand je serai ruiné?

M. VILDOT.

Elle en prendra un autre.

M. THIBAUTODÉ.

Adieu.

M. VILDOT.

Écoutez-moi donc? Il s'en va.

SCÈNE XXIII.

M. VILDOT, M. DU BOULOI.

M. DU BOULOI.

Qu'est-ce que tu dis donc Vildot?

M. VILDOT.

Je parlais à Thibautodé.

M. DU BOULOI.

Au sujet de quoi?

M. VILDOT.

Au sujet de la petite Vide-Gousset.

M. DU BOULOI.

Est-ce qu'il l'a encore ?

M. VILDOT.

Oui ; mais je lui disais qu'on la lui enlèverait bientôt.

M. DU BOULOI.

Il faut qu'elle le plume, là, bien complétement, avant de le quitter.

M. VILDOT.

C'est ce que je lui ai prédit.

M. DU BOULOI.

Asseyons-nous.

M. VILDOT.

Tu ne soupes donc pas, aujourd'hui ?

M. DU BOULOI.

Non, je viens de donner des glaces à mes nièces.

M. VILDOT.

Et elles sont parties ?

M. DU BOULOI.

Oui, elles viennent de s'en aller.

M. VILDOT.

Qu'est-ce qui qui vient de s'asseoir là, à côté de nous ?

M. DU BOULOI.

Je crois que ce sont des filles.

M. VILDOT.

Nous allons le savoir.

M. DU BOULOI.

Oui, en les entendant causer.

SCÈNE XXIV.

Mlle. CHAMP-FLEURI, Mlle. FROMENTEAU, M. VILDOT, M. DU BOULOI.

Mlle. FROMENTEAU.

Dis-moi donc un peu, Champ-Fleuri, cette petite Deux-Écus est bien heureuse d'avoir trouvé un homme comme celui qu'elle a.

Mlle. CHAMP-FLEURI.

Et cette Pélican donc? Fromenteau, qu'en dis-tu?

Mlle. FROMENTEAU.

C'est un perruquier qui lui a fait avoir un homme de province, qui vient d'hériter et beaucoup.

Mlle. CHAMP-FLEURI.

Voilà ce que c'est que d'être des coquines.

Mlle. FROMENTEAU.

Oui, par exemple, d'honnêtes filles comme nous, ne trouveraient rien de pareil.

Mlle. CHAMP-FLEURI.

On ne sait pas ce qui peut arriver.

Mlle. FROMENTEAU.

Ce vilain Nicolet n'a jamais voulu me recevoir danseuse chez lui.

Mlle. CHAMP-FLEURI

Ni moi non plus, et j'avais pourtant une bonne protection.

Mlle. FROMENTEAU.

Laquelle donc?

Mlle. CHAMP-FLEURI.

Le tailleur du maître des ballets.

Mlle. FROMENTEAU.

Ils ne veulent plus que des petites filles, à présent

Mlle. CHAMP-FLEURI.

Ma mère ne veut pas y faire recevoir ma petite sœur.

Mlle. FROMENTEAU.

Elle a grand tort.

Mlle. CHAMP-FLEURI.

C'est ce que je lui ai dit.

Mlle. FROMENTEAU.

Cela lui ferait un appui pour sa vieillesse.

Mlle. CHAMP-FLEURI.

Elle dit que c'est bien assez que j'aie pris ce parti-là, et puis elle m'appelle paresseuse.

Mlle. FROMENTEAU.

Il faut se brouiller avec elle.

Mlle. CHAMP-FLEURI.

Je l'étais ; mais elle est tombée malade.

Mlle. FROMENTEAU.

Tu l'as secourue ?

Mlle. CHAMP-FLEURI.

Il le fallait bien.

Mlle. FROMENTEAU.

Sans doute ; mais à présent, elle peut se passer de toi.

Mlle. CHAMP-FLEURI.

Je n'ai plus rien à lui donner. Ces vilains hommes promettent toujours de vous faire du bien.

Mlle. FROMENTEAU.

Et ils nous manquent de parole.

Mlle. CHAMP-FLEURI.

Ils deviennent avares tous les jours de plus en plus.

Mlle. FROMENTEAU.

Veux-tu que nous nous promenions ?

Mlle. CHAMP-FLEURI.

Il le faut bien.

Mlle. FROMENTEAU.

Tiens, voilà la Pélican, et la Deux-Écus.

Mlle. CHAMP-FLEURI.

Laissons-les passer.

Mlle. FROMENTEAU.

Je ne sais pas l'heure qu'il est.

Mlle. CHAMP-FLEURI.

Il doit être tard.

Mlle. FROMENTEAU.

Je m'en vais le demander. Messieurs, pouvez-vous nous dire l'heure qu'il est?

M. DU BOULOI.

Il est près d'onze heures.

M. VILDOT.

Comment, mesdemoiselles, vous n'avez pas de montres?

Mlle. CHAMP-FLEURI.

J'ai oublié les miennes.

Mlle. FROMENTEAU.

Si vous vouliez me donner la vôtre, je ne l'oublierais jamais.

M. DU BOULOI.

Je le crois, à cause de l'ancienne connaissance.

Mlle CHAMP-FLEURI.

Ne pensez pas rire: on connaît toujours les honnêtes gens.

M. VILDOT.

Et on les aime de même, n'est-ce pas?

Mlle. FROMENTEAU.

Mais un homme honnête qui vous fait du bien, on aurait tort de ne pas l'aimer.

M. DU BOULOI.

Surtout quand on a l'habitude d'en aimer tant d'autres.

Mlle. CHAMP-FLEURI.

Allons, je vois bien que nous n'aurons pas vos montres.

Mlle. FROMENTEAU.

Oh! ces messieurs ne sont pas assez galans pour cela.

M. VILDOT.

Voilà notre paquet.

Mlle. FROMENTEAU.

Ah ça, réellement, messieurs, vous ne voulez pas venir avec nous.

M. DU BOULOI.

Nous allons aller retrouver nos femmes.

Mlle. CHAMP-FLEURI.

Ah! je crois que vous en voyez bien d'autres!

Mlle. FROMENTEAU.

Eh bien, veux-tu venir?

Mlle. CHAMP-FLEURI.

Allons, allons, adieu, messieurs.

M. VILDOT.

Adieu, adieu, mesdemoiselles.

M. DU BOULOI.

Je crois que nous n'aurons pas de musique aujourd'hui. Allons-nous-en aussi.

M. VILDOT.

Voilà du monde qui vient, nous leur céderons nos places.

M. DU BOULOI.

C'est très-bien dit.

SCÈNE XXV.

LA MARQUISE DE GRENELLE, LA COMTESSE DES ROSIERS, LA VICOMTESSE DU REGARD, LE CHEVALIER DU BAC, LE BARON DE SAINT-DOMINIQUE.

LA COMTESSE.

Ou est donc le baron de Saint-Dominique?

LA VICOMTESSE.

Il est avec la marquise de Grenelle.

LA COMTESSE.

Chevalier du Bac, voyez un peu si nous pouvons nous asseoir ici?

LE CHEVALIER.

Oui, oui; tant que vous le voudrez.

LA COMTESSE.

Madame la Vicomtesse, voulez-vous que nous nous mettions ici?

LA VICOMTESSE.

Oui, mon cœur.

LA COMTESSE.

Le Baron est plaisant de nous avoir engagées à venir ici ce soir.

LE CHEVALIER.

Ne voyez-vous pas que c'est pour s'arranger avec la Marquise?

LA COMTESSE.

En effet, c'était une chose bien difficile à faire!

LA VICOMTESSE.

Son souper de minuit, n'est que pour cela.

LA COMTESSE.

On voit bien qu'il revient de loin.

LA VICOMTESSE.

C'est qu'il est du corps diplomatique, il traite tout mystérieusement.

LE CHEVALIER.

Je vous réponds que dans les cours étrangères on n'y fait pas tant de façons.

LA COMTESSE.

Il a, sans doute, cru se donner un air de nouveauté.

LA VICOMTESSE.

Tout le monde n'a pas voyagé comme vous, Chevalier.

LA COMTESSE.

Concevez-vous ce qu'est devenu le comte de La Planche?

LE CHEVALIER.

Il se sera peut-être rendu chez le Baron tout de suite après l'Opéra; il aime à souper de bonne heure, il ne dîne jamais.

LA COMTESSE.

Je crois, comme vous, qu'il aura oublié que nous devions venir ici.

LA VICOMTESSE.

N'est-ce pas lui qui ne comprenait pas pourquoi, un lundi, on ne voulait pas lui ouvrir la porte de l'Opéra par la rue de Bondi, à sept heures?

LE CHEVALIER.

Lui-même. Il soutenait qu'il était de trop bonne heure pour que l'Opéra fût fini.

LA COMTESSE.

La Marquise et le Baron parlent fort bas.

LE CHEVALIER.

Elle a raison; il faut se conformer au goût des gens à qui l'on veut plaire.

LA VICOMTESSE.

Je ris de l'impatience où doit être le Comte.

LE CHEVALIER.

L'abbé Cassette lui tient sans doute compagnie.

LA COMTESSE.

Il sait bien que nous devons venir ici, l'Abbé.

LE CHEVALIER.

Oui; mais il craint trop le serein pour s'y exposer.

LA VICOMTESSE.

Cela est trop heureux pour le Comte.

LE CHEVALIER.

Qui ne peut pas souffrir l'Abbé. Cela est heureusement trouvé !

LA COMTESSE.

Mais, pas trop mal; ils disputeront, cela fait passer le temps.

LE CHEVALIER.

Concevez-vous, madame, pourquoi l'Abbé n'est pas évêque ?

LA COMTESSE.

Cela est facile à expliquer. La marquise Hillerin-Bertin ne l'a jamais voulu.

LA VICOMTESSE.

Quoi ! il l'a aimée ?

LA COMTESSE.

Il l'aime encore.

LE CHEVALIER.

Cela est tout-à-fait respectable !

LA VICOMTESSE.

C'est qu'on ne s'accoutume pas à cela.

LA COMTESSE.

Il lui doit beaucoup : sans elle il n'aurait pas deux mille écus de rente.

LE CHEVALIER.

Et il en a vingt-cinq, je crois?

LA COMTESSE.

Tout au moins.

LE CHEVALIER.

Et il est libre. Je conçois à présent pourquoi il a préféré de demeurer abbé.

LA VICOMTESSE.

D'ailleurs, cela est plus commode.

LE CHEVALIER.

Oui, autrefois on y regardait de plus près.

LA COMTESSE.

Il y a encore des gens qui mettent de l'importance et du mystère à tout.

LA VICOMTESSE.

On ne peut pas disputer des goûts.

LA COMTESSE.

Ils ne finiront pas!

LA VICOMTESSE.

Mais, qu'est-ce qu'ils peuvent avoir tant à se dire?

LE CHEVALIER.

Ah! les voilà qui se rapprochent de nous.

LA MARQUISE.

Mesdames, ne trouvez-vous pas qu'il est bien agréable d'être ici comme cela le soir? Pour moi, je trouve que rien n'est si charmant!

LA COMTESSE.

Oui, l'on y cause comme au bal de l'Opéra.

LA MARQUISE.

Cela est vrai, au moins.

LA COMTESSE.

Oui, mais on y entend toujours tout ce qu'on dit.

LA MARQUISE.

Vous le croyez?

LA COMTESSE.

Pour moi, j'en suis sûre. A l'air, j'entends tout, quand on se parle bas.

LE CHEVALIER, bas.

Voilà une bonne méchanceté!

LA MARQUISE.

On croit souvent entendre une chose quand on en dit une autre.

LA COMTESSE.

Je ne m'y trompe jamais.

LE CHEVALIER.

Croyez-vous cela, Baron?

LE BARON.

On m'a dit qu'il y avait des personnes qui devinaient tout, au simple mouvement des lèvres.

LE CHEVALIER.

Et comme on ne voit pas ce mouvement-là la nuit, cela vous rassure.

LE BARON.

Je m'étais habitué, dans toutes les cours où j'ai été employé, à me faire une physionomie contraire à ce que je disais quand je parlais bas.

LE CHEVALIER.

Cela est adroit!

LE BARON.

Et nécessaire.

LE CHEVALIER.

Vous le croyez?

LE BARON.

Sûrement. Alors, votre visage devient un chiffre que personne ne peut déchiffrer.

LA MARQUISE.

Cela est très-bien imaginé !

LA COMTESSE.

Je crois que j'entends la voix du comte de La Planche.

SCÈNE XXVI ET DERNIÈRE.

LA COMTESSE DES ROSIERS, LA VICOMTESSE DU REGARD, LA MARQUISE DE GRENELLE, LE CHEVALIER DU BAC, LE BARON DE SAINT-DOMINIQUE, LE COMTE DE LA PLANCHE, L'ABBÉ CASSETTE.

LE CHEVALIER.

Vous ne vous trompez pas, c'est lui-même.

LE COMTE.

Je vous dis, l'Abbé, que nous ne les trouverons jamais.

LA COMTESSE.

Nous voilà ici.

LE COMTE.

Qu'est-ce que j'entends ?

L'ABBÉ.

Ce sont ces dames.

LE COMTE.

Vous le croyez ?

L'ABBÉ.

Oui, la comtesse des Rosiers.

LA COMTESSE.

Venez donc, Comte.

LE COMTE.

Il y a deux heures que nous vous cherchons.

LA VICOMTESSE.

Où avez-vous donc été?

LE COMTE.

Mais, partout, et je vous avertis que je meurs de faim.

LE CHEVALIER.

Tenez, voilà qu'on siffle pour fermer les portes.

LA COMTESSE.

Mais c'est qu'il y aura peut-être de la musique.

LE COMTE.

Quoi, vous voulez rester encore? L'Abbé, croyez-moi, allons-nous-en, nous ferons toujours servir le souper.

L'ABBÉ.

Puisque j'ai trouvé ces dames, je ne veux plus les quitter.

LA MARQUISE.

Ne vous fâchez pas, Comte; ceci n'est qu'une plaisanterie.

LE COMTE.

À la bonne heure, pourvu qu'elle soit courte.

LA COMTESSE.

Allons, mesdames, allons-nous-en.

LA MARQUISE.

Il faut savoir à présent si nous trouverons nos gens.

L'ABBÉ.

Nous leur avons parlé; ils sont à la porte.

LA COMTESSE.

Il faut avouer que la soirée a été charmante.

LE COMTE.

Pour vous, mesdames; mais, moi, je l'ai trouvée bien longue.

LA MARQUISE.

Le Comte est toujours excellent!

FIN DES CONVERSATIONS DU PALAIS-ROYAL.

AVERTISSEMENT

SUR

LES PROVERBES SUIVANS.

Pour jouer ces Proverbes, il faut faire tendre, à la place de la toile de l'avant-scène du théâtre, une toile toute blanche. A cinq pieds de cette toile en arrière, sur le théâtre, dans la ligne du milieu, on mettra, à terre, une lumière composée de quatre bouts de bougie.

On verra l'ombre des acteurs dessinée très-exactement sur la toile, s'ils ont l'attention de la toucher entièrement et en se tournant de profil, afin qu'on puisse voir la forme des traits.

Le Diable viendra en sautant par-dessus la bougie, ce qui lui donnera l'air de tomber d'en-haut, et lorsqu'il s'en ira avec quelqu'un, ils sauteront ensemble, en partant d'auprès de la

toile, par-dessus la bougie, ce qui leur donnera l'air de s'envoler.

Il y aura plusieurs autres moyens qui seront indiqués dans les pièces.

LE PÈRE AVARE,

PROVERBE EN PROSE,

EN OMBRES.

NOMS DES PERSONNAGES.

ORGON, vieillard avare.
ISABELLE, fille d'Orgon.
VALÈRE.
LE DIABLE.

La scène est proche de la maison d'Orgon.

LE PÈRE AVARE,

PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORGON, cherchant à terre, de tous côtés.

Je ne trouve rien. Mon argent est sûrement perdu! C'est en vain que je cherche de tous les côtés! Perdre cent louis d'or, amassés avec tant de peines et tant de soins! que je suis malheureux! Et qui pourra me consoler d'une perte pareille? Ma fille n'a que l'amour en tête; elle ne pense qu'à son amant Valère, quand, moi, je ne pense qu'à retrouver mes cent louis. Fille ingrate et dénaturée! au lieu de chercher mon argent avec moi! Le sang ne parle plus dans le cœur des enfans; il n'y a que l'amour; encore, si c'était l'amour de l'argent: car il n'y a que celui-là de raisonnable; mais quand Isabelle y pense, c'est pour me demander une dot pour se marier. Une dot! Diminuer ainsi l'objet de ma tendresse! Que deviendrai-je? Ah! je sens que je vais mourir si je ne puis réparer la perte que je viens de faire. Quoi! le Diable même ne saurait-il pas ce qu'est devenue ma bourse? le Diable, qu'on dit qui sait tout, qui est si puissant, qui enrichit tous ceux qui se donnent à lui, n'en sait donc sûrement rien! Mais que vois-je?

SCÈNE II.

LE DIABLE, ORGON.

LE DIABLE.

Le Diable, lui-même.

ORGON.

Ah ! monseigneur, je vous demande pardon si j'ai pu vous offenser.

LE DIABLE.

Ne crains rien, et lève-toi. Regarde bien ; est-ce là ta bourse ?

ORGON.

Oui, monseigneur. Ah ! c'est elle-même !

LE DIABLE.

Je vais te la rendre si tu veux faire ce que je vais t'ordonner.

ORGON.

Ah ! monseigneur, vous n'avez qu'à parler.

LE DIABLE.

N'y touche pas encore, ou je te tords le cou. Écoute-moi : c'est ta fille qui te l'avait dérobée pour s'en aller avec un certain Valère qui l'aime.

ORGON.

Quoi ! ma fille m'ôtait ainsi le plus pur de mon sang ! Fille ingrate et dépensière !

LE DIABLE.

Veux-tu qu'elle épouse Valère ? Pour t'en débarrasser, je lui donnerai cet argent.

ORGON.

Cet argent ? Non, monseigneur, je n'y consentirai jamais.

LE DIABLE.

Je t'en donnerai d'autre, en quantité, enfin, tant que tu voudras, si tu consens à te donner à moi.

ORGON.

Je veux bien en avoir d'autre encore, et beaucoup; mais je ne veux pas lui donner cette bourse-là.

LE DIABLE.

Eh bien ! elle ne l'aura pas, mais tu m'appartiendras ?

ORGON.

Je n'ai rien à vous refuser, à toutes ces conditions; mais il faut encore, à la promesse que vous venez de me faire, ajouter celle d'empêcher Valère de parler à ma fille, afin qu'elle puisse renoncer à son amour, et ne me pas mettre dans le cas de craindre qu'elle me vole encore une fois.

LE DIABLE.

Je t'en donne ma parole; mais songe que, dès ce moment, tu m'appartiens. Allons, reprends ta bourse, en attendant que je t'apporte un trésor inépuisable. Adieu.

(Il s'envole.)

SCÈNE III.

ORGON, seul.

Ah ! quel bonheur ! quel plaisir ! je vais avoir de l'or et de l'argent à foison ! Qui sera plus heureux que moi ! Je suis fâché de n'avoir pas demandé aussi des balances pour le peser : car les miennes sont bien usées. Ah ! voici ma fille. Dissimulons ma joie.

SCÈNE IV.

ISABELLE, ORGON.

ISABELLE.

Il me semble, mon père, que vous n'êtes plus si fâché de la perte de vos cent louis.

ORGON.

Je ne suis plus si fâché ! fille indigne de voir le jour, après l'action infâme que tu as pu faire.

ISABELLE.

Que voulez-vous dire?

ORGON.

Je sais tout ; tu auras beau nier.

ISABELLE.

Comment ?

ORGON.

Ce n'était pas toi qui m'avais pris ma bourse pour t'en aller avec Valère ?

ISABELLE.

Moi ?

ORGON.

Oui, toi ; va-t'en, va-t'en à présent, parle-lui tant que tu voudras, cela ne me fait rien.

ISABELLE.

Quoi ! vous consentiriez....

ORGON.

Je te dis que tu n'as qu'à lui parler ; tu verras, tu verras.

(Il s'en va en riant.)

SCÈNE V.

ISABELLE, seule.

Qu'est-ce que cela veut dire ? ne s'opposerait-il plus à notre mariage ? Il sait que j'ai son argent, et il ne me le redemande pas ! En ce cas-là, remettons-le toujours entre les mains de Valère. (*Elle cherche dans sa poche.*) Mais je ne trouve plus la bourse; qu'est-elle donc devenue ? Je l'avais pourtant sur moi. Pourquoi Valère, aussi, n'est-il pas venu plus tôt ? je la lui aurais remise. Ah ! le voici.

SCÈNE VI.

ISABELLE, VALÈRE, LE DIABLE.

ISABELLE.

Valère, pourquoi donc n'êtes-vous pas venu plus tôt ? Je vous attends depuis long-temps.

(Le Diable emporte Isabelle.)

Ah ! ah !

SCÈNE VII.

VALÈRE, seul.

O ciel ; qu'est-elle devenue ? Isabelle, Isabelle ! Mes yeux ne m'auraient-ils pas trompé ? Est-ce bien le Diable lui-même qui l'aurait enlevée ? Où la chercher ? que devenir ? Voici M. Orgon ; il ne sait pas sûrement le malheur qui vient d'arriver à sa fille : comment faire pour le lui apprendre ?

SCÈNE VIII.

VALÈRE, ORGON.

ORGON.

Ah ! Valère, c'est vous que je cherchais. Je sais que vous aimez ma fille, et....

VALÈRE.

Ah ! monsieur Orgon !...

ORGON.

Eh bien, qu'avez-vous donc ? Est-ce que vous auriez changé de sentiment ? l'auriez-vous trompée ? Ne l'aimeriez-vous plus ?

VALÈRE.

Moi, cesser de l'adorer ! Elle sait bien le contraire. Hélas ! que n'est-elle ici pour vous en assurer !

ORGON.

Je vais la faire venir.

VALÈRE.

Isabelle ?

ORGON.

Oui, vraiment, elle est chez moi.

VALÈRE.

Ah ! monsieur Orgon, vous ignorez....

ORGON.

Eh ! non, vous dis-je, la voilà qui vient. Isabelle, Isabelle !

SCÈNE IX.

ISABELLE, ORGON, VALÈRE.

ISABELLE.

Mon père, me voici.

VALÈRE.

O ciel ! que vois-je ?

ORGON.

C'est ma fille, elle-même. Quoi! vous ne la connaissez pas? Ah! pardi, voilà un bel amoureux!

VALÈRE.

Je ne comprends rien à tout ceci.

ORGON.

Arrangez-vous ensemble; si vous voulez réellement l'épouser, vous en êtes le maître. Emmenez-la si vous pouvez; je vous laisse avec elle.

(Il s'en va.)

SCÈNE X.

ISABELLE, VALÈRE, LE DIABLE.

ISABELLE.

Vous voyez bien qu'enfin mon père consent à notre mariage. Nous allons donc être heureux! Valère, vous ne répondez rien?

(Le Diable emporte Valère.)

VALÈRE.

Ah!

SCÈNE XI.

ISABELLE, seule.

Comment! le Diable l'emporte aussi à son tour! quelle persécution! Mais il ne m'a point fait de mal, il n'a fait que me transporter chez nous; sans doute qu'il remettra aussi Valère chez lui. Allons le trouver, et sachons ce qu'il pense de la proposition de mon père. Son air interdit m'inquiète réellement. Mais, le voici de retour.

SCÈNE XII.

ISABELLE, VALÈRE, LE DIABLE.

VALÈRE.

Ah ! ma chère Isabelle ! je ne sais que penser de tout ceci. Quel est ce prodige ? Dites-moi donc quel moyen nous devons prendre pour....

(Le Diable emporte Isabelle.)

ISABELLE.

Ah !

SCÈNE XIII.

VALÈRE, ORGON.

VALÈRE.

Je m'y perds. A-t-on jamais rien vu de pareil ? Est-ce un songe ou une réalité ?

ORGON.

Eh bien ! monsieur Valère, vous ne terminez donc rien ? Qu'est devenu ce bel amour que vous vantiez tant ? Ah, ah, ah.

VALÈRE.

Je ne sais, monsieur, ce que vous pouvez trouver de plaisant à tout cela ; mais, pour moi, cela me tourmente beaucoup et m'ennuie très-fort.

ORGON.

Ah ! cela est différent ; et si vous n'aimez plus ma fille, il faut le dire tout de suite et sans hésiter.

VALÈRE.

Moi, ne plus aimer Isabelle ! qui peut vous le faire penser ? Vous m'insultez, monsieur Orgon, vous m'outragez, et..... si vous n'étiez pas son père, avec de pareils propos, vous passeriez mal votre temps, entendez-vous ?

ORGON.

Eh bien, épousez-la donc, puisque je veux bien vous la donner. Tenez, la voilà encore, arrangez-vous avec elle, profitez du moment : on ne peut pas être plus raisonnable que je ne le suis. Que voulez-vous que je fasse de plus que de consentir que vous l'épousiez? Ah, ah, ah.

(Il s'en va en riant.)

SCÈNE XIV.

ISABELLE, VALÈRE, LE DIABLE.

ISABELLE.

Puisque le Diable veut continuer de nous persécuter, Valère, il faut l'attraper en faisant ce que je vais vous dire.

(Le Diable emporte Valère.)

VALÈRE.

Ah!

SCÈNE XV.

ISABELLE, seule.

Quoi! nous verrons-nous toujours sans pouvoir nous parler? Mon père s'est-il donné au Diable pour nous faire tourmenter par lui? J'ai envie d'écrire à Valère ce qu'il faut qu'il fasse, et je laisserai tomber mon billet si le Diable m'emporte encore. C'est bien pensé. Écrivons. (*Elle écrit.*) Voici Valère, pensons à nous.

SCÈNE XVI.

ISABELLE, VALÈRE, LE DIABLE.

VALÈRE.

Mais, dites, ma chère Isabelle, comment pourrons-nous enfin trouver les moyens de nous parler? et...

(Le Diable emporte Isabelle.)

ISABELLE.

Ah!

(Elle laisse tomber le papier qu'elle vient d'écrire.)

SCÈNE XVII.

VALÈRE ramasse le papier.

Que vois-je? c'est un billet qu'elle vient de laisser tomber! lisons promptement.

(Il lit.)

« Quand je reparaîtrai, mon cher Valère, au lieu » de vouloir me parler, fuyez promptement : allez » vous déguiser en ermite pendant l'entretien que je » veux avoir avec le Diable, et revenez sous cet habit, » sans perdre un moment. »

O ciel! quel est son projet? L'amour voudrait-il nous favoriser, aurait-il pitié de nos maux; et que puis-je enfin espérer? Mais, la voici; il faut lui obéir. Fuyons.

SCÈNE XVIII.

ISABELLE, LE DIABLE.

ISABELLE.

Vous voyez bien, monsieur le Diable, que vous pouvez vous éviter la peine que vous prenez; de sé-

parer continuellement deux amans qui devaient être unis pour toujours ; vous avez enfin rebuté Valère. Je vous supplie actuellement de ne plus me persécuter, et je vous dirai un secret dont vous m'aurez obligation.

LE DIABLE.

Un secret? Ah! parlez promptement : vous devez savoir combien je suis curieux.

ISABELLE.

Eh bien, apprenez que mon père a pris la résolution de se convertir.

LE DIABLE.

Comment! il voudrait me manquer de parole?

ISABELLE.

Cela pourrait être. Je ne sais pas quelle parole il peut vous avoir donnée ; mais il est vraisemblable que c'est pour cela qu'il a envoyé chercher un ermite.

LE DIABLE.

Un ermite! vous le croyez?

ISABELLE.

Oui vraiment. Voyez plutôt ; le voilà qui arrive ; et mon père vient de ce côté-ci.

LE DIABLE.

Je vous suis obligé ; ne craignez plus rien de ma part.

ISABELLE.

Voilà l'ermite qui approche.

LE DIABLE.

Eh bien, allez-vous-en avec lui ; tâchez de l'amuser tandis que je vais parler à votre père.

ISABELLE.

Je vous obéirai si je le peux.

LE DIABLE.

Cela vous sera facile. Engagez-le à s'éloigner. Un ermite n'est jamais fâché de causer avec une jeune fille.

ISABELLE.

Je vais le lui proposer.

SCÈNE XIX.

LE DIABLE, ORGON.

LE DIABLE.

Tremble, malheureux! Je viens d'apprendre ce que tu veux faire, ingrat!

ORGON.

Moi, monseigneur! Je vous demande pardon; j'ignore absolument ce que vous voulez dire.

LE DIABLE.

Comment! tu n'as pas le projet de renoncer à moi? ose le soutenir.

ORGON.

J'en suis bien éloigné; et je suis si content de vous, monseigneur, que je n'ai pas pensé à vous manquer de parole.

LE DIABLE.

Pourquoi as-tu donc envoyé chercher un ermite, si ce n'est pas pour me trahir?

ORGON.

Un ermite! et vous croyez cela? Mais, qui vous l'a dit?

LE DIABLE.

C'est ta fille.

ORGON.

Ma fille!

LE DIABLE.

Oui, ta fille, et elle est actuellement avec lui.

ORGON.

Où donc cela ?

LE DIABLE.

Ici près : tiens, les vois-tu ?

SCÈNE XX.

ISABELLE, VALÈRE, en ermite, ORGON, LE DIABLE.

ORGON.

Eh ! c'est Valère !

VALÈRE.

Oui, monsieur Orgon, c'est moi-même : nous avons eu recours à cette ruse pour tromper le Diable, et pour aller nous marier.

LE DIABLE.

Ah ! pour celui-là, je ne m'y attendais pas !

ORGON.

C'est donc là, monsieur le Diable, comme vous m'avez tenu parole ? vous me tromperiez encore, vous ne me seriez bon à rien ; me voilà dégagé de mon serment, et je suis votre serviteur.

LE DIABLE.

On est moins malin aux enfers, et j'y retourne promptement.

(Il s'envole.)

SCÈNE XXI ET DERNIÈRE.

ORGON, ISABELLE, VALÈRE.

ORGON.

Allons, mes enfans, je consens à votre mariage. Puisque vous avez attrapé le Diable, vous valez mieux que lui, et je ne saurais vous trop récompenser de m'en avoir délivré.

ISABELLE.

Ah ! mon père !

VALÈRE.

Ah ! monsieur Orgon !

ORGON.

Soyez heureux, si vous pouvez l'être, sans qu'il m'en coûte rien ; voilà tout ce que je désire.

VAUDEVILLE.

Air : C'est la fille à Simonette, etc.

VALÈRE.

Nous vivions dans la contrainte,
Nous n'osions former de vœux,
Dans la douleur et la crainte
De n'être jamais heureux.
Quel sort est plus agréable !
Espérions-nous, dans ce jour,
Trouver ici que le Diable
Est moins malin que l'Amour ?

ISABELLE.

Un amour, que l'on tourmente,
Deviendra bien plus heureux
Qu'une passion contente,
Dont rien n'afflige les vœux :

On est souvent redevable,
Aux jaloux, d'un doux retour;
Et l'on trouve que le Diable
Est moins malin que l'Amour.

ORGON.

Ceci n'est point une fête,
C'est un simple amusement;
C'est le plaisir qui l'apprête,
Guidé par le sentiment.
Jugez-nous à l'amiable,
Et prouvez-nous, en ce jour,
Qu'on ne doit point voir le Diable,
Où l'on voit régner l'Amour.

FIN DU PÈRE AVARE.

ROBERT LE DIABLE,

OU

L'AMANT MÉDECIN,

PROVERBE EN PROSE,

EN OMBRES.

NOMS DES PERSONNAGES.

M. BÉTASSOT, meunier à Pantin.
Mme. BÉTASSOT.
ISABELLE, fille de M. et de Mme. Bétassot.
M. PÉCATA, meunier à Montmartre.
ARLEQUIN.
ROBERT, chat. }
ASMODÉE. }
BELZÉBUT. } Diables.
ASTAROT. }
UN DOGUE.

La scène est à Pantin, proche de la maison de M. Bétassot, où il y a une fontaine, et au sabbat.

ROBERT LE DIABLE,

OU

L'AMANT MÉDECIN,

PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, filant et chantant.

AIR : Pierrot revenant des champs, etc.

IL faut chanter en filant,
C'est amusant,
C'est amusant ;
Et l'on pense à son amant,
Attendant qu'il vienne
Et vous entretienne.

S'il me trouve, en travaillant,
Un air content,
Un air content ;
Il me dira, sûrement,
Voulez-vous, ma chère,
Être ma bergère ?

Moi, je lui dirai, monsieur,
De tout mon cœur,
De tout mon cœur ;
Voilà comme le bonheur,
Quand on sait s'y prendre,
Vient sans s'faire attendre.

N'avais-je pas raison de chanter ? Arlequin m'aura sûrement entendu, puisqu'il vient tirer de l'eau à notre fontaine, lui qui n'y vient jamais lui-même que quand je suis assise à notre porte. Ah ! comme le cœur me bat ! Je ne sais si c'est bon signe, mais j'espère qu'à la fin il osera me parler. Taisons-nous pour l'entendre.

SCÈNE II.

ISABELLE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN pose son seau à la fontaine, que l'on voit couler.

Il faut pourtant que je lui parle.

(Il la regarde et ne lui dit rien.)

ISABELLE.

Qu'est-ce que vous regardez donc là, monsieur Arlequin ?

ARLEQUIN.

Je regarde votre rouet, comme il tourne toujours.

ISABELLE.

Moi, je regardais votre seau, comme il se remplissait.

ARLEQUIN.

Il n'est pas comme votre rouet : quand il est plein, je n'ai rien à faire.

ISABELLE.

Vous croyez, monsieur Arlequin ?

ARLEQUIN.

Oui vraiment ; mais il me reste bien quelque chose à dire.

ISABELLE.

Et, à qui ?

ARLEQUIN.

A vous, mademoiselle.

ISABELLE.

Tout de bon?

ARLEQUIN.

Sans doute ; car je ne suis venu ici chercher de l'eau, que pour avoir occasion de vous parler.

ISABELLE.

Eh bien, parlez-moi.

ARLEQUIN.

Ah ! si vous vouliez me répondre auparavant?

ISABELLE.

Vous répondre? Mais, cela ne se peut pas.

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, car il est inutile que je vous parle sans cela.

ISABELLE.

Je vous répondrai quand vous m'aurez parlé.

ARLEQUIN.

Et si vous ne voulez pas me répondre, à quoi servira-t-il que je vous parle?

ISABELLE.

Je ne vous comprends pas.

ARLEQUIN.

Et, voilà mon malheur.

ISABELLE.

Et, où est-il ce malheur?

ARLEQUIN.

En ce que vous ne voulez pas m'aimer.

ISABELLE.

Mais, je ne vous ai pas dit cela.

ARLEQUIN.

Non? Eh ! vous ne voulez pas répondre, c'est la même chose.

ISABELLE.

Et quoi répondre ?

ARLEQUIN.

De votre cœur.

ISABELLE.

C'est là ce que vous demandez ?

ARLEQUIN.

Et, que voulez-vous donc que je vous demande, mademoiselle Isabelle, pour commencer?

ISABELLE.

Je ne puis pas vous le donner, mon cœur.

ARLEQUIN.

Vous ne pouvez pas ?

ISABELLE.

Eh, vraiment, non !

ARLEQUIN.

Et, pourquoi cela ?

ISABELLE.

C'est qu'il y a long-temps que je ne l'ai plus.

ARLEQUIN.

Vous l'avez donné ?

ISABELLE.

Mon Dieu, oui.

ARLEQUIN.

Et, à qui?

ISABELLE.

A vous-même.

ARLEQUIN.

A moi ?

ISABELLE.

Sans doute.

ARLEQUIN.

A moi, à moi? Ah! quel bonheur ! Il y a long-temps que je vous ai donné le mien aussi. Vous ne le saviez peut-être pas non plus, vous, mademoiselle Isabelle.

ISABELLE.

Qui me l'aurait dit ?

ARLEQUIN.

C'est singulier qu'on change de cœur comme cela, sans s'en apercevoir.

ISABELLE.

Je me suis seulement aperçue que, depuis ce moment, je vous aimais encore davantage.

ARLEQUIN.

Et moi, je vous aimais encore bien plus.

ISABELLE.

C'est le changement de cœur qui fait cela.

ARLEQUIN.

Je le crois aussi. Je ne veux plus à présent avoir d'autre cœur que celui que l'amour m'a donné.

ISABELLE.

Oh ! ni moi non plus, je vous le jure ; c'est pour la vie ; mais il faut bien prendre garde que mon père et ma mère n'en sachent rien.

ARLEQUIN.

Ah ! ah ! vous faites bien de m'en avertir : car cela me fait tant de plaisir, que je voudrais le dire à tout le monde ; et j'avais envie de les aller trouver pour cela.

ISABELLE.

Gardez-vous-en bien.

ARLEQUIN.

Mais, il faut pourtant qu'ils sachent comme nous nous aimons pour nous marier ensemble.

ISABELLE.

Ils n'y consentiront jamais.

ARLEQUIN.

Comment, ils n'y consentiront jamais ! cela est singulier. Et, pourquoi cela ?

ISABELLE.

C'est qu'ils veulent me marier à M. Pécata.

ARLEQUIN.

M. Pécata ! Quelle bête est cela ?

ISABELLE.

C'est un meunier qui demeure à Montmartre. Mais, j'entends ma chère mère qui est dans la maison ; il faut que je rentre ; une autre fois, je vous en dirai davantage. Adieu, mon cher Arlequin. (*Elle lui tend sa main, qu'il prend et qu'il baise.*) Laissez-moi donc aller.

(Elle emporte son rouet.)

ARLEQUIN.

Adieu, adieu, ma chère Isabelle.

SCÈNE III.

ARLEQUIN, seul.

Allons, me voilà bien avancé à présent, d'avoir son cœur, si je ne peux pas avoir sa main ! Comment ferai-je pour éloigner mon rival, M. Pécata, et pour épouser Isabelle ? Mais, qu'entends-je et que vois-je ? Un chien et un chat qui se battent. Ce sont peut-être deux rivaux.

SCÈNE IV.

ARLEQUIN, UN CHIEN ET UN CHAT qui se battent.

ARLEQUIN.

Eh bien, eh bien, qu'est-ce que c'est donc que cela ?

(Il les sépare, en battant le chien qui s'enfuit.)

SCÈNE V.

ARLEQUIN, ROBERT, en chat, et se relevant sur ses pates de derrière.

ROBERT.

N'ayez pas peur, mon cher Arlequin, si je parle; il faut bien que je vous remercie du service essentiel que vous venez de me rendre.

ARLEQUIN.

Je n'ai pas peur, mais vous me faites trembler!

ROBERT.

Eh bien, rassurez-vous, et écoutez-moi. Je sais que vous êtes dans le plus grand embarras, parce que vous êtes bien amoureux.

ARLEQUIN.

Rien n'est plus vrai; il faut que ce soit le Diable qui vous ait dit cela.

ROBERT.

Oui, vous avez raison, c'est le Diable.

ARLEQUIN.

Il est donc de vos amis?

ROBERT.

Et des vôtres.

ARLEQUIN.

Des miens? le Diable un de mes amis?

LE DIABLE.

Oui, car je suis le vôtre.

ARLEQUIN.

Est-ce que vous êtes le Diable.

LE DIABLE.

Sans doute, et je vais vous embrasser.

ARLEQUIN.

A bas les griffes !

LE DIABLE.

Je ferai pate de velours.

ARLEQUIN.

Je ne m'y fie pas ; parlez, mais n'embrassez pas.

LE DIABLE.

Je vous ai trop d'obligations pour ne pas faire tout ce que vous voudrez.

ARLEQUIN.

Vous me paraissez un bon Diable ; mais, dites-moi un peu, pourquoi êtes-vous en gros chat ?

LE DIABLE.

C'est une punition de Pluton, qui règne dans les enfers.

ARLEQUIN.

Comment, tous les chats sont donc une punition du peloton ?

LE DIABLE.

Non, mon cher Arlequin ; mais, voici le fait. Vous savez qu'on ne veut plus ici que de la musique italienne.

ARLEQUIN.

Oui, où je ne comprends rien : aussi je trouve que c'est une musique de tous les diables.

LE DIABLE.

Eh bien, c'est la nôtre ; mais il y en a de plusieurs sortes, et que l'on aime ou que l'on hait, selon sa fantaisie.

ARLEQUIN.

Cela peut être permis.

LE DIABLE.

Sans doute, mais c'est qu'on veut faire aimer la musique qu'on aime, qu'on préfère, à tout le monde,

et c'est cela qu'on a puni en moi : j'ai été métamorphosé en chat pour avoir voulu rendre tous mes camarades gluckistes, et j'ai été condamné à miauler, jusqu'à ce qu'un animal plus fort que moi m'ait montré les dents, sans pouvoir me mordre ; et voilà ce qui vient de m'arriver avec votre secours.

ARLEQUIN.

Avec mon secours, à moi ?

ROBERT.

Sûrement. N'avez-vous pas empêché, tout à l'heure, ce gros dogue de me mordre ?

ARLEQUIN.

Sans doute, parce que j'ai craint qu'il ne fût enragé.

ROBERT.

Il l'était aussi ; c'est un picciniste.

ARLEQUIN.

Je ne savais pas cela ; mais je suis bien aise de vous avoir rendu service, parce que vous avez l'air d'être un bon diable.

ROBERT.

Vous verrez que je le suis, et pour vous, plus que pour personne.

ARLEQUIN.

Monsieur le Diable, je suis bien votre serviteur.

ROBERT.

Je sais que vous aimez Isabelle.

ARLEQUIN.

Oui, je l'aime ; c'est vrai cela.

ROBERT.

Et elle vous aime aussi.

ARLEQUIN.

Vous le croyez ?

ROBERT.

Rien n'est plus vrai.

ARLEQUIN.

Ah ! monsieur le Diable , sans vos griffes , je vous embrasserais de bon cœur.

ROBERT.

Eh bien , embrassez.

ARLEQUIN.

Non , non , à bas les pates.

ROBERT.

Vous voulez épouser Isabelle ?

ARLEQUIN.

Oui ; mais il y a un M. Pécata...

ROBERT.

Qui est votre rival ?

ARLEQUIN.

Oui , voilà le diable.

ROBERT.

Eh bien , le Diable vous en défera et vous rendra heureux.

ARLEQUIN.

Le Diable ?

ROBERT.

Oui ! Robert le Diable, voilà comme on m'appelle.

ARLEQUIN.

C'est donc vous qui avez inventé la sauce à Robert ?

ROBERT.

J'ai bien inventé autre chose.

ARLEQUIN.

Cela me donne beaucoup de confiance en vous , la sauce à Robert.

ROBERT.

Eh bien, venez avec moi au sabbat; tous mes camarades vous recevront bien, et ils se prêteront avec plaisir à vous rendre service.

ARLEQUIN.

Au sabbat?

ROBERT.

Oui.

ARLEQUIN.

Mais, par où faut-il aller?

ROBERT.

Tenez, donnez-moi la main, ou plutôt, suivez-moi, et nous allons y être dans un moment.

ARLEQUIN.

Comment! il faut que je me donne au Diable pour avoir Isabelle?

ROBERT.

Sans doute. Voici les parens d'Isabelle, venez.

ARLEQUIN.

Allons, marchez, je vous suis.

(Ils s'envolent tous les deux.)

SCÈNE VI.

M. BÉTASSOT, Mme BÉTASSOT.

Mme. BÉTASSOT.

Eh bien! où allez vous comme cela, monsieur Bétassot, à l'heure qu'il est?

M. BÉTASSOT, sur son âne qui recule.

Quelle heure il est? Ma foi, je n'en sais rien, je prends le temps comme il vient. Ah ça! adieu.

Mme. BÉTASSOT.

Je vous demande où vous allez comme ça?

M. BÉTASSOT.

Combien nous avons de sacs? mais, à peu près autant que de farine; puisque nous n'en avons pas de vides. Adieu, je m'en vais faire panser mon oreille à Saint-Ouen.

Mme. BÉTASSOT.

Allez, allez, vous en avez grand besoin.

M. BÉTASSOT.

Oui, oui, j'achèterai du foin, si j'en trouve.

Mme. BÉTASSOT.

Et vous irez comme cela, à reculons?

M. BÉTASSOT.

Oui, oui, je le mènerai à coups de talons; cela ne me fait rien à moi que mon âne aille en avant ou en arrière; parce que je n'en arrive pas moins, et puis je n'aime pas à obstiner le monde, je ne suis pas comme vous. Voilà pourquoi je marie ma fille à monsieur Pécata, parce que vous l'avez voulu.

Mme. BÉTASSOT.

Mais c'est que c'est un des premiers meuniers de Montmartre.

M. BÉTASSOT.

Vous dites qu'il a une dartre?

Mme. BÉTASSOT.

Point du tout.

M. BÉTASSOT.

Du premier d'août? Eh bien, il y aura bientôt un an, il en peut être guéri; s'il ne l'est pas, vous serez cause que nous aurons des petits enfans galeux; mais cela ne me fera rien à moi, parce que je ne les embrasserai pas: voilà comme je suis dans ces cas-là. Adieu, adieu.

Mme. BÉTASSOT.

Revenez bientôt.

M. BÉTASSOT.

Hein ?

Mme. BÉTASSOT.

Revenez bientôt.

M. BÉTASSOT.

Oui, oui, au galop; je ne suis pas si pressé. Si monsieur Pécata vient, retenez-le à souper, ou bien je vous l'amènerai, si je le trouve chez lui en revenant ; car je lui ai promis de l'aller prendre. Allons, hé ! Cadet.

Mme. BÉTASSOT.

Et avez-vous parlé à votre fille de ce mariage ?

M. BÉTASSOT.

Je sais bien que ma fille est fort sage ; elle tient de vous, madame Bétassot.

Mme. BÉTASSOT.

Il fallait lui dire que vous vouliez que M. Pécata fût son mari.

M. BÉTASSSOT.

Je suis bien aise qu'il soit guéri. Il fallait donc me dire cela d'abord, sans m'embarrasser l'esprit comme vous avez fait ; allons, allons, je ne vous écoute plus, car je ne pourrais pas m'en aller ; votre conversation est si agréable, que je ne pourrais plus vous quitter. Adieu, adieu, je vous recommande M. Pécata.

SCÈNE VII.

Mme. BÉTASSOT, seule.

Voilà comme est cet homme-là ! depuis qu'il est devenu sourd, il n'entend rien ; je ne comprend pas pourquoi. C'est une chose singulière que la tête

des hommes; comme elle est faite! M. Bétassot croit qu'on peut marier comme cela une fille, sans qu'elle sache de quoi il retourne; voilà pourtant à quoi sert une mère dans ces cas-là... quand on en a une, car moi je m'en suis bien passée pour me marier. Mais c'est qu'aussi, j'avais autant d'esprit que ma fille en a peu, et tout cela vient de ce que j'étais sensible à l'amour; aussi dès qu'un garçon me regardait d'une certaine manière, j'étais toute prête à lui faire la révérence et à lui dire : Monsieur vous avez bien de la bonté. Ah! ça, je ne sais plus ce que je voulais dire à force de parler... Ah! il faut que j'appelle ma fille. Isabelle, Isabelle!

SCÈNE VIII.

Mme. BÉTASSOT, ISABELLE.

ISABELLE, sans paraître.

Ma mère.

Mme. BÉTASSOT.

Viens, viens ici, que je te parle.

ISABELLE.

Eh! mais, je ne le peux pas.

Mme. BÉTASSOT.

Pourquoi donc?

ISABELLE.

C'est que je tiens la queue de la poêle.

Mme. BÉTASSOT.

Ah! c'est une raison; en ce cas-là, c'est à moi à aller la trouver.

SCÈNE IX.

ASMODÉE, BELZÉBUT, ASTAROT.

(Ils arrivent tous les trois d'en haut, un tabouret à la main.)

ASMODÉE.

Robert va arriver.

ASTAROT.

Robert va arriver.

BELZÉBUT.

Oui, Robert va arriver.

SCÈNE X.

ASMODÉE, BELZÉBUT, ASTAROT, ROBERT, ARLEQUIN.

ASMODÉE.

Ah! voilà Robert!

ASTAROT.

Quoi! c'est Robert?

BELZÉBUT.

Oui, c'est Robert.

(Ils l'embrassent l'un après l'autre.)

ROBERT.

Je vous amène mon libérateur.

ASMODÉE.

Son libérateur?

ROBERT.

Oui, Arlequin.

ASTAROT.

Arlequin?

ROBERT.

C'est lui qui a chassé le dogue picciniste.

BELZÉBUT.

Lui ?

ASMODÉE.

Le dogue ?

ROBERT.

Oui, le dogue picciniste.

ASTAROT.

Picciniste ?

ROBERT.

Sans doute.

BELZÉBUT.

Il faut l'embrasser.

ASMODÉE.

Embrassons-le.

ASTAROT.

Embrassons-le.

(Ils l'embrassent l'un après l'autre.)

ROBERT.

Vous voyez, mes amis, qu'il faut lui marquer la plus grande reconnaissance.

BELZÉBUT.

Oui, la plus grande.

ROBERT.

Et le servir de tout notre pouvoir.

ASMODÉE.

De tout notre pouvoir.

ROBERT.

Dans ce qu'il désire le plus.

ASTAROT.

Dans ce qu'il désire le plus.

ROBERT.

Pour le rendre heureux.

BELZÉBUT.

Oui, pour le rendre heureux.

ROBERT.

Il a un rival nommé Pécata qui l'en empêcherait.

ASMODÉE.

Tordons le cou à Pécata.

ASTAROT.

Jetons dans la rivière Pécata.

ROBERT.

Jetons dans le feu Pécata.

ROBERT.

Donnons plutôt à Arlequin le pouvoir de faire tout ce qu'il voudra dans l'occasion.

ASMODÉE.

C'est bien dit.

ASTAROT.

C'est bien dit.

BELZÉBUT.

C'est bien dit.

ROBERT.

Il n'aura qu'à siffler, et nous arriverons tous à son secours.

ASMODÉE.

Oui, nous arriverons.

ASTAROT.

Oui, nous arriverons.

BELZÉBUT.

Oui, nous arriverons.

(Ils enchantent sa batte.)

Remenons-le promptement sur la terre.

(Ils partent tous l'un après l'autre.)

SCÈNE XI.

M. PÉCATA, sur son âne; ARLEQUIN, déguisé en pauvre.

M. PÉCATA.

Je ne sais pas comment faire pour trouver où demeure M. Bétassot, moi; on m'a dit à Pantin; mais si je vas à l'autre bout du village et que sa maison soit à ce bout-ci, il faudra que je revienne et j'aurai fait deux fois le chemin: mon âne et moi, nous nous serons fatigués inutilement; en vérité, on devrait bien un peu plus ménager les bêtes.

ARLEQUIN.

Ah! monsieur, vous avez bien raison!

M. PÉCATA.

Est-ce que ce que je dis là n'est pas de bon sens?

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, monsieur.

M. PÉCATA.

Vous qui paraissez avoir de l'esprit, dites-moi un peu une chose.

ARLEQUIN.

Voyons, monsieur.

M. PÉCATA.

Est-ce que si vous aviez envie de marier votre fille...?

ARLEQUIN.

Ah! monsieur, je la donnerais à un autre.

M. PÉCATA.

A un autre que moi?

ARLEQUIN.

Oui, monsieur.

M. PÉCATA.

Mais, je ne crois pas cela honnête, ce que vous me dites là.

ARLEQUIN.

Cela est pourtant bien vrai.

M. PÉCATA.

Je ne sais qu'en penser; mais posons le cas que je vienne pour épouser votre fille; si vous étiez M. Bétassot, est-ce que vous ne viendriez pas au-devant de moi pour m'empêcher de me tromper de porte?

ARLEQUIN.

Est-ce que vous seriez M. Pécata?

M. PÉCATA.

Oui, monsieur.

ARLEQUIN.

Ah! monsieur, je vous demande bien pardon.

M. PÉCATA.

Je voyais bien que vous ne me connaissiez pas, puisque vous me disiez que, si vous étiez M. Bétassot, vous ne me donneriez pas votre fille.

ARLEQUIN.

Eh bien! si je l'étais, je vous le dis encore.

M. PÉCATA.

Pourquoi cela?

ARLEQUIN.

C'est que je serais mort.

M. PÉCATA.

Vous?

ARLEQUIN.

Non, monsieur Bétassot.

M. PÉCATA.

Monsieur Bétassot est mort?

ARLEQUIN.

Oui, monsieur.

M. PÉCATA.

Ah! pardi, voilà un beau tour! et c'est fort honnête à lui! je n'avais qu'à attendre qu'il vînt me chercher à Montmartre, comme il me l'avait promis, pour venir épouser sa fille.

ARLEQUIN.

Tu ne l'épouseras pas.

(Il siffle.)

M. PÉCATA.

Je ne l'épouserai pas?

SCÈNE XII.

M. PÉCATA, ARLEQUIN, ASMODÉE, ASTAROT, BELZÉBUT, ROBERT.

(Ils arrivent successivement.)

ASMODÉE.

Tu ne l'épouseras pas.

ASTAROT.

Tu ne l'épouseras pas.

BELZÉBUT.

Tu ne l'épouseras pas.

ROBERT.

Non, tu ne l'épouseras pas.

ASMODÉE.

Et nous te couperons le cou.

ASTAROT.

Pour faire de ta tête...

BELZÉBUT.

Une tête à perruque...

ROBERT.

A Pluton...

ASMODÉE.

Si tu ne dis à madame Bétassot et à sa fille...

ASTAROT.

Que tu as trouvé M. Bétassot...

BELZÉBUT.

Mort dans un fossé.

ROBERT.

Le promets-tu?

M. PÉCATA.

Oui, monsieur, je vous le promets.

(Robert s'envole.)

ASMODÉE.

Le promets-tu?

M. PÉCATA.

Oui, monsieur.

(Asmodée s'envole.)

ASTAROT.

Le promets-tu?

M. PÉCATA.

Oui, monsieur.

(Astarot s'envole.)

BELZÉBUT.

Le promets-tu?

M. PÉCATA.

Oui, monsieur.

(Belzébut s'envole.)

SCÈNE XIII.

M. PÉCATA, seul.

Ah! mon Dieu, que je suis malheureux! j'ai si grande peur de me retrouver encore avec ces messieurs qui ont des cornes, que je ne sais si je dois avancer ou reculer; n'y a-t-il pas quelqu'un ici près qui puisse me dire ce que je dois faire?

SCÈNE XIV.

Mme. BÉTASSOT, ISABELLE, M. PÉCATA.

Mme. BÉTASSOT.

Isabelle, viens donc voir qu'est-ce qui est ici à pleurer.

ISABELLE.

Me voilà, ma mère.

Mme. BÉTASSOT.

Allons, cherchons.

M. PÉCATA.

Eh ! madame, ne cherchez pas tant ; c'est moi.

Mme. BÉTASSOT.

Quoi ! c'est vous qui pleurez ?

M. PÉCATA.

Oui, ma chère dame.

Mme. BÉTASSOT.

Et où allez-vous, comme cela, monsieur ?

M. PÉCATA.

Eh ! madame, je vais me marier.

Mme. BÉTASSOT.

Et c'est à cause de cela que vous pleurez ?

M. PÉCATA.

Ah ! mon Dieu, non, madame ; c'est tout au con traire.

Mme. BÉTASSOT.

Eh! qui êtes-vous donc ?

M. PÉCATA.

Je suis M. Pécata de Montmartre, qui viens ici tout exprès pour épouser mademoiselle Bétassot.

Mme. BÉTASSOT.

Vous êtes M. Pécata ?

M. PÉCATA.

Oui, ma chère dame.

Mme. BÉTASSOT.

Est-ce que vous n'êtes pas venu avec monsieur Bétassot ?

M. PÉCATA.

Non, vraiment, cela ne se pouvait pas ; si j'avais été avec lui, on ne m'aurait peut-être pas fait la peur qu'on vient de me faire et que j'ai encore; car je sens que je vais me trouver mal, si vous ne prenez garde à moi.

Mme. BÉTASSOT.

Eh bien ! descendez de dessus votre âne.

M. PÉCATA.

Je ne sais pas si je le pourrai sans tomber, je vais essayer ; ah ! me voilà à terre.

Mme. BÉTASSOT.

Asseyez-vous à présent : Isabelle, avance cette chaise, remène l'âne de M. Pécata à l'écurie et apporte-lui un coup de vin.

ISABELLE.

Oui, ma mère.

Mme. BÉTASSOT.

Allons, asseyez-vous là : fort bien, vous allez avoir du vin.

ISABELLE.

Ma mère, voilà la bouteille et un gobelet.

(Elle verse du vin.)

Mme. BÉTASSOT.

Tenez, buvez cela.

M. PÉCATA, après avoir bu.

Vous avez raison, je me sens un peu mieux.

Mme. BÉTASSOT.

M. Bétassot sera bien fâché de n'être pas revenu avec vous.

M. PÉCATA.

Il ne le pouvait pas, puisqu'il est mort.

Mme. BÉTASSOT.

Il est mort ?

M. PÉCATA.

Oui, vraiment.

ISABELLE.

Mon père est mort ?

M. PÉCATA.

Oui, mademoiselle.

Mme. BÉTASSOT.

Cela ne se peut pas.

M. PÉCATA.

Ne me dites donc pas cela, à moi qui dois vous dire que je l'ai vu mort dans un fossé.

ISABELLE.

Ah ! quel malheur!

Mme. BÉTASSOT.

Et son âne ?

M. PÉCATA.

Son âne ?

Mme. BÉTASSOT.

Oui ; est-il mort aussi ?

M. PÉCATA.

Ah ! dame, vous m'embarrassez l'esprit, et je ne sais pas ce que je dois vous dire à propos de lui.

Mme. BÉTASSOT.

Il est bien fâcheux que nous ne sachions pas à quoi

nous en tenir là-dessus. Allons, demain il fera jour et nous verrons ce qu'il y aura à faire à tout cela ; en attendant, monsieur Pécata, nous allons toujours souper.

M. PÉCATA.

Moi, je ne demande pas mieux ; car la peur m'a donné grand appétit.

Mme. BÉTASSOT.

Allons, Isabelle apporte ici la table avec moi.

ISABELLE.

Je le veux bien.

(Elles apportent la table et ils se mettent à manger.)

Mme. BÉTASSOT.

Allons, monsieur Pécata, vous êtes assez grand pour vous servir vous-même ; prenez de la fricassée.

M. PÉCATA.

Ah ! laissez-moi faire, je ne suis pas manchot, et en attendant le retour du beau-père, je vais me servir de la fourchette du père Adam.

(Il met la main et il est mordu par Arlequin, qui sort tout entier du plat. Il a peur et s'enfuit avec madame Bétassot.)

SCÈNE XV.

ISABELLE, ARLEQUIN.

ISABELLE.

Quoi ! c'est vous mon cher Arlequin ?

ARLEQUIN.

Oui ; c'est moi-même ; mais mangeons toujours ; car j'ai une faim ! oh ! une faim !...

ISABELLE.

Vous êtes bien heureux, car moi je ne peux pas manger.

ARLEQUIN.

Comment donc ! est-ce que vous avez mal aux dents ?

ISABELLE.

Non, mais c'est que j'ai bien du chagrin.

ARLEQUIN.

Et quel chagrin pouvez-vous avoir avec moi ?

ISABELLE.

Il est sûr que je n'en aurais pas, si vous pouviez me faire oublier que mon père est mort.

ARLEQUIN.

Je vous le ferai oublier.

ISABELLE.

Vous ?

ARLEQUIN.

Sûrement, parce que cela n'est pas vrai.

ISABELLE.

Il n'est pas mort ?

ARLEQUIN.

Non, et monsieur Pécata ne vous épousera pas, ce sera moi qui serai votre mari.

ISABELLE.

Ah ! quel bonheur si cela pouvait être ! et comment feriez-vous pour cela ?

ARLEQUIN.

Je ne peux pas trop vous le dire à présent ; mais, dès que monsieur Bétassot paraîtra, il faudra faire croire à votre mère que c'est son esprit, parce que... ; mais je ne vous en dis pas davantage ; j'entends quelqu'un.

ISABELLE.

Eh bien, allons-nous-en, et emportons la table.

ARLEQUIN.

Je le veux bien.

SCÈNE XVI.

M. BÉTASSOT, sur son âne et un peu ivre.

C'est singulier cela! comme le chemin est long quand on revient chez soi! mais je crains de m'être égaré, je ne vois pas un cabaret de ma connaissance, et mon âne n'a plus de force; car il n'est plus têtu, j'en fais tout ce que je veux. Je crois pourtant devoir le reposer un peu: dans tous les états, il faut avoir de l'humanité, et traiter son prochain comme soi-même.

(Il chante.)

AIR : J'avais égaré mon fuseau, etc.

J'allais de Paris à Pantin,
En chemin mon âne s'arrête;
Mais je lui donne un peu de foin,
Cela remit la pauvre bête;
Un peu d'avoine, un peu de foin,
Mènent un voyageur bien loin.

Holà! Oh! madame Bétassot, Isabelle?

SCÈNE XVII.

Mme. BÉTASSOT, ISABELLE, M. BÉTASSOT.

Mme. BÉTASSOT, ISABELLE.

Ah!

(Elles s'enfuient, l'âne a peur, et jette M. Bétassot à terre.)

M. BÉTASSOT.

Ma femme! ma fille! voyez donc si elles viendront; ma femme! ma fille!

SCÈNE XVIII.

ARLEQUIN, M. BÉTASSOT, à terre.

ARLEQUIN.

Eh! monsieur, qu'est-ce que vous faites donc comme cela à terre?

M. BÉTASSOT.

Hem!

ARLEQUIN.

Je demande si vous voulez rester là?

M. BÉTASSOT.

Si je veux un matelas?

ARLEQUIN.

Je crois qu'il est sourd.

M. BÉTASSOT.

Hem!

ARLEQUIN, criant.

Est-ce que vous êtes sourd?

M. BÉTASSOT.

Oui, je suis bien lourd; voilà pourquoi je suis tombé.

ARLEQUIN, criant.

Si vous voulez, je vous guérirai votre oreille.

M. BÉTASSOT, se relevant.

Non, ce n'est pas une grande merveille d'être tombé.

ARLEQUIN, criant.

Eh bien, je vais vous guérir.

M. BÉTASSOT.

Qu'est-ce que vous allez querir?

ARLEQUIN.

Vous allez voir.

(Il siffle.)

SCENE XIX.

ARLEQUIN, M. BÉTASSOT, ROBERT, ASMODÉE, ASTAROT, BELZÉBUT.

ARLEQUIN.

Allons, messieurs, guérissez l'oreille de monsieur Bétassot.

(Les Diables, l'un après l'autre, touchent l'oreille de M. Bétassot, et ils s'envolent.)

ROBERT.

Voilà qui est fait.

ASMODÉE.

Voilà qui est fait.

ASTAROT.

Voilà qui est fait.

BELZÉBUT.

Voilà qui est fait.

SCÈNE XX.

ARLEQUIN, M BÉTASSOT.

ARLEQUIN.

Eh bien, m'entendez-vous à présent?

M. BÉTASSOT.

Très-bien; est-ce que vous ne criez pas?

ARLEQUIN.

Non, monsieur, pas plus qu'avec un autre.

M. BÉTASSOT.

Mais, voilà une grande obligation que je vous ai là.

ARLEQUIN.

Je vous en aurais une bien plus grande, moi, si vous le vouliez.

M. BÉTASSOT.

Je ne demande pas mieux; mais je ne sais guérir personne, moi; je ne sais que repiquer la meule de mon moulin, pour qu'il aille mieux.

ARLEQUIN.

Vous pourriez pourtant me rendre un service, oh! un service impayable!

M. BÉTASSOT.

Moi! Vous n'avez qu'à parler.

ARLEQUIN.

Eh bien, monsieur, donnez-moi ma chère Isabelle.

M. BÉTASSOT.

En mariage?

ARLEQUIN.

Oui, monsieur.

M. BÉTASSOT.

Je ne peux pas vous la donner en mariage.

ARLEQUIN.

Pourquoi donc?

M. BÉTASSOT.

C'est que je l'ai promise à M. Pécata.

ARLEQUIN.

M. Pécata?

M. BÉTASSOT.

Oui, monsieur.

ARLEQUIN.

C'est lui qui est cause que vous êtes tombé à terre.

M. BÉTASSOT.

Lui! Et comment?

ARLEQUIN.

Il avait fait accroire à madame Bétassot et à Isabelle qu'il vous avait vu mort dans un fossé, c'est ce qui a

fait que, lorsqu'elles vous ont vu, elles ont eu peur, parce qu'elles vous ont pris pour un esprit.

M. BÉTASSOT.

Comment! Il les a trompées à ce point-là!

ARLEQUIN.

Oui, monsieur Bétassot.

M. BÉTASSOT.

Cela ne m'embarrasse pas moins; parce que, lui ayant promis ma fille, je ne sais pas comment me dégager.

ARLEQUIN.

Vous n'avez qu'à lui chercher querelle, et le chasser de chez vous.

M. BÉTASSOT.

Mais, c'est que la politesse...

ARLEQUIN.

Ne vous inquiétez pas: je serai ici quand il sortira, et je vous réponds de lui faire dire qu'il ne veut plus de mademoiselle Isabelle.

M. BÉTASSOT.

Et vous la prendrez à son refus?

ARLEQUIN.

Avec grand plaisir.

M. BÉTASSOT.

En vérité, monsieur, vous êtes bien honnête. Allons, je vais rentrer chez moi par la porte de derrière et mettre M. Pécata dehors par celle qui est de ce côté-ci.

(Arlequin siffle.)

SCÈNE XXI.

ARLEQUIN, ROBERT, ASMODÉE, ASTAROT, BELZÉBUT.

ARLEQUIN.

M. Pécata va venir ici, mes amis ; il faut le forcer à renoncer à mademoiselle Isabelle, afin que son père me la donne en mariage.

SCÈNE XXII.

M. PÉCATA, ARLEQUIN, ROBERT, ASMODÉE, ASTAROT, BELZÉBUT.

M. PÉCATA, *en arrivant.*

Mais, monsieur Bétassot, ce n'est pas ma faute. Ah ! monsieur, dites donc que c'est vous qui êtes cause que son âne est tombé.

ROBERT.

Il n'est pas question de cela ; il faut que tu dises à M. Bétassot que tu ne veux plus de sa fille.

M. PÉCATA.

Je ne dirai jamais cela, parce que je la trouve bien jolie.

ROBERT.

Si tu ne le dis pas, tu es perdu.

M. PÉCATA.

Eh bien, je le dirai.

ASMODÉE.

Si tu ne le dis pas, tu es perdu.

M. PÉCATA.

Eh bien, je le dirai.

ASTAROT.

Si tu ne le dis pas, tu es perdu.

M. PÉCATA.

Eh bien, je le dirai.

BELZÉBUT.

Si tu ne le dis pas, tu es perdu.

M. PÉCATA.

Eh bien, je le dirai.

(Les Diables s'envolent.)

SCÈNE XXIII.

M. BÉTASSOT, ARLEQUIN, M. PÉCATA.

ARLEQUIN.

Voici M. Bétassot, songez bien à ce que vous allez lui dire.

M. PÉCATA.

Oh! laissez-moi faire. Eh bien, beau-père, êtes-vous encore fâché contre moi?

M. BÉTASSOT.

Qu'est-ce que c'est que ton beau-père? Est-ce que tu crois que je veux avoir pour gendre un menteur?

M. PÉCATA.

Si vous saviez....

ARLEQUIN.

Dites-lui donc que vous ne voulez plus de sa fille.

M. PÉCATA.

Attendez, il faut s'expliquer.

M. BÉTASSOT.

Je n'explique rien; j'en sais assez.

M. PÉCATA.

Vous ne voulez pas m'entendre?

M. BÉTASSOT.

Non.

M. PÉCATA.

Eh bien, je ne veux plus de votre fille.

ARLEQUIN.

A merveille !

M. BÉTASSOT.

Tant mieux ; va-t'en à tous les Diables.

(Les Diables arrivent et ils emmènent M. Pécata.)

M. PÉCATA.

Eh ! mon âme, mon âme !

SCÈNE XXIV ET DERNIÈRE.

M. BÉTASSOT, Mme. BÉTASSOT, ISABELLE, ARLEQUIN.

M. BÉTASSOT.

Eh bien, ma femme, vous voyez bien que vous vouliez me donner là un sot gendre.

Mme. BÉTASSOT.

Je n'en savais rien, moi. Est-ce que l'on s'embarrasse jamais de connaître le mari que l'on donne à sa fille ?

M. BÉTASSOT.

Oh ! moi, je connais bien celui-ci. Comment vous appelez-vous ?

ARLEQUIN.

Arlequin.

M. BÉTASSOT.

C'est bon. Voilà mon médecin, celui qui a guéri mon oreille, madame Bétassot.

Mme. BÉTASSOT.

Quoi, c'est monsieur ?

ARLEQUIN.

Oui, madame.

Mme. BÉTASSOT.

Et je crois qu'il convient parfaitement à ma fille.

M. BÉTASSOT.

Je le crois aussi.

ISABELLE.

Et moi de même, ma chère mère.

ARLEQUIN.

Allons, voilà qui va bien ; car cela prouve que c'est par l'oreille que l'on parvient au cœur, ou que, pour faire un bon mariage, il faut que le Diable s'en mêle.

FIN DE ROBERT LE DIABLE.

LES
ENFANS DÉSOBÉISSANS,
PROVERBE
EN PROSE, EN OMBRES,

NOMS DES PERSONNAGES.

LE DIABLE.
GRAND-PIERRE.
GEORGETTE.
NANETTE.
CADET.

La scène est chez Grand-Pierre et Georgette.

LES

ENFANS DÉSOBÉISSANS,

PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGETTE, seule.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! les mauvais enfans que j'ai là ! c'était bien la peine de pleurer jour et nuit pour en avoir ! je n'ai jamais pu les faire rentrer du jardin dans la maison, tant ils sont obstinés ! l'un crie d'un côté, l'autre crie de l'autre ; non, je n'ai jamais de repos ! Ils sont toujours désobéissans, quelque chose qu'on leur dise ou qu'on leur promette ! ils me feront mourir de chagrin ! il n'y aurait que le Diable, je crois, qui pourrait en venir à bout.

SCÈNE II.

GEORGETTE, LE DIABLE.

LE DIABLE.

Tu n'as qu'à me les donner, je les ferai bien obéir, moi.

GEORGETTE.

Ah ! mon Dieu, monsieur... monseigneur !... que vous me faites de peur !

LE DIABLE.

Où sont-ils, où sont-ils ces enfans? donnez-les-moi, que je les emporte.

GEORGETTE.

Ah! monseigneur, vous vous trompez; ils ne sont pas désobéissans.

LE DIABLE.

Ah! vous mentez! vous, leur mère! allons, je vous emporterai bientôt aussi.

GEORGETTE.

Moi?

LE DIABLE.

Sans doute, vous m'appartenez. Les menteurs ne sont-ils pas les enfans du démon?

GEORGETTE.

Ah! cela est bien vrai, monseigneur; mais c'était pour excuser mes enfans.

LE DIABLE.

Il n'est pas permis de mentir.

GEORGETTE.

Je veux dire qu'ils sont bien jeunes.

LE DIABLE.

Que ne les corrigez-vous?

GEORGETTE.

Mon mari me gronde et les gâte.

LE DIABLE.

C'est vous qui gâtez votre fils et cela rend sa sœur jalouse.

GEORGETTE.

Ah! mon Dieu non, monseigneur, je ne donne rien à l'un que je n'en donne autant à l'autre.

LE DIABLE.

Si je vous entends plaindre encore, je vous emporterai vous, votre mari et vos enfans.

GEORGETTE.

Ah ! monseigneur !

LE DIABLE.

Non, non, je ne vous ferai point de grâce.

SCÈNE III.

GEORGETTE, NANETTE et CADET, qu'on ne voit point.

GEORGETTE.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! je suis encore toute tremblante ! s'il allait nous emporter. Eh ? mes pauvres enfans ! si je pouvais les faire rentrer ! Cadet, Cadet, viens donc ici, mon ami.

CADET.

Je ne veux pas, moi.

GEORGETTE.

Nanette, viens ici, ma fille.

NANETTE.

Je ne veux pas, moi.

GEORGETTE.

Comment faire ?

CADET.

Maman, faites finir ma sœur.

GEORGETTE.

Allons, venez manger votre soupe.

CADET.

Je ne veux pas, moi.

GEORGETTE.

Ma fille, soyez plus obéissante.

NANETTE.

Je ne veux pas, moi.

GEORGETTE.

Je vous irai chercher.

NANETTE.

Je veux jouer dans le jardin.

CADET.

Et moi aussi.

NANETTE.

Maman, mon frère me prend tout ce que j'ai.

GEORGETTE.

Eh bien, venez ici.

NANETTE.

Je ne veux pas, moi.

GEORGETTE.

Cadet, venez-vous ?

CADET.

Je ne veux pas, moi.

GEORGETTE.

Ah ! mon Dieu ! que vais-je devenir ! si mon mari savait que le Diable est venu ; ah ! je n'oserais jamais le lui dire. Mais le voilà, je tremble !

SCÈNE IV.

GEORGETTE, GRAND-PIERRE, CADET et NANETTE, qu'on ne voit pas.

GRAND-PIERRE.

Eh bien qu'est-ce que tu fais là toute seule ?

GEORGETTE.

Je rangeais la maison.

GRAND-PIERRE.

Tiens, voilà une bourrée.

GEORGETTE.

Ah ? c'est bien fait à toi, mon ami.

GRAND-PIERRE.

Tes enfans ne veulent pas aller ramasser du bois sec, il faut bien que j'en aille chercher. Pourquoi Cadet n'y va-t-il pas ?

GEORGETTE.

Il ne veut pas quitter sa sœur.

GRAND-PIERRE.

Et où est-il à présent ?

GEORGETTE.

Dans le jardin avec elle.

GRAND-PIEERE.

Eh bien, appelle-le.

GEORGETTE.

Cadet, viens ici, mon ami.

CADET.

Je ne veux pas moi, ma mère.

GRAND-PIERRE.

Vois, comme il est obéissant.

GEORGETTE.

Eh bien, appellez votre fille.

GRAND-PIERRE.

Allons, viens ici, Nanette, viens ma fille.

NANETTE.

Je ne veux pas, moi.

GRAND-PIERRE.

Vous voyez que c'est l'exemple de votre fils, qui gâte ma fille.

GEORGETTE.

C'est votre fille qui gâte mon fils.

GRAND-PIERRE.

Vous ne voulez pas corriger votre fils.

GEORGETTE.

Vous ne voulez pas châtier votre fille, et voilà ce qui en arrive, vous verrez qu'à la fin tout cela fera des enfans désobéissans.

GRAND-PIERRE.

Qui t'a dit cela ?

GEORGETTE.

Qui ? eh bien, le Diable.

GRAND-PIERRE.

Le Diable ! il t'a parlé ?

GEORGETTE.

Oui, il n'y a pas long-temps.

GRAND-PIERRE.

Parbleu, voilà une grande menteuse !

GEORGETTE.

Moi ?

GRAND-PIERRE.

Oui, toi ; est-il étonnant que tes enfans soient des menteurs ?

GEORGETTE.

Comment ! tu peux croire...?

GRAND-PIERRE.

Allons, laissez-moi en repos.

GEORGETTE.

Mon ami, écoute-moi.

GRAND-PIERRE.

Que le Diable t'emporte.

SCÈNE V.

LE DIABLE, GEORGETTE, GRAND-PIERRE.

LE DIABLE.

Eh bien, me voilà. Faut-il que je l'emporte ?

GRAND-PIERRE.

Ah ! monseigneur, je ne vous croyais pas si près de nous.

LE DIABLE.

Je suis toujours auprès des méchans.

GRAND-PIERRE.

Et qui sont les méchans ici ?

LE DIABLE.

Vos enfans, que j'emporterai bientôt, s'ils ne deviennent pas plus obéissans à leurs parens, s'ils sont toujours mutins, obstinés et entêtés.

GRAND-PIERRE.

Monseigneur, ce n'est pas notre faute.

GEORGETTE.

Non, monseigneur.

GRAND-PIERRE.

Pour moi, je travaille au bois toute la journée.

LE DIABLE.

Et quand tu reviens le soir, tu grondes ta femme, et tu ne corriges pas tes enfans.

GRAND-PIERRE.

C'est elle qui les élève.

LE DIABLE.

Et c'est toi qui les gâtes. Savent-ils lire seulement ?

GRAND-PIERRE.

C'est à ma femme à leur apprendre à lire.

LE DIABLE.

Eh bien, puisqu'elle ne l'a pas fait, je vais l'emporter ; nous verrons si tu pourras le leur apprendre. Sinon, je la rapporte, et je t'emporterai à sa place.

GEORGETTE.

Ah ! monseigneur, arrêtez.

LE DIABLE.

Non, non, il faut marcher.

SCÈNE VI.

GRAND-PIERRE, CADET et NANETTE, qu'on ne voit pas.

GRAND-PIERRE.

Ah ! mon Dieu, voilà ma femme à tous les Diables ! et par ma faute encore ! Que va-t-il lui arriver ? Mais, moi, si mes enfans ne veulent pas m'obéir, que deviendrai-je ? Il faut les appeler pour tâcher de les faire lire. Nanette, Cadet. Voyez s'ils répondront. Je les vois pourtant dans le jardin. Ah ! les voilà qui s'approchent. Allons, Cadet, venez ici.

CADET.

Je ne veux pas, moi.

GRAND-PIERRE.

Nanette, soyez plus sage que votre frère, obéissez.

NANETTE.

Je ne veux pas, moi.

GRAND-PIERRE.

Cadet, venez lire.

CADET.

Je ne veux pas, j'aime mieux jouer.

GRAND-PIERRE.

Nanette, venez donc.

CADET.

Je veux rester ici.

GRAND-PIERRE.

Je vais vous aller chercher.

CADET.

Mon père, ma sœur me bat.

NANETTE.

Cela n'est pas vrai, mon père, c'est lui.

GRAND-PIERRE.

Vous ne voulez donc pas venir lire, Nanette?

NANETTE.

Non, je ne veux pas, moi.

GRAND-PIERRE.

Et vous, Cadet?

CADET.

Je ne veux pas, moi.

SCÈNE VII.

LE DIABLE, GEORGETTE, GRAND-PIERRE.

LE DIABLE, rapportant Georgette.

Tu vois bien que si tes enfans ne sont pas obéissans, ce n'est pas la faute de ta femme.

GRAND-PIERRE.

Ni la mienne non plus.

LE DIABLE.

Il faut les châtier, au lieu de les gâter.

GRAND-PIERRE.

Eh bien, je vous réponds.....

LE DIABLE.

Non, non, tu vas venir avec moi, et puis je verrai après ce que j'aurai à faire.

(Il l'emporte.)

GEORGETTE.

Ah! monseigneur!

SCÈNE VIII.

GEORGETTE, CADET et NANETTE, qu'on ne voit pas.

GEORGETTE.

Mes enfans, mes enfans, venez donc ici.

NANETTE.

Je ne veux pas, moi.

GEORGETTE.

Cadet.

CADET.

Je ne veux pas, moi.

GEORGETTE.

C'est parce que vous êtes méchans que le Diable a emporté votre père.

CADET.

Cela n'est pas vrai : moi, je suis bon.

NANETTE.

Et moi aussi.

GEORGETTE.

Le Diable vous punira.

CADET.

Je ne veux pas, moi.

GEORGETTE.

Il vous emportera.

NANETTE.

Je ne veux pas, moi.

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

LE DIABLE, GRAND-PIERRE, GEORGETTE, CADET et NANETTE, qu'on ne voit pas.

LE DIABLE, rapportant Grand-Pierre.

Tenez, je vous rends votre mari.

GEORGETTE.

Ah ! monseigneur !

LE DIABLE.

Oui ; mais je vais prendre vos enfans, puisqu'ils n'ont pas voulu se corriger ici ; et je vais les faire fesser par tous les Diables.

(Il les prend avec sa fourche l'un après l'autre, les jette en l'air, les suit, et les enfans crient.)

GEORGETTE.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu, nos pauvres enfans !

GRAND-PIERRE.

Nous avions peur de les chagriner en les corrigeant !

GEORGETTE.

Et nous avons fait leur malheur.

GRAND-PIERRE.

Cela prouve qu'il faut que, qui aime bien châtie bien.

FIN DES ENFANS DÉSOBÉISSANS,

ET DU TOME TROISIÈME.

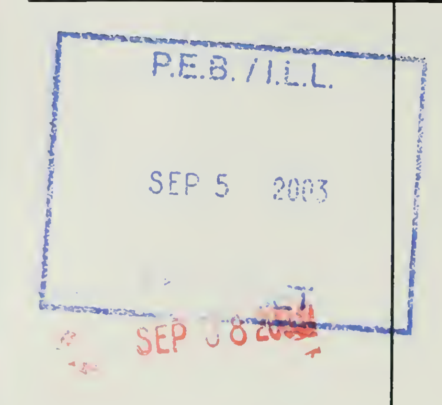
TABLE

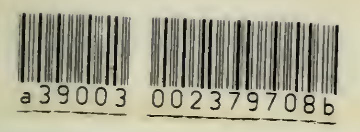
DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

T3?c 3?0

Réseau de bibliothèques Université d'Ottawa Échéance	Library Network University of Ottawa Date Due





CE PQ 1959
.C4 1825 V3
COO CARMONTELLE, PROVERBES
ACC# 1389567

